

CONJONCTION

No. 98

SOMMAIRE

I.	Roger Gaillard : « L'Univers romanesque de Jacques Roumain ».....	5
	Pradel Pompilus : « De l'Elégie à la Poésie entraînante »	26
	Anthony Phelps : « Au cœur du mythe ».....	32
	Raymond Lichet : « Montaigne, pédagogue contemporain » ».....	37
II.	COURRIER DE FRANCE	50
	et	
	NOUVELLES BREVES	71
III.	LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI	76
	Max Bissainthe : « Bibliographie haïtienne pour les années 1962, 1963, 1964 ».....	91
IV.	CHRONIQUE.	105

CONJONCTION

No. 98

SOMMAIRE

I.	Roger Gaillard : « L'Univers romanesque de Jacques Roumain ».....	5
	Pradel Pompilus : « De l'Elégie à la Poésie entraînant »	26
	Anthony Phelps : « Au cœur du mythe ».....	32
	Raymond Lichet : « Montaigne, pédagogue contemporain »	37
II.	COURRIER DE FRANCE	50
	et	
	NOUVELLES BREVES	71
III.	LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI	76
	Max Bissainthe : « Bibliographie haïtienne pour les années 1962, 1963, 1964 ».....	91
IV.	CHRONIQUE	105

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

Diffuser la pensée française vivante.

Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.

Collaborer à l'épanouissement de la culture haïtienne.

« CONJONCTION » ne vise à aucune action politique ou confessionnelle et sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SA RAISON D'ETRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

COMITE DE REDACTION

M. Pradel Pompilus

M. Max Bissainthe

M. Adrien Martin

M. Bernard Foubert

M. Jacques Garmier

ABONNEMENT ANNUEL

(3 numéros de 100 pages)

En Haïti : 3 dollars

à l'Étranger : 3 dollars 50

Le Numéro est vendu : 5 gourdes (\$ 1)

**Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.**

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés

au Directeur de l'Institut Français

Boîte postale 131 — Port-au-Prince — Haïti

L'UNIVERS ROMANESQUE DE JACQUES ROUMAIN

(Pour Jacques)



Jacques Roumain

La brève existence de Jacques Roumain, mort à 37 ans, tire tout son sens d'une année qu'on peut qualifier de cruciale aussi bien pour lui personnellement que pour notre nation.

En 1934, le dernier contingent de « marines » abandonnait le territoire national. Toute une période de notre histoire contemporaine prenait fin, et, dans l'allégresse qui faisait perdre la tête à plus d'un, une nouvelle période s'ouvrait. Les mêmes conflits sociaux d'hier allaient pourtant y réapparaître, mais avec une face inédite.

Jacques Roumain a alors 27 ans.

Derrière lui, un riche passé de militant nationaliste. Il a animé des grèves et il a dirigé des revues. Il a connu deux fois la prison, et de multiples organisations de jeunes lui doivent alors leur vitalité. Il est déjà un « leader ».

Devant lui, l'avenir.

La fin de l'occupation militaire étrangère ne nous apportera pas le paradis, il le sait. Elle a simplement déblayé le terrain pour des luttes sociales plus franches. Désormais les contradictions profondes de la société haïtienne affleureront avec leur vrai visage. Le nationalisme tapageur disparu, les intérêts privés vont s'affronter sans masque.

En cette même année 1934, Jacques Roumain tire les conséquences des changements qui viennent de se produire, et fonde officiellement en Haïti un parti d'extrême-gauche.

Cet acte si important dans sa vie, il ne l'a pas posé à la légère. C'est, en réalité, le couronnement d'un long travail intérieur. Un de ses familiers, encore vivant, a évoqué récemment en ma présence un séjour qu'il fit avec Jacques Roumain dans notre reposante station d'été de Kenscoff. C'était en 1932, deux ans donc avant la grande décision. Le processus de la « désoccupation » était entamé, l'administration publique passant progressivement aux mains haïtiennes. Déjà Jacques Roumain interrogeait. Déjà il s'interrogeait.

Il avait établi des relations épistolaires suivies avec d'éminentes personnalités américaines, comme Langston Hughes, comme Earl Browder. Le nationalisme qu'il professait jusqu'alors lui paraissant étriqué, il cherchait une nouvelle voie.

En cette même année 1932, il partait pour les Etats-Unis avec l'un de ses amis, Christian Beaulieu. La raison première de ce voyage paraît aujourd'hui plaisante quand on rêve aux conséquences profondes qu'il eut sur nos deux pèlerins. Le transport des barriques dans nos rues s'effectuant alors à bras d'homme, ils voulaient étudier une nouvelle technique : la traction animale.

On saura peut-être un jour de quoi ont été faites les deux années séparant ce bref séjour aux Etats-Unis de la fondation du premier parti haïtien d'extrême-gauche. Mais nous savons déjà que dès 1932, de retour au pays, exactement un 24 décembre, Jacques Roumain échappait par miracle à une tentative d'arrestation. Craignant des représailles contre sa mère et sa femme, il finit par se rendre. Son emprisonnement dura trois mois.

1934 est donc, dans l'histoire nationale comme dans celle de Jacques Roumain, une date charnière. Comment s'étonner que cette même année serve aussi de plan de clivage dans la production romanesque de notre auteur ?

C'est ce que nous voulons d'abord exposer.

Ligne de démarcation

Avant 1934, Jacques Roumain a publié trois romans : « *La Proie et l'Ombre* » et « *Les Fantoques* » d'une part ; « *La Montagne Ensorcelée* », de l'autre. D'un côté, de minces recueils de nouvelles mettant en scène des palabreurs typiques de notre petite-bourgeoisie. De l'autre côté, un récit strictement paysan.

Cette séparation que nous soulignons quant au contenu des trois œuvres, n'existe cependant pas lorsqu'on envisage la date de leur publication. « *Les Fantoques* » et « *La Montagne Ensorcelée* »

lée » ont paru la même année, en 1931. Il y a même de très fortes probabilités qu'ils aient été conçus et rédigés en même temps, c'est-à-dire (selon des informations tenues des proches de Jacques Roumain) en 1930. Or c'est cette même année qu'il publiait aussi « *La Proie et l'Ombre* ».

Durant la période 1930-1931, Jacques Roumain donne donc coup sur coup trois ouvrages de dimensions, il est vrai, modestes, mais faisant vivre de façon magistrale deux milieux sociaux haïtiens différents.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur la période qui suit 1934, nous constatons que Jacques Roumain met en chantier deux autres romans.

Chose curieuse, il y travaille simultanément, comme il l'avait fait durant ce que nous pouvons appeler sa « première époque ». Et (remarque encore plus curieuse) ces deux œuvres, toujours comme précédemment, mettent en scène, l'une, la campagne, l'autre, la ville.

La première, c'est « *Gouverneurs de la Rosée* » qui, d'après certaines confidences, fut commencée en Belgique en 1937, trois années après que Jacques Roumain eut pris le grand tournant. Quant à la seconde, la mort ne permit pas à son auteur de l'achever. Elle porte un titre qui dénonce la trahison et la lâcheté : « *Le Champ du Potier* ».

Si « *Gouverneurs* » ne fut publié qu'après la fin prématurée de Jacques Roumain en 1944, des fragments du « *Champ du Potier* » parurent dans le numéro de Noël (1941-1942) d'un des journaux de Port-au-Prince, du vivant même de l'auteur. Cela indique le degré de maturité auquel l'œuvre était déjà parvenue et l'importance que l'auteur y attachait. En dehors de cet extrait, aucune ligne du manuscrit n'est présentement accessible.

Nous voilà donc en présence de cinq œuvres, dont quatre sont actuellement connues, et qui peuvent être rassemblées en deux groupes : celles d'avant 1934, et celles (ou celle) d'après cette date.

Nous allons essayer d'établir les différences, sinon les oppositions, entre ces deux groupes d'œuvres, et, en même temps, s'ils existent, leurs rapports de filiation.

« Que fais-tu, toi que voilà, de ta jeunesse ? »

En 1930, au moment où il fait paraître « *La Proie et l'Ombre* », et où déjà la rédaction des « *Fantoches* » a commencé, Jacques Roumain a 23 ans. Il a effectué, tout jeune, un séjour à l'étranger

« Vous me faites revenir à moi, comme à un ancien chemin abandonné. Depuis longtemps, je me perdais, me fuyais ; voici que vous remuez la poussière de mes rancœurs... Ah ! réaliser un livre, un poème, si parfaits qu'en leur donnant naissance, on s'allégerait du même coup d'une vie achevée dans la grandeur » (pp. 211 et 212).

Où est la proie et où est l'ombre ?

Voici un troisième personnage, Michel Rey, toujours dans « *La Proie et l'Ombre* ». Nous le rencontrons, lui, dans la nouvelle intitulée « *Préface à la Vie d'un Bureaucrate* ».

Portrait de Jacques Roumain à 23 ans ? Les détails biographiques ne concordent pas, sauf le fait que, comme notre auteur, Michel Rey revient d'Europe. Du point de vue psychologique, on est séduit par l'hypothèse de l'auto-portrait. Dans les deux premières phrases de la nouvelle, un détail signale un trait qui ne devait pas être commun aux garçons de la génération de Jacques Roumain : la détermination de voir clair en soi, la volonté de n'être jamais dupe, avec tout ce que cela comporte de torturant :

« Michel Rey sourit de ce sourire qui lui était particulier : une sorte de rictus douloureux. Et suivant son habitude, il se demanda aussitôt pourquoi il souriait... » (p. 197)

Cette dernière phrase va loin. Loin dans la connaissance intérieure de Jacques Roumain. Loin dans son avenir. Certes, elle exprime un intellectualisme qui peut être stérile ; mais on sait aujourd'hui jusqu'où cette habitude « *d'entière et douloureuse sincérité* » (p. 206) a conduit notre romancier.

Pour le moment, son héros, Michel Rey, est « *comme un vase qui se vide et se remplit inéluctablement d'angoisse* » (p. 206). Il subit le siège de sa famille le suppliant d'accepter un poste bien rémunéré dans l'administration publique, un poste qui lui apportera le « *normal bonheur* » (p. 204). Mais au moment où il est décidé à refuser, il cherche sur quoi fonder, à ses propres yeux, ce refus. Et, avec amertume, il découvre sa misère fondamentale : sur rien. « *Tu es un pitoyable petit-bourgeois conscient de ta laideur et de ton impuissance* » (p. 205).

Finalement, Michel Rey cède.

Il sollicite la fonction que les défenseurs du « *milieu* », de ce « *milieu* » qu'il hait tant, sont prêts à lui accorder. Se détournant de l'ombre, il saisit la proie et rentre dans le rang. Toute sa

belle jeunesse jusqu'alors n'avait été qu'une préface. Il avait imaginé une préface à une vie de grandeur. Mais, comme le dit l'âcre titre de la nouvelle, cela n'avait été que la vulgaire « préface à la vie d'un bureaucrate ».

Michel Rey est vaincu. Vaincu aussi, Lucien Saivre (dans le récit « *La veste* ») qui se pend à un clou. Deux formes de suicide.

Et pourtant...

Et pourtant dans ces mêmes nouvelles, il y a un peu la lumière de l'avenir. De cette faible lumière qui est l'espoir, et dont Verlaine a dit qu'elle « *luit comme un brin de paille dans l'étable* ».

Michel Rey, par exemple, porte en lui un charnel amour de son peuple. Quand il est rentré d'Europe, et qu'à bord du bateau sa famille l'entourait, il n'était déjà pas avec elle.

« Une joie profonde le possédait. Dans la foule anonyme qui montait sur le pont en se bousculant, visiteurs, portefaix, il se reconnaissait enfin... Maintenant il était parmi ses frères et son peuple. Il aurait voulu s'agenouiller, baiser cette terre chère... Ses parents l'accablaient de questions. Il aurait voulu se séparer d'eux, marcher seul, dans une extase solennelle, et étreindre cette marchande de mangues qui passait, portant ses fruits comme une reine sa couronne... ; prendre dans ses bras cet enfant déguenillé qui tendait la main à un touriste américain, le presser sur son cœur : « Frère, petit frère !... » (pp. 197 et 198).

L'amour est là, infini.

Mais l'amour ne suffit pas, pour qu'on se dépasse et pour qu'on rejoigne concrètement les autres. Si Jacques Roumain, âgé de 23 ans, est un homme de cœur, il est encore un homme de raison. A Emilio qui jongle amèrement avec les paradoxes, Jean, un personnage épisodique de « *La Proie et l'Ombre* », réplique : « Ce qui manque le plus à l'intelligence haïtienne, c'est d'être pliée à une discipline, c'est-à-dire tendue vers un but, obstinément » (p. 212).

Ce qui manque...

Mais pour l'instant, ce qui est, c'est une interrogation :

« A quoi bon ? et justement « à quoi bon ? » n'est pas une question, mais une réponse », dit Michel Rey (p. 206).

En ces années 30, pour ces jeunes gens, frères et amis de Jacques Roumain, il n'y a qu'une philosophie. Celle contenue

dans cette constatation, à la fois tragique et bouffonne, émise par un ivrogne :

« *Napoléon est mort dans son lit* » (p. 213).

Jacques Roumain ajoute : « *Lucien Saivre ne sourit pas de cette phrase* » (ibid.) Pour ce jeune homme cherchant à donner un sens à sa vie, il n'y avait réellement pas de quoi rire.

Une évasion : les sortilèges haïtiens

Et maintenant changeons d'âme, de personnages et de décors.

Du volet petit-bourgeois et urbain, passons à celui de la campagne. Ouvrons « *La Montagne ensorcelée* » que l'auteur qualifie lui-même de « *récit paysan* », et voyons comment ce jeune intellectuel apparemment déchiré, après avoir comme sténographié les conversations amères de ses amis inutiles, va aborder notre monde rural taciturne, mais concrètement aux prises, lui, avec la vie.

Dans cette œuvre écrite aussi à 23 ans, Jacques Roumain apparaît déjà en pleine possession de ses moyens artistiques.

Ce qui frappe d'abord dans ce récit, c'est son extrême rigueur. Une histoire simple, racontée sans bavardage, avec un parti-pris délibéré de faire bref. Une langue nette, dépouillée, ne touchant au lyrisme que par accident. Le refus de toute complicité avec les personnages négatifs du récit ; le refus de toute pitié pour les victimes. Le mot que j'ai au bout de la plume, je le lâche : c'est une œuvre classique. Classique par la netteté de la construction ; classique par la sobriété de l'expression.

L'histoire, avons-nous dit, est simple.

Nous sommes dans un village aux environs de Mirebalais. Le paysan Dornéval perd son enfant de trois ans. Bientôt après, le taureau de Dorilas crève. Puis le gamin de Chéri Lazar tombe malade. Enfin une pluie diluvienne dévaste les récoltes. Tout cela en chaîne, ce n'est pas naturel. Il y a une cause, et cette cause ne peut être que magique. Or, au village, vit une vieille femme, Placinette, sur laquelle courent des histoires de cauchemar : le sentier qui mène à sa case, par exemple, se transforme la nuit en serpent, et étouffe tous ceux qui s'y hasardent, bêtes et gens !

Placinette a une fille, Grâce, que deux paysans courtisent : Aurel, celui qu'elle aime, et Balletroy, le chef de section. Les habitants accusent Placinette de sorcellerie. Balletroy, dévoré de jalousie, les excite contre elle, les couvrant de son autorité. La

vieille femme est alors lapidée. Quant à Grâce, elle est décapitée par Dornéval, ce Dornéval dont l'enfant est mort mystérieusement. Aurel, parti pour alerter la gendarmerie, revient avec elle. Trop tard.

Cette sombre histoire d'amour et de mort est racontée avec une impitoyable sobriété. Les événements se précipitent, se bousculent, obéissant à une logique implacable : logique des passions déchaînées, logique de l'ignorance et de la folie, logique du mysticisme avec ses explications d'une fausse clarté d'évidence. On achève la lecture du récit, la gorge nouée, accablé, comme lorsqu'on a assisté, impuissant, aux illustres désastres des héros de la tragédie antique.

Quant au style, il atteint à tout moment à une concentration extrême. Voici le soleil qui, « *quand il surgit derrière les montagnes, jette une joie fausse et trop éclatante : un rire rouge et forcé* » (p. 223). Mais, à midi, ce qu'on voit de lui, c'est « *le blanc de l'œil dans le ciel métallique* » (p. 240). Voici encore la lapidation de Placinette, dernière séquence : « *Une vague hurlante déferla sur elle, les bâtons s'abattirent, elle n'eut pas une plainte, mais ses os craquaient comme du bois sec. Ils ne cessèrent de frapper que quand elle ne fut plus qu'un petit sac de boue sanglante* » (p. 253).

On comprend l'enthousiasme du préfacier en présence de cette réussite, et félicitant l'auteur de sa « *préoccupation de se servir des possibilités de notre milieu pour élaborer l'œuvre d'art* ». Compliment qui prend toute sa valeur quand on connaît celui qui le formule : le Dr. Price Mars.

Où l'on peut parler de Giono

Cette œuvre d'art, ce chef-d'œuvre original par le contenu et si personnel par le style, doit pourtant quelque chose à un écrivain étranger. C'est à son sujet (et seulement à son sujet) qu'on peut valablement parler de l'influence de Giono sur Jacques Roumain, et exclusivement de l'influence de « *Colline* », roman paru en 1929, un an seulement avant que notre auteur eût entrepris la rédaction de son récit.

La ressemblance est déjà frappante dans les titres : « *Colline* » et « *La Montagne...* » Mais cela n'est que la surface. On peut aller plus loin.

L'analogie se poursuit dans une semblable conception mystique du monde. Ainsi, un personnage de Giono, Jaume, affirme : « *Quand un homme voit plus loin que les autres, c'est qu'il a*

quelque chose de dérangé dans sa cervelle... Tout ce que nous ne voyons pas, il le voit⁽¹⁾

Dans « *La Montagne* », Désilus Borome, se parlant à lui-même, s'exclame : « Les jeunes noirs disent que Désilus a l'esprit dérangé ; mais les anciens ne sont pas de cet avis... Ainsi Tonton Jean répétait que Désilus savait beaucoup de choses » (pp 217 et 218). Désilus, lui-même, se définit ainsi : « Je ne suis pas un homme éclairé, mais il y a des choses que je connais » (p. 238). Plus loin : « Les paysans admiraient que Désilus évidemment fou, pût posséder une grande sagesse » (p. 239). Pour finir : « Pourtant Désilus, lui, sait, parce qu'il est un nègre-l'esprit, un nègre qui voit plus loin que Antoine Langommier⁽²⁾ lui-même » (p. 243).

Quant au monde, il est magique lui aussi.

Chez Giono, Janet raconte : « Il y avait sur le pré de petites fumées qui étaient des femmes. Elles bondissaient sur le poil des herbes »⁽³⁾

Désilus, de son côté, médite. Les gens croient que ce sont des crapauds qui coassent dans la mare. Lui, il a vu. Ce ne sont pas des crapauds, mais « de petits bakas⁽⁴⁾ noirs comme l'enfer, avec des yeux de braise ; la tête levée vers la lune, ils imitaient les crapauds et gobaient les lucioles » (p. 218).

Il en est de même pour le vent.

Janet, chez Giono, déraisonne ainsi : « Tu t'imagines de tout voir, toi, avec tes pauvres yeux ? Tu vois le vent, toi qui es fort ? Alors, comme ça, tu crois que l'air, c'est tout vide ? »⁽⁵⁾

Et voici la version Jacques Roumain. C'est Dorilas qui parle à Aurel : « Alors tu crois qu'il n'y a pas de vent, puisque tu ne vois pas ce qui remue les feuilles et les herbes » (p. 238). Et comme Aurel reste sceptique, Dorilas explique comment il a « plusieurs fois, rencontré le vent face à face ». Il ajoute qu'il a « une grosse figure avec une bouche ouverte avec des yeux de flamme » (ibid.).

(1) « *Colline* », p. 62, Grasset.

(2) Antoine Langommier, légendaire clairvoyant vaudou (Note de J. Roumain).

(3) « *Colline* », p. 39, Grasset.

(4) Bakas : gnomes très redoutables de la démonologie vaudou (Note de J. Roumain).

(5) « *Colline* », p. 33, Grasset.

Le mysticisme, c'est enfin l'atmosphère irraisonnée de malheur.

Voilà ce que dit Jaume dans « Colline » : « Le malheur s'est faufilé entre eux. Il a volé au-dessus de nous, et il a choisi ce qu'il voulait, sans se gêner : la fontaine, Marie. Il est toujours là ; il me semble que j'entends bouger dans la nuit ses grandes ailes. Il guette... Qui maintenant ? »⁽²⁾

Et voici l'ambiance de « La Montagne » : « Il pèse quelque chose de subtil sur le village, une terreur bizarre, une angoisse » (p. 237). Ou encore : « Si un taureau est mort, et un cheval aussi, et le garçon à Dornéval, la cause, c'est peut-être la maladie, mais ça peut être aussi quelque chose de caché, que nous ne pouvons pas savoir » (p. 239).

La parenté entre « Colline » et « La Montagne ensorcelée » est donc frappante. Mais n'oublions pas, chez Jacques Roumain, l'apport original, vivant, de notre vaudou. On ne peut, tout compte fait, considérer l'influence de Giono que comme un ferment. La matière culturelle nationale déborde le livre de Jacques Roumain de toutes parts et lui assure son autonomie littéraire.

En voici un seul exemple, que je m'excuse de reproduire longuement. Celui de la possession d'une paysanne, Choute, par la divinité Damballah. D'aucune manière, ce ne peut être du Giono.

« On vit Choute s'avancer vers Désilus. Les yeux clos, et raide comme un piquet.

—Damballah, Damballah, fit-elle très bas. Oh ! Damballah papa !

« Elle lança deux bras en croix d'un mouvement brusque : elle tremblait comme une feuille et ses lèvres étaient agitées d'un bégaiement muet.

« Elle demeura ainsi quelques secondes, puis murmura :

—Damballah, Damballah !

« Et soudain avec une force qui la projeta vers en haut, comme si sa voix arrachait sa gorge à son corps, avec un élan irrésistible qui la vira sur elle-même, sans que ses jambes bougeassent, de telle façon (par le ciel, je ne mens pas) de telle façon que son buste fut tordu comme un tronçon de couleuvre, elle cria :

—Damballah-aah !

(2) Ibid., p. 108.

« Ou plutôt non, elle n'avait point crié ce nom, mais sa bouche l'avait dessiné si visiblement que tous l'entendirent, et frémirent et sentirent une peur glaciale ruisseler dans leur dos, car la bouche de Choute était devenue mince et pointue (encore une fois, je prends Dieu à témoin, la fausseté n'est pas dans mes paroles), oui, mince et pointue comme la gueule d'une couleuvre, et elle s'ouvrait et se refermait et aucun son n'en sortait, ainsi que cela se passa quand le Seigneur bon Dieu maudit le Reptile au Paradis terrestre ».

« Ils la regardaient, dans un silence plein de terreur, n'osant affronter le dieu qui la possédait » (pp. 245 et 246).

C'est ici, quoique fragmentaire, une vision de notre peuple, de nous-mêmes, dans notre vérité propre.

L'œuvre romanesque de Jacques Roumain avant 1934 évolue donc sur deux plans distincts. D'une part, des nouvelles mettant en scène des petits-bourgeois enlisés dans l'inaction. D'autre part, un récit nous montrant des paysans luttant, en s'aidant de leurs dieux, contre les forces de la nature. Sur un seul point, les ouvrages paraissent d'accord : l'horizon politique et social est bouché.

De « La Montagne » à « Gouverneurs »

Six ans après la publication de « *La Montagne ensorcelée* », Jacques Roumain commence « *Gouverneurs de la Rosée* »

Les luttes, comme nous l'avons vu, l'ont mûri. La fondation d'un parti d'extrême-gauche en 1934, lui a valu une nouvelle et immédiate arrestation. Il passe en Cour Militaire et est condamné à trois ans de prison. Grâcié, les autorités lui suggèrent fortement de prendre le large. Il part pour l'exil, pour l'Europe, où nous le retrouvons militant dans diverses organisations démocratiques.

A ce moment-là, la guerre d'Espagne, divisant les gouvernements, rassemble les peuples, rassemble les hommes de courage et de justice. Jacques Roumain est en plein dans la bataille. La revue « *Commune* », en 1937, publie son poème « *Madrid* », et c'est cette même année, à Bruxelles, qu'il commence « *Gouverneurs de la Rosée* ».

« *Gouverneurs* », est, comme on le sait, un roman paysan. Il fait donc irrésistiblement penser à « *La Montagne ensorcelée* ». Certains même voient dans cette dernière une ébauche de l'autre, une nouvelle que le roman a développée. Certes on trouve dans les deux œuvres des situations analogues. La crise de possession

de Choute, dont nous avons reproduit un large extrait, semble annoncer, dans « *Gouverneurs* », la cérémonie par laquelle Bien-Aimé et Délira remercient Legba de leur avoir renvoyé leur enfant, cérémonie au cours de laquelle Ogoun, dieu de la guerre et du sang, possède Dorméus en corps et en esprit (p. 53)

De même l'extase amoureuse de Grâce et d'Aurel (p. 231) se retrouve dans celle qui enivre Anataïse et Manuel au bord de la source (p. 91).

On peut même trouver des images similaires. Dans « *La Montagne* », « *l'éclat des houes blesse le regard comme une écharde* » (p. 241). Dans « *Gouverneurs* » : « *un balancement de houes arrache du ciel de vives échardes de lumière* » (p. 17)

Cependant les deux ouvrages sont différents, voire opposés.

Nous avons admiré le réalisme de « *La Montagne* », mais par rapport à celui de « *Gouverneurs* », c'est un réalisme d'un niveau inférieur : un réalisme qu'on peut appeler « *descriptiviste* », qui s'arrête à la surface, à l'épiderme du réel, qui émane d'une connaissance superficielle de la réalité. Dans « *Gouverneurs* », ce réalisme « *descriptiviste* » fait place à une méthode artistique plus complexe, à une vision plus profonde du monde, celle qui s'enrichit de la dimension sociale, de la dimension politique.

Nouvelle optique

Pour mettre en lumière cette différence de fond, on peut comparer deux personnages de ces romans. Ils campent l'un et l'autre un même type de notre vie rurale : le chef de section.

Dans « *La Montagne* », notre fonctionnaire est un modèle d'humanité.

Lorsque le gamin de Dornéval meurt, c'est lui qui va prier Désilus de se rendre à la maison mortuaire pour laver le cadavre ; c'est encore lui, prévenant, qui va chercher Jean-Marie, le « *père savane* » pour qu'il vienne aux funérailles réciter les prières des morts (p. 224)

Avec cela, c'est l'éducateur du village. Une sorte de prédicateur laïque armé d'une matraque qu'il a la bonté de ne jamais utiliser. Parlant aux paysans qui commencent ouvertement à accuser Placinette de sorcellerie, il leur crie : « *Je sais ce que vous avez ; l'avarice vous ronge le cœur comme un chancre* » (p. 242). Lorsque se meurt le second enfant du village, il est aux côtés de la mère malheureuse, la consolant avec de tendres

paroles : « Luména chère, Pierrélien va guérir. Ne crie pas comme ça. Donne-lui quelque chose pour lui laver le ventre, et ce sera fini. » (242).

Aussi n'est-on pas étonné de l'entendre appelé « chef » (p. 242) avec respect. De voir les paysans le recevoir dans leur maison comme un frère : « c'est à ce moment-là que Balletroy, le chef de section, pénétra sous la tonnelle. On lui fit place » (p. 219).

D'ailleurs, ce Balletroy, curieusement, est un faible. Il aime Grâce, et, par amour pour elle, essaie d'abord de sauver Placinette. Quand la vieille femme, ne comprenant pas sa sollicitude, lui en demande la raison, il nous apparaît dans l'emploi impeccable d'un amoureux transi : « Il lâcha le crochet de la porte, marcha lentement, tête baissée, vers sa chaise et, se laissant tomber :

—Pour Grâce, mouin r'ainmain-li »⁽¹⁾ (p. 237).

Pourtant c'est Balletroy qui engendrera le drame, qui lancera les paysans contre Placinette et Grâce. Mais l'unique raison en sera la jalousie.

Dans « Gouverneurs », nous rencontrons Hilarion, qui est, lui, d'une toute autre trempe. Officier de police rurale, il a l'œil à tout. Apprenant que Manuel est à la recherche de l'eau, il saisit, pour le menacer, l'occasion même où ils font connaissance.

« Comme quoi, tu causes aux habitants, n'est-ce pas ? Tu causes toutes sortes de paroles, il paraît.

« Un éclair de malveillance passa dans ses yeux plissés :

—Eh bien, elles ne sont pas du goût des autorités ; ce sont des paroles de rébellion... Tu ne diras pas que je ne t'ai pas prévenu (p. 61).

Le même Hilarion vit en concubinage avec une ancienne dévergondée du bourg voisin, Florentine. Ils font à deux une cupide paire de coquins. Florentine consent aux paysans des emprunts à des taux usuraires. Quand ils ne peuvent pas payer, Hilarion, au nom de la loi, leur rafle leurs terres.

Aussi son conflit avec Manuel est-il essentiellement un conflit d'intérêt.

Écoutons-le raisonner :

(1) « Pour Grâce, je l'aime ».

« Si les habitants arrivaient à arroser leurs terres, ils refuseraient de les céder en paiement des dettes qu'ils accumulaient chez Florentine. Il fallait foutre le Manuel sous clef, dans la prison du bourg, et lui faire dire où se trouvait la source. On avait les moyens de le faire parler. Ensuite on laisserait les habitants sécher dans l'attente, et quand ils auraient perdu courage et tout espoir, lui, Hilarion, leur raflerait leurs jardins et deviendrait propriétaire de quelques bons carreaux de terres bien arrosées ». (p. 108)

Et le trait final, qui va loin : « L'ennuyant était qu'il faudrait partager avec le lieutenant et le juge de paix. C'étaient des voraces. Mais Hilarion se débrouillerait... » (p. 108).

D'ailleurs si Manuel est tué par un autre, par Gervilien, à la fois par jalousie amoureuse et par désir de vengeance familiale, c'est par un de ces hasards qui sont le tissu même du déterminisme social. Gervilien n'a fait que précéder Hilarion.

En effet, le soir même où Manuel est assassiné, Hilarion, qui ne sait encore rien du crime, passe chez lui et le voit étendu. Délira, cachant à l'intrus la vérité, lui dit simplement que Manuel souffre de mauvaises fièvres rapportées de Cuba.

C'est contrariant, répond-il, parce que le lieutenant demande pour lui. Faudra qu'il se présente à la caserne dès qu'il pourra se lever. » (p. 123).

On s'imagine aisément pourquoi.

De même, quand, après la mort de Manuel, l'eau coule dans les jardins de Fonds-Rouge, Hilarion écume de rage. Trop tard, il a pensé trop tard à faire arrêter Manuel. Mais déjà sa convoitise projette l'imposition d'une taxe sur cette eau nouvellement captée. « Je ferais les recouvrements, et je mettrais ma part de côté » (p. 143).

Comme cet Hilarion est loin du tendre et racinien Balletroy ! Et comme il est près, en même temps, du type réel, du type vivant qu'il représente et qui sévit quelquefois dans nos campagnes !

Cette dimension sociale, cette dimension politique qu'on retrouve sans cesse dans le roman, donnent à « Gouverneurs de la Rosée » son réalisme vrai. Et c'est ce qui en fait l'intérêt immense et la valeur : la peinture exacte des mœurs concrètes du paysan de chez nous.

Poésie est délivrance, poésie est vérité

Paradoxalement, cette œuvre si vraie, si profondément conforme à notre vie rurale, est, en même temps, traversée par un



tel souffle de lyrisme qu'il a conduit des lecteurs pourtant avertis à voir essentiellement dans « *Gouverneurs* » un poème. L'exagération est manifeste, mais compréhensible.

A cet égard, la comparaison entre le second roman paysan de Jacques Roumain et « *La Montagne ensorcelée* » est intéressante. Dans cette dernière œuvre, le parti-pris « *descriptiviste* » l'emporte, en effet, largement sur l'expression personnelle des sentiments.

Par contre, Jacques Roumain, dans son grand ouvrage, s'est fait une âme de paysan tout en prêtant la sienne à ses héros. Dès les premières lignes, on ne sait plus, en effet, qui parle, si c'est le personnage, si c'est l'auteur, si c'est même nous autres qui lisons.

Vous vous rappelez ?

« *Nous mourrons tous... — et elle plonge sa main dans la poussière ; la vieille Délira Délivrance dit, nous mourrons tous : les bêtes, les plantes, les chrétiens vivants, ô Jésus-Christ, la Sainte-Vierge ; et la poussière coule entre ses doigts...* » (p. 13).

Dix lignes plus loin :

« *Alors elle répète : nous mourrons tous, — et elle appelle le Bon Dieu. Mais c'est inutile, parce qu'il y a si tellement beaucoup de pauvres créatures qui hèlent le bon Dieu de tout leur courage que ça fait un grand bruit ennuyant et le bon Dieu l'entend et il crie : quel est foutre tout ce bruit ? Et il se bouche les oreilles. C'est la vérité et l'homme est abandonné* ». (ibid).

Le ton est donné, et tout au cours du roman ce chant se fera entendre.

Tantôt chant unique de l'auteur :

« *Et le soleil soudain était là... Honneur et respect, maître soleil, levant... Ces hommes noirs te saluent d'un balancement de houes* » (p. 17).

Tantôt, chant du personnage lui-même, comme cette prière de Délira implorant la protection pour son enfant absent :

« *O Sainte Vierge, au nom des saints de la terre, au nom des saints de la lune, au nom des saints des étoiles, au nom des saints du vent, au nom des saints des tempêtes, protège, je t'en prie, s'il te plaît, mon garçon en pays étranger, ô maître des Carrefours, ouvre-lui un chemin sans dangers. Amen* (p. 23).

Le chant est parfois double.

Il est alors et celui de l'auteur et celui du personnage. Une sorte de style parlé, sans guillemets, vient s'entrelacer au style narratif proprement dit. Encore au début du roman, Délira évoque le jour déjà lointain où elle a dit adieu à son fils qui partait.

« Elle l'avait embrassé. Elle avait tenu dans ses bras ce grand gaillard qui avait été à elle dans le profond de sa chair et de son sang (...) et qui était devenu cet homme à qui elle murmurait à travers ses larmes : Allez mon petit, la Vierge Altagrâce vous protège ; et il avait tourné au coude de la route, et il avait disparu, ô fils de mon ventre, joie de ma vie, chagrin de ma vie, mon garçon, mon seul garçon » (p. 22).

Le mélange des styles se produit dans un mouvement insensible. Il se fait, à la fin de la citation, avec les mots « et il avait disparu, ô fils de mon ventre ». La charnière est à cette virgule. Enlevés, les guillemets qui auraient fait coupure, qui auraient grammaticalement séparé le « il » indirect du « mon » direct. Jacques Roumain supprime la pause, et le lyrisme de Délira devient le sien. Devient le nôtre.

Il en est de même du célèbre paragraphe où, pour la première fois, nous voyons s'aimer Manuel et Annaïse. Il me semble que c'est là l'exemple typique, car le réalisme direct de la description de l'acte d'amour, s'allie intimement au chant proprement poétique. On se rappelle : « Sa main si lourde lui arrachait une douceur intolérable, je vais mourir... Il entre en elle, une présence déchirante, et elle eut un gémissement blessé, non, ne me laisse pas ou je meurs. Son corps allait à la rencontre du sien... » (p. 91).

Ici encore, les guillemets sont supprimés, et on passe insensiblement du « sa » au « je », du « elle » au « me », du narratif au lyrisme.

Il existe une scène d'amour identique dans « La Montagne ensorcelée ». Aurel, en l'absence de Placinette, est venu de nuit chez Grâce ; il lui montre la lettre de demande en mariage qu'il a fait écrire au bourg. Dans la chaumière obscure et silencieuse, ils deviennent alors amants.

A première vue, la ressemblance est totale. Dans « Gouverneurs » : « Elle était étendue sur la terre (...) Son corps nu brûlait (p. 91). Dans « La Montagne » : « Elle est étendue sur le sol et son corps brûle » (p. 231)

Dans « Gouverneurs », : « Elle ne se défendit pas ». Dans « La Montagne » : « Elle voudrait se défendre, mais... »

Dans « *Gouverneurs* » : « *une angoisse indicible naissait en elle, un délice terrible* ». Dans « *La Montagne* » : « *Une angoisse intolérable monte à sa gorge (...) et c'est un délice* ».

Mais si ces quelques mots sont les mêmes, la sensualité n'est pas du même ton. Dans « *La Montagne* », nous sommes spectateurs ; comme dans la plupart des descriptions de ce genre, nous sommes presque « voyeurs ». Dans « *Gouverneurs* », nous sommes emportés dans un élan poétique, dans une sorte d'ascension cosmique qui est proprement l'éblouissement des amants confondus. Et ce ton véridique, c'est au lyrisme qu'on le doit.

Mysticisme ou déraison

Le « *descriptivisme* » de « *La Montagne, ensorcelée* » s'opposant au réalisme en profondeur de « *Gouverneurs de la Rosée* » apparaît encore dans la manière dont notre religion, le vaudou, est mise en scène dans les deux romans.

Dans le récit paysan, le mysticisme vaudou baigne entièrement l'action. C'est d'ailleurs cela que voyait clairement le Dr. Price Mars, félicitant Jacques Roumain, dans sa préface, d'avoir « *merveilleusement mis en relief ce qui fait le charme et l'horreur de la vie paysanne : la croyance* ».

La relation de la crise de possession de Choute, dont nous avons fait précédemment état, en est l'exemple frappant.

Or, dans « *Gouverneurs* », nous assistons aussi à une crise de possession. Plus exactement, au cours d'une même cérémonie religieuse, à une double crise de possession.

Il y a d'abord celle de Fleurimond par Legba, maître des carefours. Le possédé apparaît « *les épaules voûtées, et appuyé, tout haletant d'épuisement, sur la béquille d'une branche tordue* ». (p. 19).

Il y a ensuite la possession imprévue d'un dieu intrus, Ogoun, qui utilise le corps et l'esprit de Duperval pour réclamer des fidèles réunis chez Bien-Aimé, sa propre part d'hommages.

Les trois crises sont décrites avec le même souci du pittoresque. Mais deux différences doivent être notées. L'une concernant l'action ; l'autre, la peinture des personnages.

Dans « *Gouverneurs* », la double apparition des « *loas* » se produit à peu près dans le premier tiers du roman. Manuel est à peine de retour à Fonds-Rouge (c'est le passé), et il a commencé à chercher l'eau (l'avenir commence déjà). Or c'est à ce carrefour de la brève vie de Manuel que les « *loas* » se manifestent. Legba

a raccompagné Manuel chez lui, et est sur le point de s'en retourner, sa mission achevée. Ogoun fait brusquement son apparition, apportant la guerre, et il annonce à Manuel que le canal qu'il doit creuser charriera son sang. Manuel et nous, sommes seuls à comprendre que son destin, au cours de cette cérémonie, se trouve, une fois pour toutes, fixé.

Nous pensons ici aux rêves de la tragédie classique. Nous pensons encore à Stendhal dont l'intrigue des romans est souvent ponctuée de signes prémonitoires. Rappelez-vous Fabrice, au début de « *La Chartreuse* », qui décide d'aller servir l'Empereur, pour avoir vu « *tout à coup, à une hauteur immense et à sa droite* », un aigle, l'oiseau de Napoléon qui « *volait majestueusement se dirigeant vers la Suisse, et par conséquent vers Paris* »⁽¹⁾.

Cette cérémonie vaudou est du même ordre dans « *Gouverneurs* ». Mais elle n'est pas seulement importante pour le déroulement de l'action. Elle est aussi une épreuve pour Manuel. Elle nous permet de mieux comprendre ce paysan analphabète que seuls le travail agricole et les grèves ont éduqué à Cuba.

Au début du chapitre, nous entendons Délira avertir son fils que la cérémonie doit avoir lieu deux jours après. Elle explique ses raisons de remercier Atibon-Legba d'avoir « *ouvert le chemin du retour* » (p. 48) à son enfant. Ce dernier ne répond pas, ou répond tout juste ce que lui commandent l'amour filial et le respect.

Lorsque le culte frénétique se déroule, à un certain moment, « *Manuel, vaincu par la pulsation magique des tambours au plus secret de son sang* » (pp. 50 et 51), se met à danser et à chanter avec les autres.

Mais bientôt il s'écarte.

Il quitte la cour où se déroule le service religieux et va boire « *dans la case un verre de clairin avec Laurélien et Lhérisson Celhomme* » (p. 51). Ces derniers, eux, se désaltèrent pour « *servir les dieux de Guinée* », car « *notre vie est entre leurs mains* » (p. 52). A nouveau, Manuel se heurte au vaudou. Il vide son verre sans répondre. Mais la musique et la danse le rappellent. « *Allons voir ce qui se passe, dit-il* » (ibid.)

Quand il entre dans le cercle, Ogoun est déjà là, Ogoun, « *le loa redoutable, dieu des forgerons et des hommes de sang* », qui lui adresse directement la parole.

(1) *La Chartreuse Parme*, p. 72. Editions Rencontre.

Manuel, distant, répond au dieu par « oui » ou par « non » simplement. Celui-ci exige qu'il dise « oui, papa », ou « non, papa ». Ce que fait Manuel, un peu surpris, mais sans protester.

Après les paroles d'Ogoun, « Manuel, dit Jacques Roumain, s'abandonna au ressac de la danse, mais une singulière tristesse se glissait en son esprit » (p. 54).

Le courage de Manuel, paysan de chez nous, c'est qu'il brisera le charme des sortilèges et continuera héroïquement sa recherche de l'eau. Pour lui, il n'y a pas de montagne dominée par la magie, de montagne ensorcelée. Il y a des hommes qui maîtrisent la nature et ses éléments, des gouverneurs de la rosée.

Si donc, dans le récit de 1931, le « *descriptivisme* » conduit à une présentation complaisante des manifestations de notre religion, dans le roman commencé en 1937 à Bruxelles, le réalisme véritable conduit à l'utilisation romanesque du culte vaudou pour en dénoncer la nature foncière : une expression de la « *déraison* » (p. 54).

Premières conclusions

Ainsi se clôt, dans cette étude, notre analyse de l'univers romanesque de Jacques Roumain. Il serait passionnant d'aller plus loin, de consulter le manuscrit du roman inachevé, « *Le Champ du Potier* ». Il est, hélas, jalousement gardé. Notre travail demeure donc « ouvert ».

En attendant de le poursuivre, nous croyons pouvoir déclarer que la pensée politique de Jacques Roumain, en évoluant, a enrichi son réalisme de deux nouvelles dimensions : la dimension sociale et la dimension lyrique.

Nous sommes en droit d'affirmer encore que cette évolution s'est accompagnée, en même temps, d'un élargissement des moyens proprement artistiques de l'écrivain, et de l'abandon de toute influence littéraire étrangère, de celle de Giono tout spécialement.

Nous pouvons encore alléguer que dans l'œuvre romanesque de Jacques Roumain, tout se tient. Les deux romans paysans se donnent la main, bien que le premier ne soit pas une ébauche du second, comme on le prétend parfois, car il tourne les yeux plutôt vers le passé que vers l'avenir. Quant aux deux recueils de nouvelles consacrés à la vie urbaine, s'ils n'ont pas de rapports apparents avec « *La Montagne ensorcelée* », ils se rattachent

à « *Gouverneurs de la Rosée* » de la plus intime façon, « *Gouverneurs* » étant l'éclatante réponse à la question qu'ils posaient.

Vous vous rappelez Michel Rey dans « *La Proie et l'Ombre* » ? Michel Rey se demandant si son rêve de grandeur personnelle et collective n'était pas une ombre ? Michel Rey craignant d'avoir tort en ne voyant pas que le poste qu'on lui offre au Ministère est du solide, du durable, est la proie enfin à portée de main ? Michel Rey qui s'écrie : « *Tout se résume à dire : à quoi bon ?* » (p. 206).

A quoi bon ?

La question, Jacques Roumain la pose donc, à 23 ans, au nom de plusieurs jeunes de sa génération.

Où est la réponse ?

Elle se trouve inattendûment dans « *Gouverneurs* ». A la lettre.

En effet, Manuel est mort. Nous sommes devant sa tombe. Le camarade le plus proche de Manuel, Laurélien, médite :

« *Et te voilà mort maintenant, chef, mort et enterré. Mais tes paroles, nous ne les oublierons pas, et si un jour, sur le chemin de cette dure existence, la fatigue nous tente avec des « A QUOI BON » et des « C'EST PAS LA PEINE », nous entendrons ta voix et nous reprendrons courage* ». (p. 138).

Roger GAILLARD

Viard, mars 1965.

DE L'ELEGIE A LA POESIE ENTRAINANTE

La critique haïtienne et le public haïtien ont tendance à négliger la poésie de Jacques Roumain pour n'attacher d'importance qu'à son œuvre romanesque et à ses recherches ethnographiques. Il est vrai qu'en Jacques Roumain l'ethnologue et le romancier surclassent le poète et qu'il se dégage de maints passages de la *Montagne ensorcelée* et de *Gouverneurs de la Rosée* une sensation de beauté, un frisson et une émotion que ne communiquent pas toujours les vers du même auteur. Cependant, pour l'historien de la littérature, l'étude de la poésie de Roumain est extrêmement intéressante : cette partie de l'œuvre révèle, en même temps que l'évolution de la manière de l'écrivain, l'unité de son âme. Si les poésies publiées en 1928 dans l'*Anthologie de la poésie haïtienne indigène* (Recueil collectif des poésies du groupe de la Revue Indigène, publié en 1928 avec une préface de Paul Morand, P.-au-P., Imp. Modèle) et celles de *Bois d'Ebène* sont assez peu ressemblantes quant à la forme, il s'en faut cependant que l'auteur se soit démenti d'un recueil à l'autre.

Les premières poésies manifestent sans aucun doute ce besoin de faire neuf et cette exigence de naturel et de spontanéité qui travaillaient alors la jeunesse haïtienne. C'était en 1928. En même temps que l'*Anthologie*, qui résumait les efforts de la Nouvelle Ronde et de la Revue Indigène vers une poésie sans artifice, sans cri et sans pathétique, une autre œuvre plus remarquable avait la faveur du public : c'était *Ainsi parla l'Oncle*, du docteur Price Mars. Les mêmes événements avaient inspiré les deux œuvres : l'intervention américaine. Cependant la deuxième baigne davantage dans l'atmosphère de l'époque. A côté des colères du docteur Mars dénonçant « notre bovarysme collectif » et notre refus d'être nous-mêmes, causes profondes de l'occupation, les poésies de l'*Anthologie* pourraient passer à nos yeux comme des jeux d'esthètes. On observe bien vite une application à créer des symboles nouveaux, des images neuves — qui ne sont pas toujours très heureuses ni très suggestives :

La pluie, monotone dactylo, tapote
aux fenêtres closes.
Des éclairs, serpentins géants,
dansent
tordus à des pans
de ciel noir. (J. Roumain — *Pluie*)

.....

Des moucheron bruisent, mandolines
minuscules. Sagaies fines
des palmiers-éventails
immobiles dans le Temps figé. (J. Roumain — *Après-midi*)

.....

Le vent chassa un troupeau de bisons blancs dans la vaste
prairie du ciel. (J. Roumain — *Orage*)

.....

Les palmiers veillent sur le paysage
las. Les orangers portent des grappes de soleil
d'or mûris au midi vermeil. (J. Roumain — *Midi*)

La désarticulation du vers, le rejet de la rime et des mètres réguliers y sont devenus un système. Il est piquant de constater que la libération rêvée par la *Revue Indigène* n'est point totale. Si le vers libre s'adapte plus aisément aux pulsations de chaque poète et s'il convient mieux que le vers régulier à une littérature qui veut s'émanciper, il demeure vrai que les modèles de Roumain, de Carl Brouard et de Philippe Thoby Marcelin en matière de vers libre sont Tristan Corbière, Jules Laforgue et Paul Jean Toulet. Roumain, en particulier, ne se fit pas faute de suivre leur exemple :

Quatre. Ramassés comme
des fauves. (J. Roumain, *Cent mètres*)

Un latanier balaie solitaire
des nuages dans l'azur
où fulgurent
des insectes, étincelles
subitement
nées dans d'incandescents
rayons. (id. *Midi*)

Cependant, quelle harmonie entre les sentiments de Jacques Roumain et les circonstances de l'époque ! Si dans quelques-unes de ses poésies, *Pluie*, *Midi*, *Orage*, prédomine un certain réa-

lisme pittoresque, si l'incandescence des paysages, leurs lataniers solitaires et leurs éventails de palmiers font très couleur locale, ne faut-il pas voir dans ces traits l'attachement charnel du poète à sa patrie traînée sur la claie ? Au surplus, quelle mélancolie, quelle anxiété, quelle angoisse s'épanchent dans *Après-midi*, *Orage*, *l'Amour et la Mort*, *Attente*, *Insomnie*, *Noir*, dont les titres mêmes sont chargés d'appréhension. Des désirs insatisfaits s'exaspèrent :

*Je possède ton cher visage
mais
comment soulever le rideau*

*l'âme
Est trop lourde pour monter
au miroir des yeux
et je demeure les mains tendues (Angoisse)*

La quête du bonheur, l'attente fiévreuse de l'être aimé, sa présence même, tout débouche sur un sombre désenchantement, d'autant plus incurable que le poète s'y complaît, s'y délecte, en éprouve une espèce d'enivrement.

*Mon amie, assieds-toi au piano
long et sombre tel un cercueil :
ce soir mon âme est en deuil.
Joue une mélodie vieille et triste,
triste infiniment, Chopin ou Liszt
qu'importe ! Je veux entendre ma douleur
sangloter. Puis pose ta main, ô
très doucement sur mon cœur ;
et toute la nuit j'écouterai mélancolique
pleurer en moi très bas, amère une musique (Noir)*

En proie à un insurmontable dégoût de toutes choses, il projette sur le paysage environnant sa lassitude et ses idées noires :

*La nuit
déploie ses voiles de moire
sur les lointains
jardins
où pleure sans bruit
le deuil
des roses qui s'effeuillent. (Pluie)*

Les poésies de la première manière de Jacques Roumain sont presque toutes des élégies et elles rejoignent par leur tonalité sombre les nombreuses « thèses pour Haïti » que l'intervention américaine a inspirées à deux générations de poètes. L'usage intensif de certains mots-clefs révèle cette orientation particulière de la sensibilité et de l'imagination de notre écrivain : ennui, las, fantômes implacables, et la nuit arriva comme une femme en deuil, désespoir, sourire poignardé, toute honte bue, je demeure les mains tendues, le bonheur demeure toujours dehors, sombre voile, insomnie, cercueil, deuil, sangloter, douleur, etc...

D'un tout autre accent sont les quatre poèmes qui composent le recueil de *Bois d'ébène* (1945). Roumain a peut-être senti dans l'intervalle qu'il fallait à la patrie autre chose que des plaintes, qu'il fallait graver à son front quelque espérance, et qu'un changement s'imposait dans les méthodes de lutte contre l'occupant. D'ailleurs la réhabilitation des valeurs de civilisation noire, en face de quoi la Revue Indigène est restée plutôt timide, avait fait du chemin avec le Groupe des Griots prolongeant l'action de *Ainsi parla l'oncle*. Les masses haïtiennes avaient plutôt vu dans l'intervention, la pression d'un peuple blanc sur un peuple noir. Les poèmes de *Bois d'ébène* — titre significatif — charrient ces nouveaux éléments du climat intellectuel et moral de notre pays. Comme Roussan Camille, Jacques Roumain affirme ses attaches avec l'Afrique et les liens qui l'unissent à la race noire tout entière :

*Afrique, j'ai gardé ta mémoire, Afrique,
tu es en moi.
comme l'écharde dans la blessure
Comme un fétiche tutélaire au centre du village,
fais de moi la pierre de ta fronde
de ma bouche les lèvres de ta plaie
de mes genoux les colonnes brisées de ton abaissement.*

Cependant la négritude qu'assume le poète n'est pas fermeture sur le monde, mais ouverture sur d'autres valeurs de civilisation, point d'appui et point de départ vers un idéal plus largement humain. Son adhésion à l'idéologie marxiste l'a habitué à penser que la souffrance est universelle, qu'il est également solidaire de tous ceux qui souffrent, de tous ceux qui sont exploités, quelle que soit leur race, et qu'il lui faut revendiquer pour eux tous...

*Pourtant je ne veux être que de votre race
ouvriers, paysans de tous les pays*



ce qui nous sépare
les climats, l'étendue, l'espace
les mers...
est-ce tout cela
qui crée le clan, la tribu, la nation,
la peau, la race et les dieux
notre dissemblance inexorable ?
et la mine
et l'usine
les moissons arrachées à notre faim
notre commune indignité
notre servage sous tous les cieux invariable ?

A la poésie de l'anthologie aux accents douloureux et empreinte de délicatesse succède une poésie âpre, rugueuse, farouche, cinglante, parfois même truculente, moyen d'action entre les mains du tribun révolutionnaire, une poésie où vibrent des cris de haine, de révolte, de protestations, une poésie non exempte d'éloquence ni même de rhétorique :

Eh bien voilà ;
nous autres
les nègres
les niggers
les sales nègres
nous n'acceptons plus
c'est simple
fini
d'être en Afrique
en Amérique
vos nègres
vos niggers
vos sales nègres.
Fini vous verrez bien
no yes Sir
oui blanc
si Senor
et
garde à vous, tirailleur
oui, mon Commandant,
quand on nous donnera l'ordre
de mitrailler nos frères Arabes
en Syrie
en Tunisie
au Maroc
Et nous voici debout

Tous les damnés de la terre
tous les justiciers
marchant à l'assaut de vos casernes
et de vos banques
comme une forêt de torches funèbres
pour en finir
une

fois
pour
toutes
avec ce monde
de nègres
de niggers
de sales nègres (Sales Nègres)

Pourtant la haine et la destruction ne sont pas les derniers mots du poète de *Bois d'ébène*. S'il se dresse les poings fermés et la face crispée devant « les gros actionnaires des compagnies minières et forestières, les propriétaires de nègres, de niggers, de sales nègres », c'est parce qu'il voit en eux des obstacles à son rêve d'un monde nouveau, d'un monde meilleur. Le dernier mot du poète, il faudrait le chercher dans les vers qui suivent, se-reins, et amples comme des bras qui s'ouvrent dans un large geste de fraternité humaine :

Si le torrent est frontière
nous arracherons au ravin sa chevelure
intarissable
si la sierra est frontière
nous briserons la mâchoire des volcans
affermissant les cordillères
et la plaine sera l'esplanade d'aurore
où rassembler nos forces écartelées
par la ruse de nos maîtres.

Pradel POMPILUS

ce qui nous sépare
les climats, l'étendue, l'espace
les mers...
est-ce tout cela
qui crée le clan, la tribu, la nation,
la peau, la race et les dieux
notre dissemblance inexorable ?
et la mine
et l'usine
les moissons arrachées à notre faim
notre commune indignité
notre servage sous tous les cieux invariable ?

A la poésie de l'anthologie aux accents douloureux et empreinte de délicatesse succède une poésie âpre, rugueuse, farouche, cinglante, parfois même truculente, moyen d'action entre les mains du tribun révolutionnaire, une poésie où vibrent des cris de haine, de révolte, de protestations, une poésie non exempte d'éloquence ni même de rhétorique :

Eh bien voilà ;
nous autres
les nègres
les niggers
les sales nègres
nous n'acceptons plus
c'est simple
fini
d'être en Afrique
en Amérique
vos nègres
vos niggers
vos sales nègres.
Fini vous verrez bien
no yes Sir
oui blanc
si Señor
et
garde à vous, tirailleur
oui, mon Commandant,
quand on nous donnera l'ordre
de mitrailler nos frères Arabes
en Syrie
en Tunisie
au Maroc
Et nous voici debout

Tous les damnés de la terre
tous les justiciers
marchant à l'assaut de vos casernes
et de vos banques
comme une forêt de torches funèbres
pour en finir
une
 fois
 pour
 toutes
avec ce monde
de nègres
de niggers
de sales nègres (Sales Nègres)

Pourtant la haine et la destruction ne sont pas les derniers mots du poète de *Bois d'ébène*. S'il se dresse les poings fermés et la face crispée devant « les gros actionnaires des compagnies minières et forestières, les propriétaires de nègres, de niggers, de sales nègres », c'est parce qu'il voit en eux des obstacles à son rêve d'un monde nouveau, d'un monde meilleur. Le dernier mot du poète, il faudrait le chercher dans les vers qui suivent, se-reins, et amples comme des bras qui s'ouvrent dans un large geste de fraternité humaine :

*Si le torrent est frontière
nous arracherons au ravin sa chevelure
intarissable
si la sierra est frontière
nous briserons la mâchoire des volcans
affermissant les cordillères
et la plaine sera l'esplanade d'aurore
où rassembler nos forces écartelées
par la ruse de nos maîtres.*

Pradel POMPILUS

AU CŒUR DU MYTHE

Parodiant quelque peu Patrice de la Tour du Pin, je dirai « qu'un pays qui n'a pas de mythe est condamné à mourir de froid. »

Nous avons le nôtre, heureusement, que nos voix et celles des hommes de presque toutes les parties du monde ne cessent de chanter.

Cependant, ce mythe, cette sorte de surhomme qu'est devenu Jacques Roumain, ne doit pas être tabou ! Il faut qu'il nous soit accessible, compréhensible. Nous devons nous rapprocher de lui, nous comparer à lui.

Qu'est-ce qu'un mythe ? Un personnage fabuleux ou rare...

Roumain ne tient pas de la fable. Il est né sur notre sol, y a vécu, lutté, écrit, y a laissé sa marque.

Roumain est un être exceptionnel, mais est-il un homme comme vous et moi, ouvert aux déceptions, aux découragements ? Est-il tendre, c'est-à-dire vulnérable ?

Comment le prouver ?

Par Manuel ? Manuel, c'est un peu Roumain, mais c'est surtout Manuel, un personnage qui a sa vie propre, qui agit parce que placé dans un contexte particulier et qui existe malgré l'auteur. Non, ce n'est pas par Manuel que nous prouverons cette ressemblance entre Roumain et nous.

Par l'auteur de « Bois d'Ebène », du « Nouveau sermon nègre », de « Madrid » ? Entreprise difficile car, comment détacher le militant, le révolutionnaire, du poète ? Ces deux êtres se pénétraient, se complétaient, l'un vivant pour l'autre, l'un vivant par l'autre. Le révolutionnaire apportait sa fougue, son ardeur, sa violence raisonnée, le poète contribuait au tout par sa profonde sensibilité, sa douceur.

Mais, à côté du poète-militant, il existe un autre Jacques Roumain sur lequel on n'a jamais insisté, les critiques préférant s'attacher à la personnalité du poète-révolutionnaire. C'est le

Jacques Roumain des petits poèmes très courts, très denses, pleins de tendresse, assez souvent mélancoliques. Et c'est dans ces petits poèmes que nous saisissons la vulnérabilité du mythe.

L'ennui, le découragement, la solitude, le désespoir, le chagrin, tous ces états que nous connaissons si bien, nous qui ne sommes pas des géants, étaient familiers à Jacques Roumain !

*« Voici la minute
rare où la douleur se lasse
et enfin, furtive, repasse
le seuil. Une grande indifférence entre
en moi avec un goût de cendre. »*

Dans un autre poème :

*« Si tu étais là
tes mains prolongeraient ma vie
mais il n'y a que le Fleuve
coulant entre les arbres sans ombre...
Adieu
adieu
mes bras sont une croix trop lourde. »*

Comme nous sommes loin du poète-révolutionnaire, de l'auteur des grands poèmes électriques !

*« J'ai peur du sommeil.
Je veux penser à ma douleur
et m'en bercer comme d'une chanson. »*

ailleurs :

*« Je veux entendre ma douleur
sangloter... »*

Peine de cœur ? Très certainement. Et nous le comprenons, cet être qui nous parle ainsi à voix basse, qui nous fait ses confidences, d'homme à homme.

*« Voici la pluie
qui tombe, tombe, tombe
Le ruisseau rit et roule
d'imaginaires pépites, mais tu ne viendras plus.
La pluie
tombe, tombe, tombe, tombe. »*

Devant nous, ce n'est plus le militant, le chef de parti — le dieu est resté au dehors — c'est un frère, un frère malheureux, tassé sur lui-même, sur un chagrin très personnel, qui se défoule sans fausse pudeur.

A certains moments, l'ennui l'assaille et il ne prend nul détour pour nous le dire :

*« Chaque minute comme un siècle d'ennui
baille. »*

*« Nuit interminable. Chaque heure
s'étire monotone comme une litanie. »*

D'autres fois, l'idée de la mort le hante, et c'est alors l'image qui suggère ou l'évocation brutale :

« le plomb de la nuit s'égoutte dans le silence. »

« la pendule qui grignote le temps avec des dents dérisoires. »

*« Des éclairs, serpentins géants
dansent,
tordus à des pans
de ciel noir. »*

« et la nuit arriva comme une femme en deuil »

« sur les lointains

jardins

où pleure sans bruit

le deuil

des roses qui s'esfeuillent. »

« Mon amie assieds-toi au piano

long et sombre tel un cercueil :

ce soir mon âme est en deuil. »

Et quoi de plus résigné que le poème « Guinée » que je m'en voudrais de ne pas citer en son entier

« C'est le long chemin de Guinée .

la mort t'y conduira.

Voici les branches, les arbres, la forêt,

écoute le bruit du vent dans les longs cheveux

d'éternelle nuit.

C'est le lent chemin de Guinée .

tes pères t'attendent sans impatience

sur la route : ils palabrent.

Ils t'attendent.

Voici où les ruisseaux grelottent

comme des chapelets d'os.

C'est le lent chemin de Guinée .

il ne te sera pas fait de lumineux accueil

au noir pays des hommes noirs

sous un ciel fumeux percé des cris d'oiseaux /

autour de l'œil du mangot

les cils des arbres s'écartent sur la clarté pourrissante

là t'attendent au bord de l'eau un paisible village et

*la case de tes pères et la dure pierre familiale
où reposer ton front. »*

Pourtant, nous savons qui était Jacques Roumain. Nous connaissons ses idées. Mais lui aussi portait ses contradictions. Les morsures du désespoir savaient si bien l'atteindre, que la douleur jaillissait parfois en un cri très beau, certes, mais faux :

*« ...hors
un homme courbé sur ses désirs morts
je ne suis plus rien.
La route s'arrête avec les pas du pèlerin. »*

Le chemin finit avec les derniers gestes de l'homme. Quand le guide tombe sous les coups du sort, le troupeau reste figé sur place. Roumain savait pourtant que la relève se fait toujours, qu'il se trouvera nécessairement une main, un cœur, pour prendre le flambeau, s'armer de l'outil et continuer à ouvrir la voie. Mais parce qu'il était comme vous et moi, parce qu'il était un homme et non un dieu, le découragement avait barre sur lui, lui dictant des mots de désespéré, lui mettant dans la bouche des paroles de désabusé :

*« Fermer la porte,
l'ouvrir.
le bonheur demeure toujours dehors. »*

C'est le thème de la solitude. Et ici, nous ne pouvons nous empêcher de penser que, quelle que soit la société dans laquelle il s'épanouit, viendra un moment où se posera pour l'homme le problème de la solitude, la solitude dans l'amitié, la solitude dans l'amour, dans l'échange de ces éléments intangibles qui forment l'essence des rencontres humaines. Nous sommes solitaires jusque dans ce partage ! La joie et l'extase de deux êtres qui s'aiment sont différentes. Elles ont la même source, certes, mais là s'arrête leur similitude. De plus, comment expliquer notre bonheur sans le déformer ?

*« Je possède ton cher visage
mais
comment soulever le rideau
tombé sur la forme de tes rêves
l'âme
est trop lourde pour monter
au miroir des yeux
et je demeure les mains tendues. »*

Ailleurs, dans un autre poème :

*« Je tends les mains
vers toi et j'étreins
le ciel
et le vide. »*

L'image de ce géant, de ce mythe qui tend la main, qui appelle à l'aide, est tragique ! Et c'est une image qui revient un peu comme un leitmotiv dans ces petits poèmes où Jacques Roumain le surhomme livre son âme qui ressemble si bien à la vôtre, à la mienne !

Je crois qu'il a été bon d'élever un peu la voix pour dire que Jacques Roumain n'est pas seulement un être exceptionnel qu'il faut vénérer les yeux fermés ;

Je crois qu'il a été utile de hausser le ton par dessus les cris d'admiration, pour dire que Jacques Roumain était aussi un être de chair et de nerfs, voué à la peur, talonné par l'angoisse, habité du doute,

parce qu'alors, sachant le mythe aussi vulnérable que nous, il devient tellement plus facile d'accepter l'idée de lui ressembler de marcher dans sa trace « pour que le soleil se lève sur la rosée. »

Anthony PHELPS
Montréal février 1965

MONTAIGNE, PEDAGOGUE CONTEMPORAIN

« Et de cet article sur lequel je me mêle de lui donner avis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence »

MONTAIGNE

Écrivain pédagogique
par occasion.

C'est probablement dans les derniers mois de l'an 1579 que Montaigne dédie à Diane de Foix, Comtesse de Ourson, le chapitre XXVI des Essais qui traite de l'Institution des enfants. Montaigne était lié à la famille des Ourson, ses voisins, et la Comtesse espérait un fils. « Vous êtes trop généreuse dit-il pour commencer autrement que par un mâle » — Première restriction, ses conseils seront applicables au garçon ; pour la fille il renonce : « La police féminine a un train mystérieux ; il faut le leur quitter ».

Son allure habituelle, son pas naturel et ordinaire « ainsi détraqué qu'il est », son refus de la systématisation ne lui permettent pas de limiter ses réflexions au cadre d'un chapitre et ses remarques pédagogiques se trouvent éparpillées dans les Essais.

Le sujet le retient
par son importance.

Le sujet est délicat « je n'y entends sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble être en cet endroit où il se traite de la nourriture (éducation) et institution des enfants. »

**Montaigne et ses
enfants.**

Nous pouvons penser que ces réflexions auraient pu lui venir naturellement au moment de la naissance de ses propres enfants. Non, ces derniers l'ont médiocrement intéressé. Rien semble-t-il ne le portait vers eux. Il n'eut que des filles, ce qui peut peut-être expliquer son indifférence. Il avoue simplement « j'en ai perdu, mais en nourrice deux ou trois, sinon sans regret, du moins sans fâcherie ». L'imprécision du nombre et le sentiment de tranquillité de Montaigne peuvent aujourd'hui nous surprendre ou nous scandaliser.

Il est quand même sensible aux charmes de la première enfance : « à la vérité nous voyons encore qu'il n'est rien de si gentil que les petits enfants en France », mais il ne tient pas à expérimenter les complications d'ordre domestique que de jeunes enfants ne manqueraient pas d'apporter dans sa vie quotidienne : « je ne les ai pas souffert volontiers nourris près de moi. »

La fibre paternelle existe en lui, déviée vers les productions de son esprit qui sont plus siennes : « or à considérer cette simple occasion d'aimer nos enfants pour les avoir engendrés pour laquelle nous les appellerons autres nous-mêmes, il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation, car ce que nous engendrons par l'âme, les enfantements de notre esprit, de notre courage et suffisance, sont produits par une plus noble partie que la corporelle et sont plus nôtres »

Le livre passerait avant la vie si le livre n'était lui-même la vie.

Attentif à soi-même au plus haut degré, pour se connaître et se construire, il ne sentira pas de frustration par le manque d'enfants. Il se suffit à lui-même. « Je n'ai jamais estimé qu'être sans enfant fut un défaut qui dut rendre la vie moins complète et moins contente. »

Ce n'est qu'au moment où il s'agit des enfants ou de l'enfant des autres, que Montaigne devient l'un de nos plus grands écrivains pédagogiques.

Humanisme
primaire.

N'étant plus personnellement mis en cause, il peut, en quelques pages définir merveilleusement un « humanisme primaire ».

Père assez indifférent, Montaigne donnera à la Comtesse de fort sages conseils généraux. Pour nous ces conseils restent irremplaçables et je pense que l'on se forme mieux à la lecture de trois pages des Essais qu'à celle de compacts traités de pédagogie.

Deute

La première leçon est, nous le savons de doute et c'est la plus utile. Dans notre temps de « méthodes » il est bon de s'entendre dire « Je n'ai point l'autorité d'être cru, ni le désir, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui ».

Pour un retour sur
soi-même.

Epreuve et émouvante leçon qui peut conduire à un nihilisme pédagogique et qui nous place au centre de nos préoccupations : Démission de Montaigne ? Non, modestie. Retour sur soi pour s'évaluer en fonction d'une tâche complexe d'éducation. Là est l'essentiel — s'instruire en instruisant. Aller vers les enfants n'est pas suffisant, n'est pas assez, il faut revenir vers soi. Il n'y a pas d'autre formule de progrès en pédagogie. On peut nous montrer de subtils mécanismes et des techniques habiles d'enseignement. Ce sera secondaire. On sera hélas toujours « trop mal instruit » et l'humilité attentive est le secret d'une attitude pédagogique nouvelle. La Doctoresse Montessori a, bien après Montaigne redécouvert l'importance de la « préparation spirituelle » du maître. L'enseignant doit, dit-elle, faire « acte d'humilité »

Humilité

Importance du choix
du « Gouverneur ».

Conséquence : C'est du choix du « Gouverneur » que dépend « tout l'effet de son institution ». A notre époque d'affolement

nous avons négligé cet avis, en ne donnant pas au maître la place première qui doit lui revenir, oubliant la responsabilité dont il est chargé et les qualités qui lui sont demandées : « je voudrais qu'on fut soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine et qu'on y requit tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science ». Conducteur d'élite aujourd'hui bien méprisé.

« Nature pour tout »

Choisi avec soin le Conducteur ne peut pas tout. Même suivis les conseils ne sont pas infaillibles. « Nature peut tout et fait tout. Les boiteux sont malpropres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit les âmes boiteuses ». On ne fabriquera pas à coup sûr un « gentilhomme ». Montaigne s'en console très vite et Madame la Comtesse voit le problème très délicat de l'orientation de ses enfants allègrement résolu.

Orientation.

« Je n'y trouve d'autre remède, sinon que de bonne heure son gouverneur l'étrangle, s'il est sans témoins, ou qu'on le mette pâtissier dans quelque bonne ville, fut-il fils d'un duc ».

C'est clair. Si la première solution tient de l'humour noir nous aurions peut-être intérêt à faire méditer la seconde aux parents qui voient, à peine né, leur fils, polytechnicien.

La doctrine pédagogique est celle des Essais.

S'il n'est ni étranglé, ni pâtissier le jeune Comte de Ourson, ayant Montaigne indirectement comme guide recevra un enseignement sur mesure. Et cet enseignement sera celui des Essais. Pour l'enfant, « son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former ». Pour Montaigne « j'ai mis tous mes efforts à former ma vie. Voilà mon métier et mon ouvrage ». Le cheminement est le même dans ce système d'éducation permanente. Le résultat est identique « qu'il juge

du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie ».

**Education et
bonheur**

Le témoignage de la vie c'est simplement la recherche du bonheur dans tous les cas par une connaissance multipliée de soi-même et un détachement suffisant devant les accidents de l'existence. Le profit de l'éducation est l'adaptation simple aux événements par un mouvement de curiosité et de fuite, d'attention et d'indifférence.

Dans cette recherche d'un équilibre personnel, l'accumulation des connaissances, l'érudition maniaque, le savoir sont d'intérêt secondaire « j'ai vu cent artisans, cent laboureurs plus sages et plus heureux que des Recteurs d'Université ». Leçon également pour nous précieuse de non conformisme.

**Education et
morale personnelle.**

Attentif à la vie et à leurs vies, Montaigne ou le jeune Comte de Gurson vont viser au même but : une éducation de soi-même : le « gain de votre étude c'est d'en être devenu meilleur et plus sage ».

**Comment s'y
prendre ?**

Ce résultat dans le progrès moral est remarquable, mais quel est le mode d'emploi qui permet cette réussite ?

**Retrouver de
« franches allures ».**

Il consiste, avant tout, à retrouver de « franches allures ». Ce n'est qu'à cette condition qu'enseigner est supportable et donne de merveilleuses joies. Il me semble qu'on n'attire pas assez l'attention sur la nécessité de création perpétuelle qu'exige l'enseignement. Une grande partie des efforts faits par l'éducation nouvelle est une tentative pour retrouver ces « franches allures », pour faire éclater des systèmes clos.

N'ayant qu'un élève le Gouverneur du jeune Comte peut, objecte-t-on se permettre toutes les fantaisies. Il n'est pas pressé par les programmes, les instructions, les répar-

titions, les parents. Il n'est pas écrasé par le nombre des élèves. Il se trouve pratiquement déchargé des soucis de la vie courante. C'est certain. Mais, en dépit de toutes les difficultés je pense que seule l'application de la belle formule de Montaigne permet au maître d'éviter de devenir un maussade fonctionnaire.

Se conduire en sa charge de « nouvelle manière »

Il n'en demeure pas moins que le métier a des exigences. Il n'est pas question de faire n'importe quel, n'importe comment. Montaigne le sait et nous donne les grandes lignes d'une orientation pédagogique originale. Le gouverneur devra, en effet, se conduire en sa charge de « nouvelle manière ». Et cette nouvelle manière reste actuelle.

Nécessité de la connaissance de l'enfant.

Dans un première démarche, le maître doit connaître son élève. L'éducation d'aujourd'hui prétend prendre appui sur la psychologie de l'enfant. En deux phrases Montaigne avait dit l'essentiel sur ce point. « Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train et juger à quel point il doit se ravaler pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion nous gâtons tout ».

Adaptation à son rythme.

Connaissance venue de l'observation courante, de la compréhension attentive, la meilleure attitude que l'on puisse avoir. Et Montaigne reconnaît que la Connaissance du rythme enfantin n'est pas facile et plus difficile encore est l'adaptation de l'adulte aux besoins particuliers de l'enfant « c'est une des plus ardues besognes que je sache ». Hommage discret au professeur psychologue. Ce mouvement vers l'enfant demande de l'humilité et Montaigne reconnaît la valeur de cette attitude effacée : « c'est l'effet d'une haute « âme et bien forte, savoir condescendre à ces allures puériles et les guider ».

Le professeur psychologue.

Guider est pour Montaigne et pour les pédagogues contemporains aider à une

croissance naturelle, participer à de lentes découvertes.

C'est pourquoi le choix du gouverneur est d'une telle importance. Son attitude, ses relations avec l'enfant, peuvent plus ou moins favoriser la métamorphose du petit d'homme en gentilhomme. L'éducation comportant un phénomène d'osmose entre l'enseignement et l'enseigné, la confiance est nécessaire entre eux. Montaigne l'exprime par un refus : « je ne veux point qu'on l'abandonne à l'humeur mélancolique d'un furieux maître d'école. »

La discipline

Je ne pense pas qu'il existe de meilleure formule pour expliquer ce que doit être la discipline à l'école primaire. Certes, Montaigne est un pédagogue imaginaire et l'on peut toujours dire que les classes actuelles ne permettent pas aisément d'établir des rapports nonchalants entre élèves et maîtres. Toutefois, il est profondément *vrai* qu'une discipline intérieure, qu'un équilibre d'humeur remarquable sont les conditions nécessaires à toute autorité réelle pour qui veut enseigner de jeunes enfants.

Montaigne va plus loin. Si des relations de confiance n'existent pas, l'éducation, la formation de l'enfant risquent d'être faussées et, de plus, l'instruction sera imparfaite ; « je tiens que ce qui ne peut se faire par la raison et par prudence et adresse ne se fait jamais par la force. » Il insiste : « ôtez-moi, dit-il, la violence et la force. » Quelle manière pour *éveiller l'appétit* envers leurs leçons à ces tendres âmes et craintives, de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets ».

Il faut « éveiller l'appétit ».

« Eveiller l'appétit », c'est en deux mots toute la pédagogie de l'intérêt qui est définie, c'est une introduction aux « méthodes actives ».

Ces conditions générales posées, l'enseignement est transformé, et cette transfor-

mation a gardé sa valeur aujourd'hui encore. Il est en effet rassurant de noter au hasard quelques similitudes d'idées et, presque d'expression, entre les Instructions Officielles pour l'enseignement du premier degré et les réflexions de Montaigne.

A travers les transformations du monde, les bouleversements sociaux, l'évolution des techniques, je pense qu'il est bon de retrouver, à des siècles de distance, le même esprit dirigeant l'enseignement français. Sa qualité tient, peut-être, à cette permanence dans les idées essentielles nécessaires à la formation « des consciences et des caractères ».

Nous tentons ci-dessus quelques rapprochements qui permettent d'éclairer notre propos en précisant que le manque de documents ayant limité notre choix nous avons pu laisser échapper des comparaisons plus significatives encore que celles-ci.

	MONTAIGNE	INSTRUCTIONS OFFICIELLES
Méthode.	Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour.	La seule méthode qui convienne à l'enseignement primaire est celle qui fait intervenir tour à tour le maître et les élèves.
	La vérité et la raison sont communes à un chacun...	L'enseignement primaire compte avant tout sur la force de l'évidence, sur cette puissance innée qu'a l'esprit humain de saisir du premier regard... les vérités les plus simples et les plus fondamentales.

Je voudrais que de belle arrivée selon la portée de l'âme qu'il a en mains il commençât à la mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même.

En tout enseignement le maître pour commencer se sert d'objets sensibles, fait voir et toucher les choses.

Formation du jugement.

Ceux-ci nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler sans nous exercer ni à parler ni à juger

Ils forment le jugement en amenant l'enfant à juger.

Recherche de la vérité.

Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la vérité, tout aussitôt qu'il l'apercevra. Soit qu'elle naisse des mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en lui-même par quelque ravissement.

Méthode active faisant un appel constant à l'effort de l'élève et l'associant au maître dans la recherche de la vérité.

Appel à la réflexion.

Qu'on lui fasse tout passer par l'étamine et ne loge rien en sa tête par simple autorité.

En toute discipline l'instituteur doit s'en tenir aux notions et aux procédés qui provoquant la réflexion servent à la pratique ou, servant à la pratique provoquent la réflexion.

Efficacité.

Notre enfant est bien plus pressé : il ne doit au pédagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie ; le demeurant est dû à l'action. Employons un temps si court aux instructions nécessaires.

Ce n'est pas trop de 5 ou 6 années de séjour à l'école pour les mener aux petits trésors d'idées dont ils ont strictement besoin...

Liberté.	Certes nous le rendons servile et couard, pour ne lui laisser la liberté de ne rien faire de soi.	On multipliera les circonstances où l'enfant aura l'occasion de prendre une décision soit par lui-même soit de concert avec ses camarades.
Enseignement utilitaire.	A un enfant de maison qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grâce et faveur des muses et puis elle regarde et dépend d'autrui) ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres et pour s'en enrichir et parer au dedans...	Une éducation purement utilitaire qui excluerait de son programme tout ce qui fait la dignité de la conscience et de la pensée, serait, non pas un apprentissage mais un dressage auquel nul père ne voudrait condamner son enfant.
Curiosité.	Qu'on lui mette en fantaisie une honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses.	Il faudra ... provoquer par tous les moyens sa curiosité et son activité joyeuses.
Formation morale.	Son institution, son travail et étude ne visent qu'à le former.	... développer dans l'homme l'homme lui-même.
	Mon opinion est de les acheminer toujours aux meilleures choses et plus profitables.	Elle prépare l'enfant à tous les devoirs généraux de l'homme. Elle le prépare à vivre utilement pour lui et les autres dans le milieu où il a grandi.
Formation morale.	Nous savons décliner vertu, si nous ne savons l'aimer.	L'Education morale « n'a pas pour but de faire savoir mais de faire vouloir ».

Verbalisme.	Le monde n'est que babillard et ne vit jamais homme qui ne dit plutôt plus que moins qu'il ne doit... On nous tient 4 ou 5 ans à entendre les mots et les coudre en phrases.	Les protéger contre le verbalisme qui est un fléau.
Surcharge des programmes.	Je dirais volontiers que comme les plantes s'étouffent de trop d'humidité et les lampes de trop d'huile, aussi l'action de l'esprit, par trop d'étude et de matière.	Ainsi la mémoire de nos enfants est-elle souvent encombrée d'une multitude de détails au milieu desquels leur esprit se perd si bien que rien n'y reste, pas même l'essentiel.
Adaptation des programmes à l'âge de l'enfant.	...et emploie-t-on beaucoup d'âge à dresser les enfants aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre pied.	C'est perdre le temps à gaspiller l'énergie des maîtres et des élèves que d'offrir à ceux-ci une nourriture pour laquelle ils n'ont pas de goût et que leur esprit ne saurait digérer...
Education par le milieu.	Tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant... Ce grand monde c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais. En somme je veux que ce soit le livre de mon écolier.	Une éducation purement formelle qui bannirait de son horizon le milieu même où vivra l'enfant produirait de malheureux déséquilibres.
Expression.	Qu'on le rende délicat au choix et triage de ses raisons et aimant la pertinence et par conséquent la brièveté	...de l'ordre et de la justesse dans la pensée et dans le langage.

Instruction Civique	Si son gouverneur tient de mon humeur, il lui formera la volonté à être très-loyal serviteur de son prince et très affectueux, mais il lui refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir public. Outre plusieurs autres inconvénients qui blessent notre franchise (liberté) par ces obligations particulières, le jugement d'un homme gagé et acheté, où il est moins libre, ou il est taxé d'imprudence et d'ingratitude.	Nous devons former en eux l'homme et le citoyen qu'ils seront demain... Enseigner à l'enfant ce qu'il doit savoir pour jouer son rôle de citoyen, c'est compléter son éducation morale.
Histoire	Qu'il ne lui apprenne pas tant les histoires qu'à en juger.	On lui fait entrevoir dans les plus lointains pays et dans le plus lointain passé des civilisations différentes de la nôtre.
Livre	Fâcheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque.	Il est donc demandé aux maîtres qui donnent encore un enseignement livresque de le rendre concret.
Education physique	Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme. Il ne faut pas dresser l'un sans l'autre.	Quant à l'éducation physique elle prend soin de l'âme autant que du corps.

Élocution

J'en entends qui s'excuse de ne se pouvoir exprimer, et font connaissance d'avoir la tête pleine de plusieurs belles choses, mais à faute d'éloquence, ne les pouvoir mettre en évidence. C'est une plaisanterie. Savez-vous, à mon avis, que c'est que cela ? Ce sont des ombres qui leur viennent de quelques conceptions informes qu'ils ne peuvent démêler et éclaircir au dedans, ni par conséquent produire au dehors : ils ne s'entendent pas encore eux-mêmes.

Ils auront besoin d'avoir du bon sens, de penser clairement et de raisonner juste...

Apprendre à écrire, comme apprendre à parler, c'est apprendre à penser.

Mémoire

Savoir par cœur n'est pas savoir.

Mieux vaudrait moins de souvenirs, mais des souvenirs complets et ordonnés.

Interrogation

Qu'on ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance.

...les élèves ne retiennent que des mots pour eux, vides de sens.

L'écopier actif

Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouve rien, voire il ne cherche rien.

A l'observation qui laisse encore l'écopier passif nous préférons l'expérimentation qui lui assigne un rôle actif.

La fidélité à un esprit humaniste donne à l'enseignement français sa noblesse et sa solidité. Et, c'est encore Montaigne qui résume le mieux cet esprit : « pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allécher l'appétit et l'affection, autrement on ne fait que des ânes chargés de livres... »

R. LICHET



COURRIER DE FRANCE

LE « PLAN GABRIEL ARDANT » DE LUTTE CONTRE LA FAIM

Le plan d'action proposé par Gabriel Ardant, au nom du Comité Français, devant la Conférence Internationale des Comités de la Campagne contre la Faim réunie à Rome à la fin de 1963, a été adopté à l'unanimité, ce qui est un très beau résultat, et ce qui, depuis, a provoqué une vive curiosité pour ce que, désormais, tous appellent le « Plan Gabriel Ardant ».

« Aider les peuples sous-développés, ce n'est pas seulement un devoir d'altruisme, c'est une obligation imposée par la lucidité la plus égoïste », a répondu Josué de Castro, le célèbre nutritionniste brésilien, à un enquêteur. Il a dit aussi : « La faim est le problème No 1 de notre temps. Elle divise le monde plus dangereusement que la rivalité Est-Ouest. »

Egoïsme bien compris et altruisme charitable se rejoignent ; ajoutons-y un peu d'orgueil de civilisés et posons-nous alors la question : est-il tolérable, admissible, en notre XXème siècle où triomphent l'atome, la cybernétique, le radio-télescope, que les deux tiers des êtres humains — dont nous répétons si souvent qu'ils sont *nos frères* — vivent dans les mêmes conditions de misère et de sous-alimentation que ceux qui ont passé les heures sombres de 39-45 dans les camps de concentration ?

Voilà ce qu'a trouvé Gabriel ARDANT. D'ici combien de temps, lui ai-je demandé, pensez-vous que votre plan puisse entrer en réalisation ?

—Très vite. Six mois, pas plus.

—Bien. Admettons que l'accord des 65 pays signataires se transforme en actes réels et que vous mettiez en route votre action dans un délai aussi rapide. Mais ce ne sera que le commencement d'une longue action. Or, ne craignez-vous pas d'être pris de vitesse par la croissance torrentielle des êtres humains ?

—Non, a-t-il répondu sans hésiter.

Et il nous a donné son opinion personnelle sur la question. Il espère qu'un minimum de progrès sur le plan de l'éducation et du niveau de vie permettra aux hommes de franchir ce qu'on nomme, en sociologie,

le « seuil de responsabilité », et qu'ils seront alors à même de comprendre la nécessité d'un minimum de prévision vis-à-vis de leur descendance...

50 à 100 milliards de dollars par an !

Le dollar vaut 5 F. 50 ; à 100 milliards de dollars, ça fait une très grosse somme en francs : 250 à 500 milliards de francs, quelque chose comme deux et demi à cinq fois notre Budget annuel total ! C'est la somme qu'il faudrait fournir chaque année aux pays en voie de développement, si l'on veut bien faire les choses...

Impossible de faire accepter une telle note à des pays comme les Etats-Unis et la France.

Les Etats-Unis en ont assez d'aider les peuples pauvres, et de se faire traiter de néo-colonialistes.

Les Français, eux aussi, rentrent dans leur douillette coquille d'isolationnisme. Il suffit de lire la grande enquête de Raymond CARTIER, dont le titre seul est tout un programme : « Attention ! la France dilapide son argent ».

Faut-il donc abandonner toute aide aux autres, laisser Asiatiques, Africains, Américains du Sud à leur tragique sort ?

Non, bien sûr ! On l'a dit, et il faut le répéter : il faut les aider, ne serait-ce que par intérêt bien compris, à titre d'assurance contre une troisième guerre mondiale, celle des affamés contre les repus...

Alors, quoi faire ? Comment s'y prendre ?

Eh bien, adopter le « plan Gabriel ARDANT », qui, en gros, consiste, non plus à nourrir les hommes, mais à leur apprendre à se nourrir eux-mêmes... Nous l'avons déjà dit. Ce plan coûtera cher, mais il est rentable. Il se soldera, non plus, par une seule colonne : *Dépenses*, mais il en comportera une deuxième — comme toujours en bonne comptabilité : *Recettes* !

Au lieu d'argent, du travail, ou : « Aide-toi, les autres t'aideront ! »

Il coûtera beaucoup moins cher que les sommes astronomiques dont on vient de parler. Car, au lieu de ressources en argent, il utilise des ressources *en travail*. Il fallait y penser, et Gabriel ARDANT y a pensé, comme Christophe COLOMB avec son œuf.

Voilà sa découverte : employer les centaines de millions de chômeurs — complets ou partiels — du Tiers-Monde, ce monde qui ne vit, en effet, qu'au tiers, ou, dans la meilleure des hypothèses, au demi de ses possibilités !

N'est-il pas absurde, a pensé notre économiste, que l'humanité, où de tels besoins restent insatisfaits, renonce à utiliser les ressources dont elle dispose ?

Ressources non seulement en hommes, mais aussi en produits, comme on va le voir.

D'abord, les hommes, ces hommes-là, ou trop peu employés à des besognes sans rendement : ramasser un peu de bois et vendre de petits fagots à la ville, arracher quelques herbes... Il y en a, à peu près, la moitié dans ce cas dans bien des pays sous-développés, vivant chichement de ces infimes travaux.

Des expériences ont déjà été menées pour faire exécuter à ces gens des besognes utiles, telles qu'aménager des canaux d'irrigation, creuser des puits, défendre le sol contre les pluies et l'érosion, planter des arbres, conquérir des terres en friches, et cela, sans grands frais, sans beaucoup de techniciens, sans outillage spécial, et sans déboursier de salaires : voilà la deuxième idée-force du plan Gabriel ARDANT qui, se basant sur des réalisations déjà faites au Maroc, à Madagascar, en Tunisie, peut affirmer que ces paysans acceptent de travailler sans être payés, quand ils savent qu'ils travaillent pour eux.

C'est cette mise au travail volontaire de centaines de millions de gens inemployés, ou sous-employés, qui constitue l'équivalent de capitaux colossaux.

Mobiliser les immenses ressources inemployées

Mais ces idées simples, logiques, lumineuses, ne sont pas tout le plan, loin de là.

Il y a, dans les pays *développés*, des quantités énormes de surplus agricoles, stockés, invendus et, peut-être invendables, à cause de notre conception routinière des mécanismes commerciaux. Eh bien ! il faut briser la routine et se servir de ces aliments inutiles pour donner un supplément de nourriture aux hommes du Tiers-Monde qui donneront eux un supplément de travail, pour mettre leurs terres en valeur.

Le calcul a été fait : avec 4 kilos de blé par journée de travail, les surplus disponibles de blé américain permettraient, à eux seuls, de mobiliser pour des travaux productifs 60 millions d'hommes pendant 12 jours par an.

Et tout est à l'avenant, dans le domaine des produits agricoles, comme aussi dans celui des produits industriels. Il y a ici, soit des surplus actuels, réels, soit des surplus potentiels futurs, puisque les machines ne sont pas employées au maximum de leur rendement.

Là joue encore la loi absurde et odieuse du malthusianisme économique alors que tant d'hommes manquent du strict nécessaire. Mais là encore, sévit l'esprit de routine, l'esprit de crainte mesquine.

Allant plus loin, le plan entend obtenir la mobilisation d'une troisième catégorie de ressources.

Après le travail, après les surplus — agricoles et industriels — voici un troisième larron, un bon larron : la marge d'accroissement de la productivité.

Il faut donc apprendre aux gens des pays affamés à augmenter leur propre productivité, et pour cela, il faut des moyens et des personnes pour les enseigner : des formateurs — qu'il nous faudra nous-mêmes former au préalable : des moyens modernes de diffusion : cinéma, radio, télévision.

Puis il sera nécessaire d'utiliser la technique pédagogique de la formation accélérée de cadres indigènes pour l'agriculture.

Enfin, une méthode nouvelle de crédit, combinant l'attribution de prêts en espèces et l'octroi de conseils techniques, doit être mise au point...

Une autre ressource inemployée, c'est la stabilité des cours des matières premières. En effet, l'instabilité de ces cours est une cause de pertes immenses pour tous les peuples, pour tous les producteurs. Des débouchés réguliers à des prix stables, voilà ce qui manque à l'économie mondiale, voilà ce que pourrait pallier la création d'un fonds international de stockage et de stabilisation des cours des denrées agricoles et des principales matières premières.

Les énormes pertes désormais évitées apporteraient au monde entier une paix économique et aux pays sous-développés, plus vulnérables aux crises, aux récessions, aux krachs, la possibilité de remonter la pente qui mène à la prospérité et au bien-manger ...

Prendre l'argent là où il est

Et c'est ce que préconise le « plan Gabriel ARDANT ». On a besoin de ressources et d'argent pour aider ceux qui ne mangent pas à leur faim. Eh bien ! prenons l'argent là où il est, en réalité, mais où il ne nous apparaît pas au premier abord : dans la capacité potentielle de production des grands pays industrialisés. Si l'on utilisait mieux ces capacités de production, on augmenterait les revenus nationaux de ces pays, facilement de 10% — pour l'Amérique du Nord et l'Europe Occidentale — c'est, au moins, *100 milliards de dollars*, plus de douze fois tout ce que l'on nomme, jusqu'à maintenant, aide aux pays sous-développés. Nous pourrions donc financer sans peine le plan, sans qu'il

nous en coûte un sou de plus, sans réduire notre niveau de vie ni nos possibilités d'investissement...

Le ciment de toutes les parties du plan, c'est la coopération. Or, la coopération est-elle vraiment possible à l'échelle mondiale ? Les chefs d'Etat sauront-ils l'accepter et la réaliser ? Tout est là ...

Et nous posons la question : la faim sera-t-elle vaincue ?

Oui, répond plein d'optimisme, Gabriel ARDANT, qui résume ainsi sa pensée : « Peut-être la Campagne contre la faim, avec sa préoccupation très terre-à-terre, de promouvoir chacune des petites améliorations qui permettront à chaque homme de produire quelques quintaux de plus, de mieux conserver sa récolte, de modifier ses menus, d'épargner de la fatigue, d'économiser l'usage de l'eau, d'étendre son champ, pourrait-elle apporter ce qui manquait à des projets trop coûteux et trop spectaculaires ».

Il me revient, en mémoire, une certaine fable de la Fontaine, qui a pour titre « Le laboureur et ses enfants », et certains vers de cette fable qui disent : « Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins ».

Abandonnons l'idée du trésor — les projets coûteux et spectaculaires — et faisons valoir, en prenant de la peine, notre bonne vieille Terre capable de nourrir 3 milliards d'hommes, et même un peu plus !...

Alex ROUDENE

LES TENDANCES DE L'HUMOUR EN FRANCE

« Les gens qui ne rient jamais ne sont pas des gens sérieux », prétendait Alphonse Allais, l'un des plus illustres humoristes de *La Belle Époque*. Cette boutade a sa morale : elle permet aujourd'hui à des milliers de lecteurs d'acheter des livres amusants sans passer pour des esprits légers. D'où, peut-être, cette véritable floraison d'œuvres gaies, à laquelle on assiste, en France, depuis quelques années. Mais de quoi rit-on ?

Si l'on fait exception des recueils de bonnes histoires, toujours appréciées, le genre drôle qui semble avoir actuellement la faveur des éditeurs et du public, ce sont les « perles », ces propos naïfs, ces maladresses de style, ces remarques ridicules ou absurdes que l'on relève aussi bien dans les copies des élèves que dans les discours électoraux ou les lettres adressées à la presse du cœur. Une vingtaine d'excellents — et patients — compilateurs ont ainsi publié, ces derniers mois, des ouvrages où sont réunies les meilleures bévues scolaires, administratives, épistolaires, journalistiques, et même littéraires (un romancier n'avait-il pas écrit d'un de ses personnages qu'il avait « bu sa tasse de café sans dire un mot » !). Mais, pour distrayants qu'ils soient, ces ouvrages ne reflètent qu'imparfaitement les tendances de l'humour actuel. En revanche, deux auteurs célèbres, Pierre Daninos et Jean-Charles, semblent être, à des titres divers, les chefs de file de ce que l'on pourrait appeler *l'école du divertissement*.

Le sourire du moraliste

Avec *Les Carnets du Major Thomson*⁽¹⁾ (tirage : 1.200.000 exemplaires) Pierre Daninos (né en 1913) s'est acquis la sympathie du public. Depuis dix ans, tous ses livres ont été des *best-sellers*, et le dernier en date, *Snobissimo*⁽²⁾, est assuré du même succès. Daninos a trouvé une formule heureuse : qu'il fasse le portrait du français moyen ou qu'il dresse un nouvel inventaire des idées reçues, il ne s'en prend pas aux caractères, mais aux mœurs de notre temps. Son ironie ne s'exerce pas aux dépens de l'individu : elle fustige ce qu'il y a d'anonyme dans notre vie quotidienne, tous ces lieux communs qui nous rattachent à un milieu social, professionnel ou familial. Remarquable observateur, Daninos nous dépeint dans nos activités ou nos loisirs, et il nous montre que, malgré nous, nous entretenons volontiers cette mentalité de groupe

dont nous sommes les premiers à nous moquer. Ainsi découvre-t-il, dans *Snobissimo*, que du milliardaire au mendiant, nous sommes tous des snobs, chacun à notre façon. *Le désir de paraître* semble bien la chose du monde la mieux partagée. Du snobisme nationaliste au snobisme populaire, le besoin de s'affirmer, de se faire remarquer, n'épargne ni le clochard (celui qui couche sous les ponts des beaux-quartiers traite avec condescendance son collègue qui loge cinq ou six ponts *plus bas*) ni le sportif (l'équipe de son club est rarement battue sur sa valeur, mais plus souvent par des circonstances défavorables). Parmi les mille et une manières de marquer sa supériorité évoquées par Daninos, il en est une très particulière « aux automobilistes en rodage qui répugnent à ne pouvoir montrer d'emblée toute la puissance de leurs moyens. Sur la lunette d'une automobile d'assez forte cylindrée », écrit-il, « j'ai lu un avis ainsi libellé : *En rodage, profitez-en !* Ces quatre mots qui n'ont l'air de rien, que ne cèlent-ils pas d'orgueil ! En vivant un peu plus tard, Freud aurait pu, grâce à l'auto, compléter la liste de ses complexes ; il eût, en la circonstance, diagnostiqué un refoulement pathologique d'accélération — *Dépassez-moi, mais le jour où j'aurai fini mon rodage, gare !* — autant qu'un désir morbide de gâcher le plaisir du dépassant : aucune joie de doubler après avoir lu cette invitation ».

Truffé d'anecdotes savoureuses, *Snobissimo* est un merveilleux livre (cela dit sans snobisme aucun). Daninos nous prouve que la première vertu d'un moraliste est de nous apprendre à sourire, puisque, selon le mot de Montesquieu, « la gravité est le bonheur des imbéciles ».

L'esprit farceur

Si Daninos exalte notre esprit critique, Jean-Charles, lui, flatte nos penchants inavoués : le goût pour une certaine paresse et le plaisir de s'amuser aux dépens d'autrui. Avec *La Foire aux Cancres*⁽³⁾, (800.000 exemplaires vendus), il avait exploité les perles des écoliers ; aujourd'hui, dans *l'École des Malins*⁽⁴⁾, il livre aux lecteurs quantité de recettes pour vivre sans travailler et faire des farces. Les exemples de plaisanteries qu'il nous donne (pour la plupart des histoires vraies) ne manquent pas de piquant. Ainsi cet homme qui, agacé par le tapage d'une surprise-partie, téléphone au locataire bruyant : « Je suis votre voisin du dessus, et j'ai une fuite d'eau. Je vous téléphone pour que vous prépariez des récipients, car l'eau ne va pas tarder à couler chez vous. Bien entendu, prenez note de tous les dégâts pour que je puisse vous faire rembourser par mon assurance ».

On pourrait citer un nombre important d'ouvrages qui, par l'esprit et le ton, s'apparentent à ceux de Daninos et Jean-Charles. Les uns raillent les excès de notre époque, l'ère des robots et de la technologie (comme *Le Littratron*⁽⁵⁾ de Robert Escarpit), les autres nous enseignent

à nous divertir de nos ennuis quotidiens. Le bon sens y côtoie la bonne humeur et, grâce à ces humoristes, la sagesse se trouve aujourd'hui du côté des rieurs.

Jean-Claude IBERT

-
- (1) et (2) Editions Hachette, Paris.
 - (3) Editions Calmann-Lévy, Paris.
 - (4) Editions Presses de la Cité, Paris.
 - (5) Editions Flammarion.

UN LABOUREUR DEVENU ECRIVAIN

Le Grand Prix de littérature est la plus haute récompense que puisse décerner l'Académie française. Elle est considérable non seulement par le montant de la somme allouée, — 10.000 francs — mais aussi et davantage par la signification que cette couronne comporte, par la qualité des écrivains qui en ont été honorés. Car c'est un fait que chacun peut constater en lisant le Palmarès du Grand Prix : il n'a jamais été mal donné : la chose est assez rare pour qu'on la constate. Tous les Prix illustres ne sont pas dans le même cas ; même pas le Goncourt ! et, — soyons modeste ! — il arrive parfois que dans les élections à ses fauteuils, l'Académie, cédant à un penchant passager, ou sensible à de trop éphémères prestiges, se trompe peu ou prou. Mais pour désigner les lauréats du Grand Prix de littérature, elle ne s'est jamais trompée.

Le Prix a d'ailleurs plusieurs significations. Tantôt il consacre une grande œuvre déjà notoire, et ratifie, en somme, un choix que le public a fait antérieurement. En ce cas, il advient, et cela se devine à divers petits signes que les initiés connaissent, que ce vert laurier comporte la promesse tacite d'autres lauriers plus glorieux encore, ceux qui se portent brodés de vert sur un habit bleu de nuit, — tantôt l'Académie se donne le plaisir de désigner au grand public un écrivain qu'elle tient pour éminent et qui n'a pourtant pas la célébrité que son talent mériterait.

Tel est précisément le cas cette année. En décernant son Grand Prix à Gustave Thibon, l'Académie française a voulu placer en pleine lumière un écrivain de classe, qui connut il y a vingt ans une notoriété éclatante et des tirages importants, mais qui, n'ayant pas beaucoup publié depuis lors, n'a peut-être pas gardé auprès du public de 1964 l'audience qu'il avait dans les années quarante. En même temps, sans doute qu'elle lançait par là une invite à son lauréat à reprendre contact avec ses lecteurs, — ce qu'il va d'ailleurs faire très prochainement, — elle voulut marquer que l'effort de toute cette vie méritait estime, et que cette estime, elle la lui donnait...

En un sens, la destinée de Gustave Thibon est encore plus intéressante que son œuvre, ou plutôt, les deux étant inséparables, il faut, en lisant l'œuvre, se souvenir de la personnalité exceptionnelle dont elle témoigne. Ce fils de paysan lui-même dans sa jeunesse et son âge mûr, qu'on a pu voir, il n'y a pas si longtemps encore, aux mancherons

de la charrue dans ses champs ardéchois, est la preuve vivante de ce que peut la volonté d'un homme qui se sent conduit par l'Esprit. Seul, tout à fait seul, Gustave Thibon a appris les langues étrangères, l'allemand surtout, les langues mortes, latin et grec, la philosophie et tout particulièrement le Thomisme. Si l'expression d'« homme qui s'est fait lui-même » a un sens, c'est bien appliqué à lui.

De cet effort personnel et en même temps de ce long et patient contact avec la terre des hommes, Thibon a tiré tout à la fois la substance de sa pensée et le style même de sa vie littéraire. Dédaigneux de Paris, ignorant radicalement le jeu, il est resté dans son village d'Ardèche, n'en sortant guère que pour faire de grandes tournées de conférences en maints pays, où son verbe chaleureux, son vocabulaire à la forte saveur paysanne, lui valent des succès sans cesse renouvelés. Mais c'est surtout parce qu'il est cela, ce paysan devenu écrivain sans cesser d'être fidèle à sa terre, que son œuvre est telle que nous la connaissons, pleine d'une sagesse verte et rugueuse, d'un réalisme qui ne se laisse pas prendre aux apparences, et drue comme un champ de blé bien fourni.

De *Diagnostics* au *Regard qui manque à la Lumière*, de l'*Echelle de Jacob* à *Ce que Dieu a uni*, Gustave Thibon s'est révélé un penseur dans la ligne des grands analystes français, le successeur de La Rochefoucauld, de Vauvenargues, de Joubert, de tous ceux qui, en des fragments courts, savent mettre la substance de grandes choses, mais qui hésitent à développer. A tout prendre, Pascal et Montaigne sont de la même race, et ce n'est pas un mince éloge à faire à l'auteur du *Retour au réel* que de reconnaître qu'il advient qu'il fasse penser aux Maîtres. Une philosophie se dégage de tous ces aphorismes, dont le titre du dernier livre cité ici donne assez bien la clef. « Ni ange, ni bête », l'homme tout entier saisi dans sa réalité quotidienne, dans ses exigences profondes, mais en même temps ordonné à sa fin surnaturelle, tel est l'axe de pensée qui relie une œuvre à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un peu plus d'ambition et d'orgueil pour s'égalier aux plus grandes.

C'est tout cela que l'Académie française a reconnu en couronnant Gustave Thibon. Mais elle a voulu aussi — un de ses membres l'a formellement dit, — marquer sa gratitude, celle que lui doivent tous ceux qui s'intéressent à la vie de l'Esprit, pour un geste qu'il accomplit, et qui a été capital. C'est chez Gustave Thibon, en effet, qu'en 1941 se réfugia une jeune israélite promise à une gloire que tous ignoraient encore. Elle passa chez lui, cachée, des mois, l'aidant même dans son travail de la terre. Puis un jour, elle partit pour l'Angleterre. Et ce fut Thibon qui, lorsqu'elle fut morte, aida son nom à devenir illustre, son œuvre à conquérir l'audience que nous lui savons. Elle se nommait Simone Weil.



SITUATION DU SURREALISME EN 1964

Quelle est la situation du Surréalisme en 1964, après quarante ans d'existence ? Quarante ans de polémiques, de brouilles, d'exclusions, d'œuvres *aussi* (on voudrait pouvoir écrire : d'œuvres *surtout*) pour aboutir à la plus récente controverse en ce domaine : celle qui a opposé André Breton à Patrick WALDBERG, c'est-à-dire le chef de file et rédacteur du Manifeste de 1924, à l'organisateur de l'Exposition de la Galerie Charpentier à Paris, présentée comme un bilan du Surréalisme quadragénaire.

*

Mais sans doute convient-il de distinguer d'abord d'une école, nécessairement bridée par les impératifs d'un formulaire, un mouvement qui en épousant le sens de son siècle, ce qui est une manière de naviguer à contre-courant de la tradition et de la routine, restera l'une des aventures les plus passionnantes de l'art et de la poésie.

Donc, distinguer l'essentiel de l'accessoire. L'accessoire, c'est paradoxalement ce qui semble frapper le plus le grand public : la négation systématique, rigoureuse comme un inventaire, des valeurs admises ou reconnues. L'essentiel, c'est le vent dur de la révolte que des hommes ont fait passer sur des habitudes et des conformismes. Car cette révolte est née d'un besoin de libération individuelle et collective, quand le *non* de la démystification rejoint le *oui* de l'amour.

Le Surréalisme, en tant que mouvement, n'est pas un phénomène monolithique et, pareil en cela au Romantisme et au Symbolisme, il se disperse dès sa naissance, suivant le talent et le tempérament de ses adeptes. Au reste l'état civil, qui lui donne aujourd'hui quarante ans, ne manque pas d'être arbitraire...

*

Relevons un passage significatif du Manifeste de 1924. Ce que doit être la littérature, selon Breton ? « Automatisme psychique par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale ». Et tous les arts — la peinture en particulier — pour les surréalistes, relèvent du même principe.

Or à la lecture de ces lignes, combien de parrainages sollicitent notre mémoire ? Il est nécessaire de rappeler, pour s'en tenir au XX^{ème} siècle, la poésie d'Apollinaire qui tend, après Nerval et Rimbaud, à l'exploration de la surréalité. Et aussi les tentatives du groupe qui avait préconisé, dès 1918, sous le nom absurde de Dada, « l'irruption incontrôlée de la violence » dans tous les domaines de la création artistique.

Si l'on n'envisage que l'école, on ne peut guère aujourd'hui désigner que Breton, fidèle à lui-même, plus important par son influence que par son œuvre ; tandis que le mouvement nous livre un choix de poètes morts ou vivants.

Chez les disparus, il faut au moins citer Robert Desnos, spécialiste de la « dictée du songe », qui a collectionné, en surréaliste scrupuleux, les comptes rendus de ses rêves ; Paul Eluard qui a poursuivi la réconciliation de l'ésotérisme et de la simplicité et introduit dans le mystère le maximum possible de clarté ; Jean Cocteau, soucieux de toucher à tous les registres en faisant de l'ambiguïté sa règle afin que son aventure fût à la fois vécue et spirituelle ; Supervielle, familier des communications secrètes et des présences invisibles qui peuplent le temps et l'espace.

Et puis, parmi les poètes actuels, il s'impose de mentionner Aragon, pour qui le Surréalisme a été un point de départ. « Le monde à bas, je le bâtis plus beau », affirmait-il. Or très vite l'alchimie du verbe allait être mise au service d'un engagement politique et sentimental. Pour René Char aussi, le Surréalisme a été l'expérience initiale. Il lui doit ses ambitions verbales et son goût des images absconses. Sans rien renier de ses méthodes, il semble avoir ensuite trouvé sa voie dans une recherche moins hasardeuse des contacts humains et naturels. Par contre, ces contacts, Henri Michaux les considère avec une sorte d'effroi. Il tente de les conjurer par un humour agressif qui emprunte au Surréalisme ses armes tactiques.

Et combien d'autres enfants prodiges qui ne reviendront pas au foyer !...

*

La leçon à tirer du Surréalisme quadragénaire ? Les hérésies, les scissions, les adaptations peuvent disperser les hommes. L'erreur originelle fut d'avancer que par les moyens de l'art, qui n'est le fait que de quelques-uns, la structure du monde allait être changée. Il ne suffisait pas au Surréalisme d'innover, en littérature, en peinture ou en musique. Il prétendait toucher aux bases mêmes de la société : la politique, la métaphysique, la morale. L'échec, dans le dessein de transformation sociale, n'est pas un argument pour requérir. Le Surréalisme prolonge et accentue, après un siècle et demi, la révolte romantique.

A la vérité, le Surréalisme n'a cessé d'être partagé entre l'adhésion révolutionnaire optimiste et un pessimisme radical qui incite au dédain de l'action. Ce qui explique les divergences. Quant à l'expression artistique, elle a le plus souvent dépassé le stade de la plume ou du pinceau « en liberté ». Dans le tumulte de notre XXème Siècle, qui accable

l'homme d'une précarité fondamentale, et où la personnalité est menacée de dissociation, le Surréalisme a été et demeure, pour beaucoup d'artistes, refus de confort moral et prise de conscience en vue d'un renouement.

Il a voulu reculer jusqu'au désespoir la connaissance de l'homme et dévoiler l'antinomie de la condition. Mais persuadé que les hommes s'inventeront toujours, sous tous les climats, de bonnes raisons de provoquer le malheur, il décèle néanmoins, au fond de chaque individu, la foi infuse en un bonheur encore possible. Il ranime ainsi l'étincelle illusoire et salutaire. Et dans un monde privé d'amour, où trop d'artistes se réfugient dans la dissection anatomique et la perversion à froid, ce n'est pas la moindre originalité du Surréalisme que d'oser parler de l'amour avec ivresse ou ferveur.

René PALMIERY

LA PROMOTION DE LA FEMME

Dans de nombreux pays, et depuis longtemps, les hommes ont accepté d'être gouverné par une reine. Cela fut vrai d'Elisabeth et de Victoria en Grande-Bretagne, de Marie-Thérèse en Autriche ou de Catherine en Russie. Or, c'est un fait que ces femmes ont été de grandes souveraines, qu'elles occupent, dans l'Histoire, des places éminentes et qu'elles ont laissé leur pays plus fort qu'elles ne l'avaient trouvé. Cela n'est pas surprenant. Une femme met au service de son gouvernement les armes qui la rendent forte dans la vie privée : l'intuition, l'ordre, la curiosité, le bon sens. La reine Victoria, si respectée, « tenait » son royaume comme elle aurait tenu son ménage. Elle voulait être informée de tout. Elle conseillait ses ministres et représentait admirablement les opinions de l'Angleterre moyenne. En outre, il entre, dans le dévouement des hommes à un chef qui est une femme quelque chose de chevaleresque qui renforce l'autorité.

Au Moyen Age, les Croisades avaient contraint les femmes à diriger de grands domaines. La châtelaine, en l'absence de son seigneur, régnait sur les choses et les gens. Les romans de chevalerie célèbrent l'excellence de sa gestion, sa fidélité, sa justice. Le christianisme renforce encore cette tendance parce qu'il reconnaît en toute femme une personne humaine, égale à l'homme devant Dieu.

Les grandes abbesses des ordres religieux sont, à la lettre, des chefs d'entreprise. En notre temps, il est plus naturel encore qu'une femme puisse diriger et commander. Dans les temps primitifs, la force physique assura longtemps la domination de l'homme. Aujourd'hui, les nouvelles formes d'énergie enlèvent toute importance à l'effort physique. L'éducation des femmes est égale à celle des hommes. Non seulement les jeunes filles sont capables de prendre part aux mêmes concours que les hommes, mais elles y obtiennent souvent les premières places. Aussi voyons-nous que les chefs d'entreprise se multiplient en tous pays. Il y en a, en France, plus de trois millions. Et elles ne réussissent pas seulement dans les industries dites féminines. Bien sûr, tout le monde connaît les entreprises de grande couture et les noms de Jeanne Lanvin, de Chanel ou, dans les grands magasins, ceux de Mme Boucicaut, de Mme Cognacq. Mais ce que l'on sait moins, c'est que, par exemple en 1946, à la Chambre de Commerce de Paris,

l'outillage mécanique était représenté par une femme, Mme Yvonne-Edmond Foinant, cependant que la couture avait un représentant mâle : Lucien Lelong.

Longtemps, l'obstacle qui arrêta les femmes à l'entrée des grandes carrières, fut le Code Napoléon. L'Empereur se méfiait des femmes et les avait pratiquement réduites en esclavage. La femme ne pouvait rien faire sans l'autorisation de son mari. Peu à peu, l'égalité politique s'est imposée ; l'égalité économique devait suivre. Déjà, les lois se sont beaucoup assouplies ; bientôt, l'affranchissement de la femme, même mariée, sera total, et c'est justice.

Quelles qualités sont nécessaires et suffisantes pour faire un chef d'entreprise ? L'intelligence ? Nous avons dit que la femme la possède au même degré que l'homme et qu'elle est capable de lutter, sur tous les terrains, avec succès. La volonté ? La femme a souvent montré que sa foi dans ce qu'elle entreprend lui permet, bien souvent, de ranimer le courage des hommes. Le nom de Jeanne d'Arc vient tout de suite à l'esprit, mais que d'héroïnes ignorées ont été animatrices. L'art de commander ? Je ne serais pas éloigné de croire que les femmes le possèdent plus que nous, les hommes, parce qu'elles ont une intuition plus vive de ce que pense leur interlocuteur. Leur instinct leur dicte sur leurs collaborateurs des jugements profonds et vrais. Elles ont plus de tact, et souvent s'il le faut, savent adoucir un reproche par un sourire ou tempérer un ordre par un éloge. La minutie ? C'est une vertu essentiellement féminine.

Dans les grandes affaires, on a vu apparaître depuis vingt ans un type de femme extraordinaire qui est la secrétaire de direction. Elle n'est pas le chef, mais placée à côté de lui, informée de toutes ses pensées, chargée de transmettre ses décisions, elle a des qualités de chef. Si elle ne maintenait un ordre rigoureux, son patron se perdrait dans la complexité des affaires. Que les circonstances lui donnent le pouvoir, elle en sera digne.

Cette promotion de la femme exige d'elle de vastes connaissances. Le monde moderne est animé par des techniques nouvelles et difficiles. Il faut que les jeunes filles y soient initiées. Le pays a besoin d'un grand nombre de femmes ingénieurs, médecins, formées aux disciplines scientifiques. Mais qu'elles ne négligent pas la culture littéraire qui leur sera précieuse pour la connaissance des hommes. L'avenir de l'humanité va se jouer pendant la fin de ce siècle. Le progrès technique peut déboucher sur l'abondance ou sur le désastre. *Nous avons besoin d'utiliser tous les cerveaux, masculins et féminins, pour faire face à ces grands devoirs.*

André MAUROIS

UNE NOUVELLE « CÔTE D'AZUR » VA SURGIR DES SABLES DU LANGUEDOC

Le gouvernement français prépare actuellement un plan gigantesque, dont on a pu dire qu'il était « un pari sur une génération ». Il s'agit d'une œuvre qui intéresse, au même titre que les Français eux-mêmes, les étrangers voyageant en France, puisqu'elle vise à doter notre pays d'une seconde Côte d'Azur.

Visite au Pays bleu

Côte d'azur... L'expression est trop célèbre pour demander une explication. Ciel éternellement bleu, mer étincelante, côte dentelée, soleil, palmiers, rochers rouges... sans oublier la gentillesse méditerranéenne... Essayons de voir par quels prodiges techniques une pareille merveille pourrait être « doublée ».

Ouvrons notre atlas. La France est un isthme, le plus vaste des isthmes européens, portant une péninsule, l'Espagne. De là deux types, extrêmement différents, de côtes françaises : le rivage atlantique — mer verte écumeuse, vent du Nord-Ouest, paquebots pour New York, pêcheurs d'Islande — et la côte méditerranéenne qui fait penser à celles de l'Espagne et de l'Italie.

Tournez les feuillets, voici la page France. Vous constatez que cette côte méditerranéenne est coupée en deux parties par le delta du Rhône. A l'Est, la côte rocheuse, découpée offre deux grands ports, Marseille et Toulon ; puis vient une zone exceptionnelle, miraculeusement protégée des vents du Nord par des montagnes proches et désertiques, véritable serre au climat très chaud avec de brusques perturbations au coucher du soleil. Cette oasis, presque africaine mais dans le grand style français, c'est la côte d'azur : Cannes, Nice, Menton, à laquelle fait suite la Riviera italienne.

Un paradis méconnu

Actuellement, la Côte d'azur est « saturée » ; le terrain à bâtir y devient aussi rare que les chambres d'hôtel dans la saison. Et cependant, la France est en pleine expansion démographique, les Français ont pris goût à la vie au soleil, aux plaisirs de la mer... Où trouver un débouché pour cet afflux qui ne peut que croître dans les années à venir ?

Où donc ? Mais à l'Ouest, dans la partie gauche que nous avons négligée et qui s'étend du Grau-du-Roi à la frontière espagnole. Plus de 160 km de « bord de mer », actuellement en grande partie déserts.

Il y a là un paradoxe ; d'immenses étendues de sable fin, de nombreux étangs littoraux propices aux sports nautiques et à la pêche, un arrière-pays de collines agréables, tout cela ne profite qu'à une clientèle réduite et surtout locale. On n'y trouve que quelques petites stations, incapables de faire face à un afflux massif et exigeant de touristes. Or, chaque année, deux millions et demi de touristes étrangers traversent la région, se rendant en Espagne ; bien peu s'arrêtent et encore pour faire du camping.

La mise en valeur touristique du littoral Languedoc-Roussillon, intéressant les départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, est une œuvre colossale, mais dont l'intérêt social et la rentabilité à long terme semblent assurés.

Inventaire des oasis

Sans doute, on ne peut changer les climats. La côte Languedoc-Roussillon ne bénéficiera jamais de l'abri tutélaire de proches montagnes, coupant le vent. Le problème est un problème de « génie civil » et d'urbanisme. Il s'agit de découper tout le littoral, formant le fond du golfe du Lion, en « unités touristiques » individuelles, desservies par une autoroute en rocade située à distance du rivage et bénéficiant chacune d'un équipement adéquat à sa « personnalité », déjà tracée par la nature.

Partons de l'Est, au Grau-du-Roi, port d'Aigues-Mortes. Ici, longues plages, étangs, stations déjà existantes : Grau, Carnon, Palavas, desservant les métropoles voisines de Nîmes et Montpellier. Fréquentation espérée, en été, 120.000 personnes.

Passons Sète. Cette table rocheuse qui se dresse bizarrement sur l'étendue, c'est un volcan... éteint, bien entendu, le volcan d'Agde, dominant les longues lignes de l'étang de Thau ; très petites stations actuelles, faciles à améliorer, métropole proche : Béziers, Fréquentation possible 70.000 estivants.

Voici 10 km de sable fin en bordure d'une zone quelque peu marécageuse, avec Valras-Plage ; aujourd'hui, 20.000 estivants, demain, on espère quadrupler ce chiffre.

Le singulier Massif de la Clape, au droit de Narbonne vient rompre ici la longue suite des paysages bas et horizontaux ; on y trouve des sites remarquables, tels que le « cimetière marin » et N. D. des Auzils, qui rappellent la Toscane. Très belle unité touristique, fréquentation espérée 80.000 personnes, et ce chiffre sera sans doute dépassé. ,

Mais la côte tourne et se crible d'étangs bien connus. L'étang de Leucate, séparé de la mer par un « lido » de 10 km, doté d'une station déjà existante, offre un site caractéristique voué au sport nautique, à la voile, aux skis, à l'aquaplane à cerf-volant ! Fréquentation prévue, 90.000.

Dernière du chapelet, l'unité dite « Argelès-sur-Mer », est le débouché naturel de Perpignan, ville française longtemps disputée aux rois d'Espagne ; elle est déjà assez largement équipée ; de nouveaux travaux permettraient de porter la fréquentation, sans grand aléa, à 130.000.

Quant à la zone rocheuse de Port-Vendres, qui forme l'éperon marin des Pyrénées et le début français de la Costa-Brava espagnole, elle possède déjà des stations de grand renom telles que Banyuls et Collioure et n'offre que peu de possibilités d'expansion.

Ennemi No I, le moustique sera vaincu !

Ce « vol d'oiseau » suffit pour montrer les immenses ressources touristiques qui vont être mobilisées... A une condition toutefois : c'est que l'on vienne à bout de l'Ennemi No 1 de cette région : LE MOUSTIQUE !

Nos amis italiens en ont fait la cruelle expérience en Sardaigne, sur la côte Est, où de très vastes opérations hôtelières ont dû être suspendues faute d'une « démoustication » préalable. Le problème de la « nuisance » des moustiques, sur la côte française, est surtout affaire de saison ; les moustiques adultes prédominent en période d'équinoxe, puis viennent des périodes de rémission, autrement dit de repos pour les humains.

La lutte revêt deux aspects. Attaque des « nids à larves » — on sait que le moustique est issu d'une petite larve aquatique — principalement sur la côte, et destruction des adultes disséminés par le vent dans l'arrière-pays.

Les opérations de démoustication, guidées par des cartes de 5.000è, s'effectuent d'abord par épandage aérien d'insecticides, à l'aide d'avions et d'hélicoptères, puis par « nébulisation » au sol. Les eaux vives recevront des poissons gobeurs de larves ; des travaux de génie civil s'opposeront à la reconstitution des gîtes détruits.

Ajoutons qu'il existe depuis 1959 une entente interdépartementale groupant le Gard, les Bouches-du-Rhône et l'Hérault, pour la lutte contre les moustiques. Des campagnes de propagande ont lieu chaque année et ont eu, pour la ville de Montpellier en particulier, d'heureux résultats.

Détail curieux, le delta du Rhône lui-même, la légendaire Camargue, illustrée par Mistral et Barrès, est exclu de la démoustication, à titre de « parc national ». La Camargue, « ses plats déserts de mélancolie », gardera ses moustiques légendaires, comme ses ibis roses, ses manades de taureaux demi-sauvages et le rendez-vous des Gitans aux Saintes-Maries de la mer... Jusqu'où peut aller l'amour du pittoresque chez les administrateurs du territoire !

Pierre DEVAUX

SELECTION DE NOUVEAUTES

Parmi les ouvrages récemment parus en France et qui sont entrés, au cours de ces dernières semaines dans les bibliothèques de l'Institut Français, nous avons relevé les titres suivants

Romans :

- V. HORIA — La septième lettre.
J. MONTAURIER — Et ils le reconnurent.
J. PEUCHMAURD — Le Soleil de Palicorna.
Pham VAN KY — Des femmes assises ça et là.
Maria SILS — Les lièvres.
Marie SUSINI — Les yeux fermés.
J. ANGLADE — La garance.
M. BISIAUX — Les fiancés.
J. HOUGRON — Histoire de Georges Guersant.
Pierre HERBART — La Licorne.
Pierre SILVAIN — L'air et la chanson.
Maurice TOESCA — Le dernier cri d'un homme.

Essais - Critique.

- G. E. CLANCIER — De Rimbaud au Surréalisme.
G. RAILLARD — Aragon.
P. LEPROHON — Epstein.
R. GILSON — Jean Cocteau.
J. P. SARTRE — Qu'est-ce que la littérature ?
J. P. SARTRE — Situations. IV : portraits.
M. DECAUDIN — Le XXe siècle, les temps modernes.
Geneviève BOLLENE — La leçon de Flaubert.
E. FUZELLIER — Cinéma et littérature.
J. de BOURBON BUSSET — Paul Valéry ou le mystique sans Dieu.
J. ROUSSELOT — Le roman de Victor Hugo.

Beaux arts.

René HUYGHE — Delacroix.

W. GEORGE — Maillol.

R. DE CANDE — Dictionnaire des musiciens.

TISNE — Guide artistique de la France.

Histoire et Géographie.

A. LEROI GOURHAN — Les religions de la préhistoire.

H. AMOUROUX — Le 18 juin 1940.

P. DOMINIQUE — La victoire de la Marne.

R. MOUSNIER — 14 mai 1610, l'assassinat d'Henri IV.

A. DARDENNE — Lumières sur l'affaire Dreyfus.

MGR LESTOCQUOY — La vie religieuse en France du VIIe au XXe siècle.

R. FRISON - ROCHE — Les montagnes de la terre. T. II.

Ph. PINCHEMEL — Géographie de la France. Tomes I et II.

Sciences politiques, économiques, sociales.

P. RENOUVIN et J. B. DUROSELLE — Introduction à l'histoire des relations internationales.

Cl. LEVI - STRAUSS — Le cru et le cuit.

J. F. GRAVIER — L'aménagement du territoire et l'avenir des régions françaises.

J. BOURRINET — Le problème agricole dans l'intégration européenne.

NOUVELLES BREVES

ARCHEOLOGIE.—

Un village vieux de 900 ans

Dans la région de Paracas, sur la côte péruvienne, des fouilles effectuées sous la direction de l'archéologue français *Frédéric Engel*, ont mis au jour les vestiges d'un village vieux de 9.000 ans.

Cette civilisation de l'âge de pierre apparaît très proche de celle des sites néolithiques qui ont été récemment découverts dans le Proche-Orient. Ce qui tendrait à prouver que le niveau de développement atteint par les hommes d'il y a 9.000 ans était le même dans l'Ancien et le Nouveau Monde.

Les travaux de M. Engel ont révélé que les 500 à 600 habitants du village péruvien vivaient dans des abris faits de boue et de roseaux. Ils cultivaient la fève et pratiquaient la pêche.

Ils avaient des préoccupations artistiques évidentes : jattes de terre aux formes travaillées, colliers de perles polies, miroirs de pierre et surtout, flûte en bois ; tous ces objets sont parfaitement conservés.

Des offrandes ont été retrouvées ensevelies avec les morts dont les squelettes apportent la preuve que l'homme préhistorique du Pérou était d'une plus haute taille que l'indien actuel.

Cette découverte du plus grand intérêt, pose la question de savoir s'il existait un lien entre les civilisations néolithiques de l'Ancien et du Nouveau Monde, ou si, au contraire, les éléments qui les caractérisaient ont été inventés séparément.

ARTS ET LETTRES.—

Le grand Prix Littéraire de la ville de Paris à Paul Guth

Paul Guth vient d'obtenir le Grand Prix littéraire de la ville de Paris (d'une valeur de 10.000 F) pour son œuvre de romancier.

Paul Guth est, après Daninos, l'un des écrivains les plus lus de France et les plus accessibles au grand public ; il s'est révélé comme un conteur d'humour facile et d'une grande fertilité.

Né à Ossun, dans les Hautes-Pyrénées, en 1910, Paul Guth est agrégé des lettres. Il a été professeur avant de se consacrer au journalisme. Chroniqueur plutôt que romancier, Paul Guth s'est mis en scène sous les traits du Naïf, composant à ce personnage ingénu et drôlet toute une geste : « Mémoires d'un naïf » (prix Courteline 1953), « Le Naïf sous les drapeaux », etc...

Le grand prix littéraire de Paris, dont le dernier lauréat fut l'historien Emile Coornaert, compte à son palmarès les noms de Francis Carco, Paul Vialar, Gérard Bauer, Jean Guehenno, Jean Paulhan, Jean Rostand.

COOPERATION.—

Des techniciens pour l'Afrique

En 1963, 8.910 agents de coopération technique ont été mis à la disposition des quatorze états africains et malgache qui ont signé avec la République française des accords particuliers. Sur ce total 4.049 étaient des enseignants. Cet effort s'est accru en 1964. Malgré la formation de cadres africains compétents les besoins des Etats en personnel qualifié ne diminuent pas ; ils se modifient : les besoins en cadres administratifs diminuent alors que la demande de techniciens et d'enseignants augmente.

ECHANGES CULTURELS.—

Le Centre Culturel Français de Milan s'agrandit

Les nouveaux locaux du centre culturel français de Milan ont été inaugurés par M. Armand Bérard, Ambassadeur de France en Italie, en présence de M. Wladimir d'Ormesson de l'Académie Française, ancien ambassadeur de France près le Saint-Siège.

Ces locaux, qui ont été installés grâce à l'aide de M. André d'Ormesson et de son épouse, fille du grand éditeur milanais Feltrinelli, comprennent une bibliothèque et deux salles de cours.

Lors de la réception qui a suivi et à laquelle assistaient le Préfet et le Maire de Milan ainsi que de nombreuses personnalités universitaires, M. Armand Bérard a remis les insignes de grand Officier des Arts et des Lettres à M. Paolo Grassi, fondateur du « Piccolo Teatro » de Milan, animateur et critique de théâtre, qui, depuis vingt ans est l'ami de nombreuses personnalités du théâtre français.

Accord culturel franco-roumain

Conformément à l'intention qu'ils avaient exprimée en juillet 64 lors de la visite en France de la délégation gouvernementale roumaine dirigée par le Président du Conseil des ministres, M. Georghe Maurer,

les gouvernements français et roumains ont conclu un accord culturel qui a été signé à Paris le 11 janvier par MM. Couve de Murville et Cornelio Manesco, ministres des Affaires Etrangères des deux pays.

L'accord favorisera la coopération culturelle franco-roumaine dans tous les domaines, en particulier dans celui de l'enseignement des langues : les deux gouvernements tiendront compte « des affinités des langues des deux peuples et de leurs liens culturels traditionnels », et « continueront à prêter une attention particulière à l'enseignement du français en Roumanie, et du roumain en France ». Les échanges de professeurs, de savants, de lecteurs et de boursiers, seront favorisés, ainsi que les contacts entre les Universités et les Bibliothèques. Les relations déjà existantes seront maintenues et développées en matière de télévision, de cinéma, d'échanges artistiques, de sports et de tourisme. L'accord prévoit également une plus large diffusion de livres, tant par la vente au public que sous forme de dons.

Les dispositions de l'arrangement de coopération scientifique et technique signées le 31 juillet 1964 entre la France et la Roumanie sont rappelées par l'accord qui institue une commission culturelle franco-roumaine chargée de veiller à la bonne exécution des deux textes. La commission franco-roumaine pourra étudier les formes complémentaires de coopération culturelle qu'il paraîtrait utile d'instaurer ultérieurement.

A l'issue de la cérémonie de la signature, M. Couve de Murville a offert, en l'honneur de la délégation roumaine, un déjeuner qui s'est déroulé dans une atmosphère amicale.

SCIENCES ET TECHNIQUES.—

L'Expérience « Pré-Continent 3 »

aura lieu en juin prochain

Le commandant Jacques-Yves Cousteau a annoncé au cours d'une conférence donnée à l'Institut Océanographique que l'expérience « Pré-Continent 3 » au cours de laquelle six hommes vivront deux semaines à 110 mètres au fond de la mer, est prévue pour le mois de juin prochain en Méditerranée au large de l'île du Levant.

La « maison » des « océanauts » sera constituée par une sphère de 6 mètres de diamètre munie de parties annexes : les hommes pourront en sortir et aller travailler jusqu'à 140 mètres.

C'est la troisième expérience de ce genre que des « océanauts » français vont effectuer sous la direction du commandant Cousteau. La première intitulée « pré-continent » ou « Diogène » avait eu lieu en septembre 1962, au large de Marseille et la seconde, « pré-continent 2 », en Mer Rouge un an plus tard.

Avec « Diogène » deux « océanauts » avaient vécu une semaine à dix mètres de fond, avec plongées à 25 mètres.

« Pré-Continent 2 » avait été beaucoup plus importante, puisque cinq personnes étaient restées trente jours à 25 mètres, effectuant des plongées par 50 mètres de fond.

« J'attends beaucoup de « Pré-Continent 3 », a souligné le commandant Cousteau, tant au point de vue des performances techniques et physiques qu'au point de vue scientifique, en particulier dans le domaine de la biologie marine. D'ailleurs, « Pré-Continent 3 » est conçu de telle façon que l'on pourra descendre jusqu'à 200 mètres de profondeur ».

Des essais préliminaires, destinés à étudier le fonctionnement des nouveaux caissons, vont d'ailleurs être effectués dans quelques semaines, avec un bouc et une chèvre qui resteront enfermés dans ces caissons pendant un mois. La chèvre est en effet un animal plus sensible encore que l'homme au phénomène de la décompression.

MEDECINE.—

Le Centre International de Recherches sur le Cancer

L'accord sur la création d'un Centre international de Recherches sur le Cancer, vient d'être entériné par chacun des cinq gouvernements auxquels il était soumis : l'Allemagne Fédérale, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, l'Italie et la France, dont les Experts s'étaient réunis à Paris en octobre dernier. C'est ce qu'a annoncé dans un communiqué, le ministre de la Santé publique et de la Population.

Pour préparer l'assemblée générale de l'Organisation mondiale de la Santé du mois d'avril prochain une réunion interministérielle qui aura lieu au ministère de la Santé publique et de la Population, arrêtera les conditions dans lesquelles vont se dérouler à Lyon les prochaines conférences de caractère administratif et scientifique prévues par l'accord des experts.

Un crédit d'un million de francs a été d'ores et déjà ouvert par le gouvernement français, ajoute le communiqué, grâce à une disposition de la loi de finances votée par le Parlement lors de sa dernière session et qui autorise le transfert de cette somme du budget du ministère des Armées à celui de la Santé publique.

« Ainsi, conclut le communiqué, entre en voie de réalisation une coopération internationale dans le domaine de la lutte contre le cancer ».

L'Hôpital le plus moderne en France

L'hôpital Nord de Marseille qui vient d'être inauguré est l'un des plus modernes de France par sa conception et son équipement. Cet ensemble hospitalier où le confort du malade a été particulièrement étudié est également un instrument de travail très perfectionné. C'est ainsi que ses salles de consultation et d'opération ont été dotées de réseaux de télévision en noir et blanc et en couleurs qui permettront aux étudiants — l'hôpital Nord est le premier à être adapté à Marseille à la réforme hospitalière qui a créé les centres hospitaliers universitaires — de suivre, de loin, dans une salle qui leur est destinée, les différentes phases des actes chirurgicaux ou des consultations. La netteté des images retransmises par la télévision est très grande. Un émetteur placé sur le toit de l'hôpital permettra de retransmettre ces dernières à la faculté de médecine située au cœur de Marseille, à plusieurs kilomètres de là, ainsi qu'aux étudiants de Lyon et, ultérieurement, à ceux de Paris. C'est dire tout l'intérêt, pour la formation des futurs médecins, des caméras placées dans les salles d'opérations de cet hôpital long de 160 mètres sur sa plus grande façade, haut de 12 étages. L'hôpital Nord a nécessité cinquante-cinq mois de travaux.

CINEMA.—

« Le monde sans soleil » meilleur film étranger aux Etats-Unis

Selon le « Bureau National de promotion du cinéma » le film français du Commandant Cousteau, *Le monde sans soleil*, est la meilleure production étrangère présentée en 1964 aux Etats-Unis.

D'autre part, le film *Becket* adapté de la pièce de Jean Anouilh et interprété par Richard Burton et Peter O'Toole, a été choisi comme « meilleur film 1964 ».

Le Prix Louis Delluc 1965 au film d'Agnès Varda « Le Bonheur »

Le prix Louis-Delluc qui est pour le cinéma l'équivalent du prix Goncourt pour la littérature, a été attribué cette année au film « Le Bonheur » réalisé par Agnès Varda, femme de Jacques Demy qui remporta ce prix l'an passé avec « *Les parapluies de Charbourg* ».

« Le Bonheur » a obtenu 8 voix contre 5 à « Une femme mariée » (Jean-Luc Godard) et une à « La vieille Dame indigne » (René Allio).

Agnès Varda a réalisé jusqu'ici « l'Opéra Mouffe », « Du côté de la côte » et « Cléo de 5 à 7 » qui avait particulièrement retenu l'attention du public par son côté original.



LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

DERNIER ENTRETIEN AVEC PHILIPPE NORTH (1)

BIBLIOPHILE. — Vous êtes sur le point de nous quitter, cher Monsieur North. Pourriez-vous, pour vos nombreux amis, nous faire le bilan de votre séjour en Haïti ?

PHILIPPE NORTH. — J'ai passé chez vous deux fois quatre ans. La première fois, de 1947 à 1951, en simple qualité de professeur. La seconde fois, de 1961 à aujourd'hui, en tant qu'attaché culturel et directeur de l'Institut Français.

B. — Pourriez-vous nous parler d'abord de votre premier séjour ?

P. N. — Ce n'est pas toujours ce qu'on projette d'effectuer, que l'on fait véritablement. Je suis venu ici en 1947 pour faire de la recherche en ethnologie. Je venais de passer deux ans à travailler à Paris au Musée de l'Homme et je trouvais tout naturel d'envisager, avant tout, mon séjour en Haïti, comme une occasion de mener des enquêtes dans le domaine qui m'intéressait plus spécialement.

J'ai été ainsi amené à enseigner l'ethnographie, l'anthropologie et la sociologie à l'Institut d'Ethnologie, et, devant un plus vaste public, à la Faculté de Droit. Cet enseignement allait de pair avec un intéressant travail de recherche. C'est ainsi qu'avec mes étudiants, j'ai procédé à des enquêtes systématiques sur divers aspects de la vie haïtienne comme le recensement du matériel des « houmfors », ou l'état de l'archéologie précolombienne.

Bifurcation

Tout cela, continue Philippe North, était passionnant, mais ne devait pas tarder à céder le pas à d'autres activités que je n'avais réellement pas prévues au départ.

J'ai été, en effet, chargé d'enseigner la philosophie dans des locaux de l'Institut Français, soit à l'intention d'un vaste public, soit pour les étudiants de la Faculté des lettres. Insensiblement j'ai été amené à m'occuper de façon toute particulière de cette chaire, si bien qu'en définitive mon premier séjour en Haïti a été essentiellement marqué par l'enseignement de la philosophie.

(1) Article reproduit du « *Matin* » (30-12-1964)

Je dois dire que cette activité m'a donné de très vives satisfactions. Je garde un souvenir agréable de beaucoup de mes élèves que je devais retrouver plus tard, soit à des postes divers, comme Monsieur le Ministre Viaud, MM. Aubourg et Douyon, soit comme professeurs écoutés, tel Max Chancy par exemple.

En plein dans le milieu culturel

Durant cette même période, poursuit Philippe North, j'ai été aussi chargé de la rédaction de « Conjonction ». J'en ai été pendant quatre ans le seul responsable, ce qui m'a permis de prendre contact avec plusieurs artistes et écrivains haïtiens, et d'entretenir avec eux de très cordiales relations.

Pendant un certain moment, j'ai même été plongé dans le milieu culturel haïtien, écrivant des articles de critique, discutant, participant à des réunions animées, encourageant même certains jeunes, comme Lazard, Pinchinat, Dorcély, que j'ai aidés à obtenir des bourses d'études en France.

Au fond, c'est ainsi, à peu près, que, dans mes souvenirs se présente mon premier séjour en Haïti.

B. — N'y a-t-il pas cependant une de vos réalisations de cette période qui vous tient le plus à cœur... dont vous seriez, disons, le plus fier ?

Portrait d'une nation

P. N. — Vous me faites rappeler une réalisation dont je ne vous ai pas parlé. Il s'agit de la création, à l'époque de l'Exposition du Bi-Centenaire, du « Musée du Peuple Haïtien ».

J'ai collaboré à son installation avec M. Georges-Henri Rivière, venu spécialement de Paris pour en diriger les travaux, M. Rivière est directeur du « Musée des Arts et Traditions Populaires », musée se trouvant, comme vous le savez peut-être, au Palais de Chaillot, et qui présente de la façon ordonnée, les particularités et les richesses du folklore français.

Nous avons travaillé plusieurs mois à confectionner des cartes, des panneaux explicatifs, à rassembler et classer des objets. Je dois dire que lorsque le « Musée du Peuple Haïtien » a ouvert ses portes, on a été unanime à en louer la haute tenue scientifique. Il aurait même pu constituer, à mon avis, une aile du Musée de Paris, sans déparer en quoi que ce soit l'exposition permanente de Chaillot.

Je crois donc que, sous la direction de M. George-Henri Rivière, j'ai fait là un travail réellement valable.

Possession du monde

B. — *Quelle est l'impression générale que vous gardez de cette tranche de votre vie ?*

P. N. — Cette période a été pour moi celle de la découverte du monde.

En 1947 j'avais vingt-trois ans. Je venais d'un Paris affamé, glacé, et je me suis trouvé soudain chez vous, jouissant du soleil et de toutes les facilités de la vie haïtienne. J'ai voyagé, m'intéressant à tout, fasciné spécialement par le vaudou. J'ai visité la Forêt des Pins. Je me suis même rendu à La Tortue avant le Père Riou ! Tout cela me fait garder de mon premier séjour, un souvenir ensoleillé.

Et puis je me suis marié en Haïti ; j'y ai eu mon premier enfant. Cela compte aussi.

Comment ne pas se sentir étroitement attaché à un pays où l'on a débuté comme professeur, où l'on a commencé sa carrière, où l'on a fondé sa famille ?

Dix ans après

B. — *Nous pourrions peut-être faire maintenant le bond de dix ans. Nous voici en 1961. Vous revenez chez nous. Cette fois, comme attaché culturel et Directeur de l'Institut Français. Pourriez-vous, comme vous venez de le faire pour votre premier séjour, nous présenter un bilan de votre travail ?*

P. N. — Il me semble que ce n'est pas à moi de le faire. Ce n'est pas à moi d'en juger.

B. — *On vous a fait assez de compliments ces temps derniers, pour que vous ne craigniez plus de parler librement. Au fond, je ne vous demande pas d'apprécier votre travail, mais de l'expliquer, d'essayer d'en dégager la... philosophie...*

Tout d'abord l'orientation

P. N. — A tort ou à raison, j'ai délibérément orienté ma gestion en direction d'un objectif majeur : aider le gouvernement haïtien à se constituer des cadres en ce qui concerne l'enseignement.

C'est ainsi que les bourses ont été accordées par priorité aux professeurs. Evidemment des agronomes, des artistes en ont bénéficié. Mais c'est surtout sur l'enseignement que l'effort a été porté.

De plus, nous avons fait une place croissante aux scientifiques, partant de l'opinion qu'Haïti avait maintenant un besoin urgent de professeurs de sciences. C'est ainsi qu'en 1963, sur 32 bourses univer-

sitaires, 9 sont allées à des scientifiques, et qu'en 1964, sur 40 bourses, il y en a eu 13 pour les sciences et les techniques. Comme vous le voyez, la progression traduit un effort systématique.

Nous avons encore jugé que nous pouvions fructueusement aider Haïti dans le domaine de l'enseignement primaire.

C'est ainsi que mon gouvernement n'a pas hésité à doubler le nombre des professeurs de notre mission, le portant de 6 à 12, par l'addition de six instituteurs dont le travail si j'en crois divers avis officiels, est extrêmement profitable à la collectivité haïtienne.

Telle a donc été l'orientation que j'ai imprimée à ma tâche durant ces quatre dernière années, et j'espère que l'avenir justifiera mon choix.

Ensuite le volume

B. — *En dehors de son orientation, qu'est-ce qui vous frappe aujourd'hui dans le travail que vous avez effectué chez nous ?*

P. N. — C'est assez curieux ; grâce à votre interview, je suis en train de prendre conscience de certains aspects de mon activité auxquels je n'avais pas pensé auparavant.

Je crois que le second caractère de mon travail concerne l'augmentation du volume des rapports culturels franco-haïtiens.

Je suis arrivé ici à un moment privilégié. Le moment où tout le travail réalisé par mes devanciers poussait irrésistiblement à un nouveau démarrage.

Prenez par exemple, la Bibliothèque de l'Institut.

Elle a commencé modestement, avec des moyens administratifs et matériels forcément limités. Mais insensiblement le nombre des livres avait augmenté. Ils étaient déjà 13.000 quand je l'ai prise. Et aujourd'hui il y en a 23.000. Rien qu'en 1964, nous y avons fait entrer 2.200 volumes.

Cette raison, et d'autres encore, expliquent que le personnel administratif soit passé de 4 à 5 personnes.

De même pour les locaux, qui ont été agrandis, équipés, remis à neuf.

De même encore pour le nombre des membres de la mission. Il y en avait autrefois 6 ; ils sont maintenant 15.

Tenez. Jetez un coup d'œil sur ces statistiques.

Nous avons distribué cette année 1540 livres et cartes, gratuitement, à titre de matériel pédagogique. Environ 105.500 personnes ont vu nos films projetés dans des établissements privés ou publics. Nous avons prêté plus de 1000 disques. Nous possédons à l'heure actuelle 1.200



émissions sur bandes magnétiques en stock, dont 656 ont été diffusées cette année. Ces chiffres me semblent éloquents.

Je terminerai, en parlant des nouveaux champs d'activité offerts à l'Alliance Française. D'une part les cours de civilisation française à l'intention des étrangers, et d'autre part le ciné-club qui, je l'espère recommencera à fonctionner d'ici quelques semaines.

Tel est, à peu près le panorama du travail accompli durant ces quatre ans, par l'Ambassade de France en Haïti, sur le plan des affaires culturelles.

Les fruits d'un séjour

B. — *Une question plus personnelle. Vos deux séjours en Haïti vous ont-ils enrichi ? Quelle est la valeur de cette expérience ?*

P. N. — Il y a évidemment tous les lieux communs que nous entendons répéter par les touristes. Ils sont tous vrais, et ce n'est pas là-dessus qu'il faut croire que je ne ressens pas les sentiments qu'ils expriment.

Mais il y a autre chose.

Il me semble qu'Haïti offre d'abord la particularité de présenter sans fard, l'Amérique Latine et ses problèmes. Vivre en Haïti et regarder votre Pays avec des yeux de sociologue, est chose passionnante. Tout ce qu'on a vu ailleurs sur le continent se retrouve ici, mais dans une présentation dépouillée, parfaitement intelligible à l'esprit. On observe et on s'instruit.

Et puis il y a ce passage auquel on assiste chaque jour. Le passage, chez l'Haïtien, d'une mentalité à l'autre, et tous les problèmes engendrés par ce passage.

Quand nous regardons une jeune fille portant sa cruche et revenant de la source, nous pensons irrésistiblement à la Grèce antique. De même une cérémonie vaudou avec ses « hounsis », évoque le théâtre tel qu'il fut à ses origines.

Mais il y a plus qu'une similitude esthétique entre ces attitudes, entre ces comportements. On peut y retrouver une ressemblance, quant aux niveaux même du développement historique, du développement technique et social.

Sous nos yeux, nous assistons donc à un déplacement s'effectuant d'un palier de l'histoire de la civilisation à un autre, et une telle observation donne infiniment à penser.

Je pourrais signaler enfin un troisième enrichissement que je dois à mon expérience haïtienne.

C'est la découverte de cette parenté existant entre votre pays et la France. Parenté qu'il ne faut d'ailleurs pas exagérer. Le monde senti de l'Haïtien est certainement différent du monde tel que le Français le vit et le sent.

Par son enfance, par le créole qu'il parle ou qu'il entend parler, et à travers lequel il reçoit sa première explication du monde, l'Haïtien s'est formé une âme qui lui est propre. Mais il ne fait pas de doute que du fait qu'il a choisi le français comme la langue des ETUDES, sa vision du monde est un peu conditionnée par notre culture.

Cela émeut. Mieux. Cela nous engage et nous oblige.

Clés d'une réussite

B. — *Vos qualités sont nombreuses, cher Monsieur North. Pourriez-vous, pour finir, nous dire celles qui, sans que vous l'ayez voulu nécessairement, vous ont aidé dans votre mission ?*

P. N. — Je ne crois pas qu'elles soient si nombreuses que cela.

Mais je suis reconnaissant aux Haïtiens de n'avoir jamais mis en doute ma bonne volonté foncière, surtout quand il a pu m'arriver de parler avec une franchise qui pouvait peiner.

Je leur suis reconnaissant aussi de m'avoir toujours retourné cette confiance que je porte immédiatement aux gens, cette confiance qui permet de remplir sa tâche dans la joie.

(Propos recueillis par Bibliophile)

ELMER GANTRY — METROPOLIS
(Le charlatan)

Les salles commerciales nous assomment du poids de leurs géants, Hercule, Samson ou autres Maciste, aussi est-ce ailleurs que nous trouverons notre plaisir, très pur parfois, ou mêlé d'un goût au charme vieillot, plaisir du vrai cinéma.

A tout seigneur tout honneur, parlons de l'événement de la saison, la réouverture du ciné club. Comme une coquette qui sait se faire attendre, il a pris son temps pour nous offrir à nouveau le régal bimensuel de ses projections. Un vrai régal en vérité, ce film américain de Richard Brooks, *Elmer Gantry*. L'on pardonnera à Brooks d'avoir signé des films médiocres, comme « *les Frères Karamazov* », « *Le Carnaval des Dieux* » ou simplement commerciaux comme « *La chatte sur un toit brûlant* » parce qu'il aura offert une fois ce plaisir d'un film libre, spontané, foisonnant de trouvailles et de révélations, aux couleurs tour à tour tendres, acides, ironiques, cruelles composant le portrait en pied, réaliste et poétique, satirique et enjoué d'un charlatan. Soyons justes, il y avait eu auparavant une réussite dans la carrière de Brooks : « *Blackboard jungle*. »

L'histoire et ses prolongements religieux, politiques, sociaux ont passionné les spectateurs du ciné club. L'on a pu discuter à perdre haleine du vrai visage de ce mystificateur au talent gratuit qui a le don de langue, et qui s'en sert pour faire marcher les foules. L'on peut aussi se demander enfin, lequel est vraiment charlatan, d'Elmer Gantry qui nous livre son jeu dès la séquence inoubliable d'ouverture (traitée par Brooks comme l'ouverture d'un opéra) ou de Sister Sharon dont on ne sait jamais si elle cabotine ou si elle prend au sérieux ses miracles, ou même du journaliste (libéral, progressiste, athée, ou seulement sceptique) qui se laisse fasciner par ces personnalités hautes en couleurs que sont les deux héros de cette éblouissante histoire américaine.

Mais il en est bon ici, hors des polémiques inutiles, de marquer combien le style de Brooks révèle une rare maîtrise. C'est d'abord la précision et le sens journalistique de l'ellipse. Pensons à ces deux admirables condensés de cinéma que sont les deux séquences où Gantry se révèle un maître. Celle d'ouverture à laquelle nous faisons allusion plus haut, c'est la présentation du don de langue, sa verve gratuite, le sens aigu de la psychologie des foules que possède déjà Gantry, et

où Brooks met en scène le brillant, le retors, le clinquant, et aussi le pitoyable de l'âme humaine, et son panache. Deuxième séquence qui règle le sort du journaliste, coupable de crime de lèse-mystificateur. Le charlatan s'y fait maître-chanteur, pervers, machiavélique, séducteur, et Brooks prend ses distances comme d'ailleurs dans tout le film avec une caméra lécheuse, fouilleuse, insinuante. D'un seul jet, presque en plan séquence, cette scène nous rend toute la brutalité du meneur d'hommes.

Autre élément de l'art de Brooks. Savoir prendre ses distances avec l'intrigue, avec la satire, et ne jamais être dupe de l'histoire qu'il raconte. Le film est en effet à plusieurs dimensions. Le portrait du charlatan (lequel ?) devient portrait de la foule à la croyance béate, la critique de certaine pratique religieuse se mue en critique de la religion, mais les traits rapidement ébauchés du journaliste (est-ce Brooks lui-même ?) libéral, libre penseur, se dissolvent graduellement dans des demi teintes et le pauvre finit par se trouver du côté de ceux dont il stigmatisait la duplicité. Le brasier final, monument d'ambiguïté, où aboutissent et se perdent les lignes de forces du film et qui en est la plus belle mystification, me permet une comparaison risquée : *Elmer Gantry*, un conte libertin du XXe siècle.

✱

La Légation de la République Fédérale Allemande a donné aux cinéphiles de chez nous l'occasion de voir une des œuvres considérées comme classiques du cinéma muet : « *Métropolis* » du réalisateur germano-américain Fritz Lang.

Fritz Lang est un Autrichien d'environ 75 ans qui vers 1919 aborda le cinéma après avoir été dessinateur, étudiant architecte et voyageur. En 1933, il se réfugie aux Etats-Unis où il continue sa carrière de cinéaste.

Le merveilleux du cinéma, c'est qu'il est possible sur un seul réalisateur de juger de l'évolution d'une technique, d'un moyen d'expression, d'un art, de ses premiers balbutiements à une certaine période de maturité. Ainsi pour Fritz Lang, dont on a pu voir à Port-au-Prince quelques films de sa période américaine tels : « *Moon fleet* », « *Le Tigre du Bengale* », « *Le Tombeau Hindou* » et plus récemment « *Le Diabolique Docteur Mabuse* ». Avec la projection de « *Métropolis* », une occasion est offerte au spectateur de revenir vingt ans en arrière, mais en fait, il y a une telle différence dans l'écriture cinématographique, un tel écart dans les techniques que l'on peut parler de siècles d'évolution entre de tels films du même auteur.

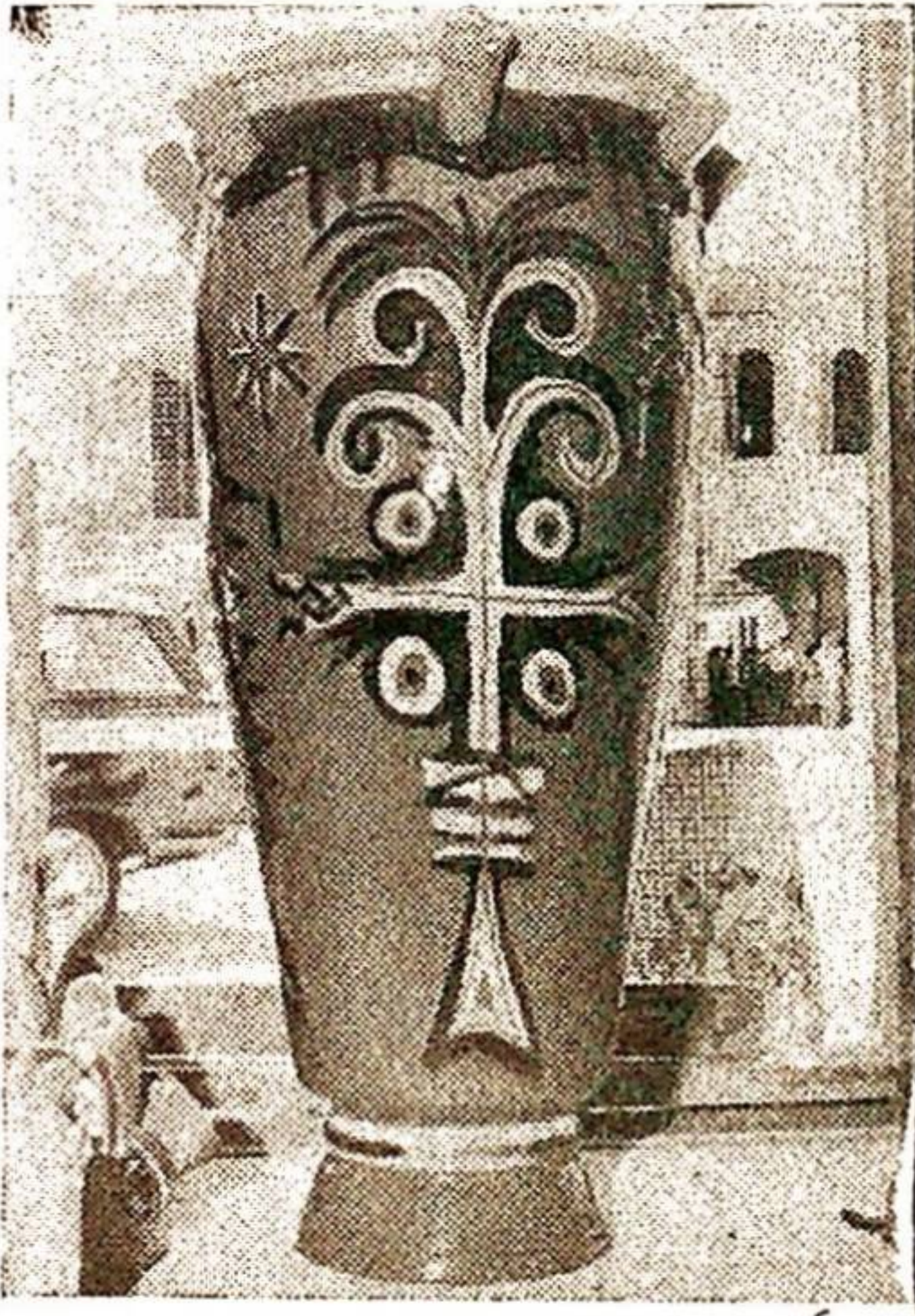
Le film a été tourné en 1926, époque troublée pour l'Allemagne d'après la première grande guerre. Il a pour thème la situation des hommes dans une cité où le pouvoir est aux mains de puissances économiques soucieuses de faire rendre au maximum les forces de travail et où les ouvriers sont rapidement ravalés au rang d'esclaves par une machine sociale impitoyable qui a fait de la science et des techniques modernes les instruments de sa domination. Ces obsessions des dangers du machinisme industriel étaient partagées à cette époque par nombre d'économistes, de sociologues, de philosophes, et les intellectuels et artistes se sont essayés à décrire le monde de demain, victime de la mécanomanie. Le septième art n'est pas resté indifférent à ce problème et le cinéphile averti a sur les lèvres les noms de films tels que « *Les Temps Modernes* » de Chaplin et « *A nous la Liberté* » de René Clair.

L'intrigue de *Métropolis* est par endroits assez mélodramatique : le fils du grand patron s'éprend d'une ouvrière que les travailleurs considèrent comme prophétesse dans cet enfer où ils vivent. Les puissances techniques au service du grand patron réalisent mécaniquement un sosie de cette jeune fille dans le but de tenir dans le calme le troupeau d'ouvriers qui menaçait de se révolter. Grâce à l'amour du fils du patron, ils arriveront à retrouver leur vrai guide ; le patron sera tué, son fils plus compréhensif prendra sa place à la satisfaction générale.

Sur cette mince trame, Fritz Lang construit une œuvre très inégale mais où nous pouvons retrouver des thèmes chers au cinéma impressionniste allemand et à Lang lui-même, et où nous pouvons juger de la maturité d'un langage cinématographique, lié cependant à une technique encore élémentaire.

Jean DOMINIQUE

LA CERAMIQUE HAITIENNE A HOWARD UNIVERSITY



Au début d'Avril s'est ouverte, à l'Université nègre de Washington, une exposition de céramique haïtienne.

Le Musée de Céramique, organisme dépendant du Département de l'Education Nationale présentera au public américain une collection de près de quatre cents pièces conçues et réalisées par nos meilleurs Céramistes.

Ce rendez-vous de l'esprit, prometteur de joies esthétiques, peut se définir l'aboutissement de huit années de recherches passionnées, recherches au cours desquelles nos magiciens de la Terre cuite ont tenté d'affirmer dans toute sa transcendance, l'existence d'une culture nationale.

Certes, la position de l'Homme haïtien, écartelé, sollicité par la multiplicité des courants qui composent son ethnie, est des plus délicates... Et pour l'artiste haïtien qui veut créer, s'évader des sentiers battus, *choisir* pose un problème réellement épineux... difficile...

Pourtant les jeunes artistes du Musée de Céramique ont opté pour un choix. Ils ont choisi à partir d'observations faites au Musée. Ces observations ont donné lieu à des recherches sur la production spontanée des artistes qui avaient la possibilité de travailler la glaise. Nos céramistes remarquèrent très vite une certaine similitude entre les pièces ainsi produites, représentant presque toutes des animaux, reptiles et batraciens... toujours des vertébrés...

Ils constatèrent également que soumise à l'attention des visiteurs, ces pièces éveillaient tout de suite et toujours, une certaine sensibilité instinctive et incontrôlée. Partant de cette observation pertinente, ils

concentrèrent alors leurs recherches sur cette production populaire et parvinrent à déterminer l'existence d'éléments sensibles qui se retrouvent également dans notre folklore. C'est ainsi qu'ils peuvent maintenant affirmer que l'un de ces éléments sensibles demeure la Croix, — la croix antérieure au christianisme, — la Croix formée de la ligne horizontale, qui, dans le vaudou, symbolise la Matière et la verticale, l'Esprit... Cette Croix se retrouve dans presque tous les « Vèvès », (signe vodouesque), — qui, si on les dissèque, nous livrent en clair, les secrets de leur origine... Ils ne seraient qu'une stylisation de formes animales antérieures à l'homme et témoigneraient au travers des siècles de la survivance du conflit éternel entre l'Esprit et la Matière... Les « Vèvès » de « Kadia Bossou » et d'« Hogoun Féraïlle » sont bien représentatifs de cette stylisation spontanée. On y retrouve la Croix et la Tête de Taureau réduite à ses éléments essentiels. Cette découverte, en entraînant d'autres, le Musée de céramique a retenu également l'importance de la Colonne vertébrale, toujours présente dans les « Vèvès » — Vèvès d'Aizan Véléquété par exemple et dans les œuvres de nos artistes primitifs.

Ces recherches diverses qui ne sont qu'à leur début permettent une orientation nouvelle de notre Art, basée sur la connaissance profonde de ces éléments sensibles, aptes à la création d'œuvres essentiellement nationales et pourtant, accessibles à la sensibilité universelle. C'est seulement à partir de la conscience de ces richesses encore inconscientes et inexploitées que nos artistes atteindront une audience internationale... Déjà, la production actuelle des céramistes axée sur ces recherches et les nouvelles techniques appliquées témoignent des hautes qualités esthétiques de cette orientation vers un Art vraiment original.

Quels que soient les moyens d'expression de nos artistes créateurs, il leur faut une base commune. Cette base *ne serait autre* que la nouvelle proposition d'esthétique adoptée par nos céramistes, — proposition qui ne se borne pas seulement à la Céramique, mais s'étend également à l'Art national.

Aussi CERAMEBADAGRIS convie les artistes de toutes les disciplines à exploiter cette nouvelle source d'inspiration susceptible, à la fois d'offrir d'immenses perspectives à notre jeunesse et de toucher un plus large public à l'étranger.

LE SALON-ESSO DES JEUNES ARTISTES

Le premier fait qui a frappé le public port-au-princien, c'est bien l'abondance de cette jeune exposition. Les murs de l'Institut Haïtiano-Américain ont débordé sur des panneaux de hasard poussés au milieu de la salle de spectacle, témoins volubiles et complaisants d'une circonstance extraordinaire. Partout des tableaux — 218 — venus de 115 jeunes peintres que le critique le plus averti ne connaissait pas la veille. Il faut ensuite, le premier coup d'œil jeté, la première faim de formes, de traits, de couleurs à peine apaisée, satisfaire son goût de l'évaluation. Quelle variété, quelles qualités sont offertes ? Comme il n'est pas si vite possible de répondre à ces questions à peine formulées, l'imagination réclame davantage ; elle attend, anxieuse, la naissance d'un chef-d'œuvre. Elle exige l'éclosion spontanée d'une jeune talent qui permettra à l'art haïtien de s'enorgueillir dans une preuve parfaite et facile de son authenticité. On peut se contenter encore de le voir affirmer son existence, sans mettre en cause sa bonne foi. Le désir était d'aider de jeunes artistes à s'affirmer, n'est-il pas réalisé ? Car voici la jeunesse et la peinture ensemble, la jeunesse avec ses défauts et ses qualités.

*

Qu'est-ce qui revient davantage sous les yeux ? Quelles sont les tendances de la jeune génération ? Les délimiter n'est pas à première vue chose aisée. Une sorte de tumulte confus s'est établi et on peut avec peine dégager quelques courants. L'amateur ne doit pas être surpris, de constater, une fois encore, que la peinture à l'huile excède de bien loin tous les autres moyens d'expression.

L'aquarelle n'est que fort médiocrement représentée par Ant. Pierre, Pascal, Pierre, Multidor, C. Arty. Il faut mettre à part celle de Ti Ga sur laquelle il sera possible de revenir à son tour. Au total, néant.

Quant au dessin, nous relevons l'unique « *Garçon au coq* » de G. P. Hector, expressif et personnel. Car peut-on classer parmi les dessins le « *Je suis la Vérité* » de Holly, une vague et si peu convaincante vérité !

*

Ce qu'il faut noter, cependant, c'est la variété des sujets : paysages, natures mortes, scènes de genre, de mœurs sont décrites, mais en proportions comme en valeurs, inégales.

Le paysage, la marine sont en minorité, on peut relever les noms de Jolicœur, Thomassini, Lespinasse, H. Calixte, Lafontant, Messieurs F. Cyprien, W. Austin, Lionel Martin, René Exumé, C. Jean-Jacques, M.C. Aurubin (mais chez elle quel éclairage de convention !) On s'arrête, plus longuement, comme le public, à la Marine et au Sous-Bois vigoureux de M.J. Gardère.

Que devient le *PORTRAIT* ? le *NU* ?

Voici « *Tête de Vieillard* » de G.F. Lamothe, un subjectif « *MOI* » de Lina Reyes, la *Grande marabout* endormie aux courbes pures de Bernard Wah, *L'aveugle* si sensible d'Edouard Wah.

Mais, en réalité, ce genre continue à ne pas retenir nos artistes. Le reste pourrait être passé sous silence, ces nus fadement inclinés ou debout dans un érotisme de commande.

Quoique relativement peu nombreuses, il y a quand même des *NATURES MORTES*. Celle de Mérisier, le premier prix, dont les trois naïves et glauques tortues, les poissons cyclamen relevés de quelques mandarines au tango agressif, flanqués de bruns fruits indéfinissables, s'inscrivent dans une ellipse parfaite. On songe à Roumer... « *dans les forêts il est des fruits... des kakis pas mûrs, des fruits exquis...* » Ceux-ci peuvent séduire un public étranger. Souhaitons-leur bonne chance.

La peinture de *FLEURS*, d'*ANIMAUX*, peu d'œuvres témoignent quelque désir de se consacrer. Tout juste les gris délicats de Marie Florence, mais surtout le deuxième prix de l'exposition « *L'oiseau* » de Marie Jose Gardère. On souhaite lui adjoindre, pour souligner l'effet qu'il déclenche, le titre d'un poème claudelien « *L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant* » même large battement soyeux des sombres ailes, même rose lumière et même sérénité générale.

La peinture d'*HISTOIRE* a moins de fervents encore : Louverture Poisson « *Prélude à la révolte des Esclaves* » et peut-être F. Joseph ; pour ce dernier est-ce un essai maladroit de peinture à histoire, mais on ne peut risquer pareil jeu de mots.

Qu'est-ce qui revient davantage ? L'on ne dit pas avec plus de bonheur ! La scène de *GENRE*, de *FOLKLORE*, de *VAUDOIS* ? Sur ce point, le Vaudou paraît céder du terrain comme source vive d'inspiration de notre peinture primitive et populaire. Par exemple, il ne faut pas se laisser prendre au titre de Laurenceau « *Guédé Zaráignée* ». De vaudouesque, en forme, que demeure-t-il ? Du magique loa gyrovague transparaît un entrelac de traits, un réseau de signes brûlants, de folles couleurs ! Tandis que Gourgue écrit en termes simples une cérémonie vaudou mais la dispose avec assez de hardiesse : le personnage au coin à gauche du tableau est le héros de la soirée, la construction trace une curieuse diagonale.

Donc, ces œuvres qui reflètent le vaudou ne sont pas parmi les plus importantes de cette exposition.

LA SCENE DE GENRE, d'inspiration locale, analyse le phénomène « *Borlette* » en quatre versions différentes, celle d'Exumé, de Normil, de Deverson et de Mireille St-Cyr, avec des détails allant de l'humour noir à la compassion tendre. Enfin comme toujours le « *Mardi-Gras* ». Vastey s'y prend à deux fois pour dénombrer une bande, la première en une large composition, puis une sorte de motif sur lequel le peintre a choisi d'agrandir quelques personnages comme pour mieux renseigner sur les mœurs expliquées.

*

C'est le moment de s'interroger sur l'*ART SOCIAL*. Quels artistes tentent de le restituer dans un présent vif ou mouvant, mais réel et critique ? Obas oppose ses tragiques et vides coins de rue aux tons lisses comme la détresse sur laquelle nul n'a de prise, de Jolicœur. C. Jean Jacques étudie de blafardes têtes d'enfants sans résoudre le problème de leur évidente nécessité. Edith Hollant stylise le même problème. Micheline Brierre (surtout dans sa famille des « *Pitite gros ventre* »), M. Wah, Betigny s'attachent aux mêmes données, leurs solutions varient.

Faudrait-il compter Harry Jacques parmi les tenants de l'art social ? Si l'exposition dévoile quelque talent nouveau c'est bien celui de cet artiste : « *Saline* » s'abrite sous cet humble nom pour donner une leçon d'équilibre, de perspective tout en gardant la clarté et la mesure requise par le sujet : blanc sel étalé, océan bleu marine, ocre et rousse barrique du centre, quelle réussite ! Derenoncourt penche vers des sujets similaires mais c'est son tableau « *Liberté* » qui a obtenu le premier prix. Qu'est-ce qui lui vaut cet honneur ? On a souligné que son dessin manquait de solidité, mais si l'artiste a voulu sobrement attirer notre inquiétude sur les sombres et douloureuses mains, il a meublé son assez vaste espace de ces seuls objets accrochés aux barreaux demesurés. On prétend encore que le tableau aurait pu être une affiche. Peut-on oublier que Toulouse-Lautrec peignait des affiches. Et sa couleur ? C'est elle la jeunesse de la composition, l'artiste l'a contenue au fond où elle éclate dans une violence d'incendie, une sorte de pyramide victorieuse, à larges touches consumées et flamboyantes, mais qui laissent subsister de verts espoirs sur les bords.

*

Y a-t-il un *ART FIGURATIF* ?

La qualité dépasse le niveau de l'ensemble de l'exposition. Gesner Pierre n'a envoyé, on le regrette qu'un seul tableau ; Un noir tourbillon l'habite, un démon tricolore l'anime qui force à demander les pendants

de ces « Cerfs volants fuyants ». Hippolit expérimente l'envoûtement de la couleur et de la géométrie combinées. Y. B. Séjourné pour son début semble annoncer un style, qu'il s'agisse de ses « *Incidences* » ou des autres toiles. Il y a encore M. E. Placide « *Configurations* ». Mais la découverte est apportée par J. Cl. Garoute, Ti Ga, résolument passé de la céramique à la peinture et qui dans cette forme d'art présente deux inclinations opposées. Il tend vers un art social et s'intéresse à l'abstraction. Son aquarelle ou crayon coloré « *Croix* » est son meilleur morceau. Que peut-on espérer d'une *PEINTURE RELIGIEUSE* ?

Les casiers jaunes, verts et rouges de Martinez ont été vus et revus un peu partout dans toutes les galeries et boutiques d'art. « Le Christ aux épines » de G. Laventure est fâcheusement sanguinolent. Quant à l'apparition sur les flots, elle n'édifierait personne, même le plus indulgent collectionneur. Il faut attendre un art sacré. Il se fait désirer et ne soulève ici qu'une paupière clignotante qui rassure peu quant à l'avenir. On mettra à part « *L'Adoration des paysans* » de Bottex où l'on retrouve la naïveté originelle et le franc coloris mêlé à la gaucherie étudiée de l'école du Cap-Haïtien. Mais on sait qu'un art primitif ne mue qu'exceptionnellement en art sacré et encore à la faveur d'une ambiance spéciale, sinon il se fige ou se répète rapidement comme il arriva jadis après Cimabué, Giotto, Fra Angelico en Italie.

Et encore qu'a-t-on noté ? Une œuvre hors classement de Patrick Vilaire intitulée « *Origine* ». Avec ses étranges incarnats et ses tons fauves, l'œuvre oscille entre le portrait fantastique et le décor de théâtre.

*

La promenade finie, on peut s'interroger sur l'actif de l'exposition. Il est concrétisé d'abord par l'octroi de trois prix au lieu de deux prévus. Un autre artiste haïtien est récompensé, son tableau est rémunéré, l'art prouve visiblement qu'il sert à assurer l'existence. Est-ce négligeable ici ? Les 112 non primés peuvent s'unir dans le désir commun de mûrir, d'améliorer leur métier, d'élever leur talent, de le pousser dans toutes les directions, à la recherche d'un épanouissement total, en agrandissant ses thèmes, en variant leur palette, en se souciant d'un perpétuel renouvellement. Ils doivent se persuader que leurs envois ont bénéficié d'une audience que jamais œuvre d'art n'a obtenue en Haïti. Les 218 tableaux ont été observés, scrutés par des milliers d'yeux, qui, autrement, ne se seraient jamais souciés de leur accorder un regard. La curiosité a grandi autour, c'est en cela que réside le réel bénéfice de ce concours. L'intérêt éveillé envers notre art ne peut désormais s'arrêter. La jeunesse a parcouru sans se lasser les salles, cherchant de futurs maîtres, appréciant longuement telle œuvre, critiquant telle autre.

L'art haïtien vient de décupler son public.

FRAENIEL

BIBLIOGRAPHIE HAITIENNE POUR L'ANNEE 1962

- ALPHONSE, Emile J., — Les yeux et la lumière, poèmes. P-au-P., 1962. 29 p.
- AMBASSADE DU VENEZUELA EN HAITI, — Bulletin. Fondé à Port-au-Prince en Octobre 1962. Imprimé chez Noroy Théodore, sur format brochure 24,5 x 18.5. 16 p. environ. Deux autres numéros paraissent encore pendant l'année : en Novembre (No 2) et en Décembre (No 3).
- ASSOCIATION NATIONALE DES SCOUTS D'HAÏTI, — Principes, organisation et règlements. Révision 1962. P-au-P., Imp. La Phalange, 1962. 87 p.
- BAYARD, Charles, — La Poésie ensorcelante. P-au-P., 1962, 81 p., avec une photo de l'Auteur. Ces... poèmes sont d'une incroyable crudité... d'inspiration.
- BEAUBRUN, Théodore, (alias : Languichatte) — Anna ; comédie locale en deux actes. P-au-P., Imp. « Panorama », 1962. 60 p., illus.
- BEAUGE, Jacqueline, — Climats en marche. Collection Haïti littéraire. P-au-P., Imp. des Antilles, 1962. 29 p., illus. avec un portrait de l'Auteur.
- BELLEGARDE, Dantès, — Au Service d'Haïti. Appréciations sur un Haïtien et son œuvre. P-au-P., Imp. Théodore, 1962. viii, 305 p. L'auteur a pratiquement raconté toute sa vie publique, en n'omettant surtout pas les appréciations d'haïtiens et d'étrangers sur son œuvre et ses actes publics.
- BRILLANT, Félix, — J'apprends à compter et à calculer. Illustré par Dieudonné Duclair et Sonia Remponeau. P-au-P., 1962. 36 p. Publié par la Division du Développement rural du Département de l'Agriculture.
- BULLETIN DU BUREAU D'ETHNOLOGIE, Série 3. No 28. Mars 1962. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1962. 64 p., illus. Emmanuel C. Paul, Directeur.
- CAUVIN, L. Paul, — Cantilène d'un naufragé. Collection Régénération du Nord'Ouest d'Haïti. P-au-P., 1962. 23 p. miméog.
- CONJUNCTION, Bulletin de l'Institut Français d'Haïti. No 83. Année 1962. P-au-P., Eds. Henri Deschamps, 1962. 51 p. Format livre.
- CONJUNCTION, Bulletin de l'Institut Français. No 84-85. Année 1962. P-au-P., Eds. Henri Deschamps, 1962. 61 p.

- CONJONCTION, Bulletin de l'Institut Français. No 86. Année 1962. P-au-P., Eds. Henri Deschamps, 1962. 67 p.
- CHARLES, Carmin, — Contes des Tropiques, P-au-P., Eds. Panorama 1962. 124 p. illus.
- COUTARD, Luc E., — Une politique financière et monétaire Nationale. P-au-P., Imp. Les Presses Libres, 1962. 50 p.
- DARTIGUENAVE, André, — Catalogue de films fixes et de films animés disponibles en Haïti. P-au-P., 1962. 121 p. miméog., illus.
- DAVERTIGE, Pseud., — Idem... avec un poème autographe illustré par l'Auteur. Poésies 1960-1961. Collection Haïti Littéraire. P-au-P., Imp. N. A. Théodore, 1962. 66 p. Pseud. de Villard Denis.
- DEJEAN, RR. PP. Yves et Paul, — Evangil dimanche ac fètt. Port-Salut, 1962. 127 p. Edition cartonnée. Ecrit en langage Créole.
- DESINOR, Yvan Marceau, — Tragédies Américaines. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1962. 79 p.
- DESPEIGNES, Guy-Henry, — Les ailes du sourire ; poèmes. P-au-P., 1962.
- DORSINVILLE, Roger, — Le Grand Devoir, poème. Madrid, 1962, 16 p.
- DUC, Gérard, — La lutte pour l'existence dans le processus d'évolution des collectivités humaines. P-au-P., Novembre 1962, 20 p.
- DUVALIER, Dr. François, — Deux Etudes extraites des Oeuvres Scientifiques du Docteur..... Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1962. 41 p., avec une photo de l'Auteur. Etudes intitulées : « Le traitement du Pian par la Terramycine pure » et « De la valeur relative du cyto et du sero-diagnostic dans la Tréponématose sous les tropiques ».
- ETIENNE, Gérard V., — Essai sur la négritude. P-au-p., Editions « Panorama », 1962, 32 p.
- FARDIN, Dieudonné, — Lyre déclassée. Collecion du Nord-Ouest d'Haïti. Port-de-Paix, Atelier Capois La Mort, 1962. 23 p. illus. Coll. de poèmes.
- FARDIN, Dieudonné et PIERRE, Edy B., — Anthologie des Poètes et Ecrivains du Nord-Ouest d'Haïti. Tome 1 : les Poètes. Port-au-Prince, 1962. 81 p. miméog.
- FIRMIN, Anténor, — L'Effort dans le mal. P-au-p., Les Editions Panorama, 1962, 39 p. Nouvelle Edition du Livre paru en 1911 à San Juan de Puerto Rico et à Port-au-Prince.
- FOUCHARD, Jean — Trois discours. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1962. 76 p. (Discours prononcés) a) à l'inauguration des chantiers de Duvalier-ville (ancienne Cabaret), b) à la remise des prix du Président de la République à Roussan Camille et à M. Hénock Trouillot, c) à l'occasion de la nomination de l'Auteur dans l'Ordre des Arts et des Lettres de France, à titre d'Officier).

- FOUCHE, Franck, — Symphonie en noir majeur, poème. Port-au-Prince, (1962) 13 p., illus. Publié à la mémoire du poète Roussan Camille.
- GABRIEL, Mesmin, — Le mal de la culture. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1962, 419 p., illus.
- GEORGES, André, — Le Gouvernement de Sylvain Salnave au sein de la crise de 1867-1869 en Haïti. Thèse de sortie, Section des Sciences Sociales (Juillet 1961). Ecole Normale Supérieure (Port-au-Prince) 1962, 119 p. miméog.
- HAITI - AGRICULTURE, Manuel d'arts industriels. Division du Développement rural. Port-au-Prince, 1962, non pag. illus.
- HAITI - AGRICULTURE, — Rapport annuel (Exercice 1961-1962) Port-au-Prince, Déc. 1962. 132 p. miméog.
- HAITI - AGRICULTURE, — Rapport sur la situation du Bureau de Crédit Agricole au 31 Décembre 1961... Port-au-Prince, 1962, illus., publié par le Bureau de Crédit agricole.
- HAITI - AGRICULTURE..., — Résumé des résultats obtenus pour l'année 1961 par la division des recherches (CAP-HADO) de la station expérimentale agricole de Damien. Port-au-Prince 1962. non pag., illus.
- HAITI - JUSTICE — Code rural Docteur François Duvalier. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1962, 64 p.
- HAITI - TRAVAIL ET BIEN-ETRE SOCIAL, — Revue du Travail, 1er. Mai 1962, No 11, Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1962, 291 p. illus.
- HECTOR, Michel C., et MOISE, Claude D. — Le régime colonial français à Saint Domingue, 1625-1789. Cours d'Histoire d'Haïti pour la classe de Seconde, Port-au-Prince, 1962. 166 p. miméog.
- HIPPOLYTE, Dominique, — Quand elle aime ; pièce en un acte, en vers, représentée en 1917, deuxième édition. Port-au-Prince, Imp. N. Telhomme, 1962. 33 p.
- JADOTTE, Hérard, — Saison nouvelle. Port-de-Paix, 1962, 27 p. miméog., illus. Poèmes.
- JANVIER, Louis-Joseph, — Les Antinationaux (Actes et principes), par le Docteur..... Port-au-Prince, Les Editions Panorama, 1962. 190 p. Nouvelle édition du livre paru en 1884 à Paris, chez Roucier.
- LABONTE, Roger — Une efficace coopération ; drame en trois actes. Port-au-Prince, Imp. La Phalange, 1962, 79 p. Avec une préface du R. P. Jean-Claude Lespinasse.
- LABUCHIN, Rassoul, — Trois colliers maldioc. Collection Haïti Littéraire. Port-au-Prince, Imp. des Antilles, 1962, 23 p. Poèmes en créole. Pseud. de Yves Médard.
- LAFONTANT, Marie-Carmel, — Coucou, manuel d'initiation à la lecture. No 1 par....., illustré par Luckner Lazare. Approuvé par la Division du Développement rural, 2e. édition. Préparé par la Branche du

- matériel éducatif et imprimé à l'Imprimerie des Antilles. Port-au-Prince, 1962, 22 p. illus., pub. sous l'égide du Département de l'Agriculture.
- LAFONTANT, Marie-Carmel, — Les bons amis ; manuel d'initiation à la lecture, No. 2. Port-au-Prince, 1962, 22 p. illus.
- LAFONTANT, Marie-Carmel, — Coucou et les bons amis... ; le livre du maître, Port-au-Prince, 1962, 15 p. illus...
- LAMOTHE, Leduc B. — Sur la route de la vie. Quelques pages de Cudel au « Coin des Amateurs d'Art ». Préface de Me. J. B. Cinéas. Port-au-Prince, Editions Henri Deschamps, 1962, 112 p.
- LEROY, Frantz, — Du bec et des ongles. Port-au-Prince, 1962. Recueil de poèmes.
- LESPINASSE, Dr. Fritz, — Kystes de l'ovaire et grossesse (Revue Française de Gynécologie et d'obstétrique Année LVII. No 2 Février 1962. p. 111-116). L'Auteur était alors « Assistant étranger » à la Maternité St. Antoine de Paris.
- LIGUE (la) CONTRE LE CANCER. Ses efforts, ses résultats. Dr. Charles Chevalier, Président de la Ligue contre le Cancer. Port-au-Prince, Imp. Henri Deschamps, 1962, 18 p., illus. sur grand format, présentation sur bon papier. Avec une préface du Docteur Léon Colon.
- LOUIS-CHARLES, Hermann, — La Révolution duvaliériste et la compréhension des masses, Port-au-Prince, Editions Panorama, 1962, 27 p. Imp. à l'Imprimerie de l'Etat.
- MANIGAT, Leslie François, — La politique agraire du Gouvernement d'Alexandre Pétion (1807-1818). Port-au-Prince, Imp. La Phalange, 1962, 73 p. A propos de la brochure, il y eut entre M. Yves Montas, publiciste et l'auteur une polémique presque... violente.
- MANIGAT, Leslie François, — Une date littéraire, un événement pédagogique. Port-au-Prince, Imp. La Phalange, 1962, 43 p. Avec un avant-propos de Max et Lucienne Bissainthe, Leslie et Marie-Lucie Manigat. Il s'agit du manuel de Littérature Haïtienne, publié par le Docteur Pradel Pompilus et le C. Frère Raphaël.
- MAGLOIRE, Francis L., — Du crépuscule de l'aube à l'aube du crépuscule, Port-au-Prince, 1962.
- MAISONNEUVE, Gérard F. Calendrier de l'Eglise Catholique d'Haïti, Port-au-Prince, 1962, 152 p. illus.
- MARS, Dr. Jean Price, — De la préhistoire d'Afrique à l'Histoire d'Haïti, Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1962, 215 p. En exergue : « Ebauches, 2ème. série ».
- MESSAGES (du Secours Catholique d'Haïti). Organe officiel de l'Association, mensuel, fondé en Juin 1962 à Port-au-Prince. Directeur-Gérant, Responsable : Antoine Bervin.

- MORISSEAU, Roland, — Germination d'espoir. Collection Haïti Littéraire, Illustration de Ti-ga, Port-au-Prince, Imp. N. A. Théodore, 1962, 42 p. Illus.
- MORPEAU, Hélène, — La Fête des Pères à Port-au-Prince le 23 Juin 1961. Haïti et le Canada se donnant la main. Port-au-Prince, Imp. La Phalange, 1962, 64 p., illus.
- MORTES, Roger, — Deviens Scout. Notes diverses groupées et présentées par « Malfini des Hauteurs » quatrième édition, Port-au-Prince, La Phalange, 1962, 65 p. illus.
- NUMA, Saint-Arnauld, — Les Echos du Silence (poème). P-au-P., Art Graphique Presse, 1962, miméog. non pag.
- PAUL, Emmanuel Casséus, — Panorama du Folklore Haïtien (Présence Africaine en Haïti), Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1962, 323 p. illus.
- PHAREAUX, Lallier C., — La ville de Rome, son processus de développement, ses aspects et son esprit, Port-au-Prince, Ed. Henri Deschamps, 1962, 126 p. avec un portrait de l'auteur.
- PHELPS, Anthony, — Eclats de silence. Port-au-Prince, Art Graphique Presse, 1962, 50 p. illus. Recueil de poèmes.
- PHILOCTETE, René, — Les tambours du soleil. Collection Haïti littéraire, Port-au-Prince, Imp. des Antilles, 1962, 33 p., illus.
- PINCHINAT, Antonio M., — Vegetable variety and fertiliser trials in Meaugé, ODVA, September 1962, Port-au-Prince 1962, 14 p. miméog., tabs. Publié sous l'égide du Département de l'Agriculture.
- PIQUION, René, — Crépuscule de mythes, Port-au-Prince, Imprimerie de l'Etat, 1962, 73 p.
- POSY, Bernard, — Les chants du silence (poèmes) Port-au-Prince, Art Graphique Presse, 1962, 41 p. illus.
- PROGRES (le.) par la recherche scientifique, Port-au-Prince, 1962. Non pag., illus. Renseignements d'ordre agricole, publiés sous l'égide du Département de l'Agriculture.
- REVUE DE LA FACULTE D'ETHNOLOGIE, No 5, Port-au-Prince, Imp. N. A. Théodore, 1962, 125 p.
- ROMAIN, Dr. Jean-Baptiste, — Introduction à l'Anthropologie physique des Haïtiens, Stature, Indice cormique, Indice céphalique, Port-au-Prince. Imp. N. A. Théodire, 1962, 140 p. L'Auteur, Docteur ès-Lettres (Sorbonne) est Doyen de la Faculté d'Ethnologie de Port-au-Prince.
- ROND-POINT, Revue culturelle mensuelle, No. 1, Nouvelle Série, Juillet 1962, Format livre, Revue fondée par le R. Père Gérard Bissainthe, de la Congrégation du Saint Esprit.
- ROND-POINT, Revue culturelle, No 2, Nouvelle série, Août-Septembre 1962, Format livre, 20 p.

- SAINT-SURIN, Jacques, — Indices démographiques et perspectives de la population d'Haïti de 1950 à 1980. Travail réalisé sous la direction du Professeur Léon Tabah, Santiago (Chili), Novembre 1961, Port-au-Prince, Imprimerie de l'Etat, 1962, 36 p.
- SCHAEDEL, Richard P., — An Essay on the human resources of Haiti. Port-au-Prince, 1962, 117 p. miméog., illus. L'auteur fut « Community analyst » aux bureaux de l'USOM, à Port-au-Prince.
- SAINT-HILAIRE, Paul — Chants du paria, Port-au-Prince, Cie Lithographique d'Haïti, 1962, 30 p., illus. Recueil de poèmes.
- SEMENCES, Revue mensuelle, Haïti Littéraire, Port-au-Prince, Direction, Un Comité, Gérant Responsable : S. Legagneur, Vol. 1, No 1, 1ère. année, Avril 1962, Imp. Les Presses Libres, 32 p. 26 x 17.5.
- SEMENCES, Vol. 1, No. 2, 1ère. année, Mai 1962. Imp. Les Presses Libres, 41 p., 26 x 17.5.
- SEMENCES, Vol. 1, No 3, 1ère année, Juillet-Août 1962, Imp. Les Presses Libres, 41 p., 26 x 17.5.
- STEPHEN, Jude, — Nuits guinéennes ; poèmes, Port-au-Prince, Imp. Les Presses Libres, 1962, 20 p., illus.
- SUPPLEMENT DU BUDGET de fonctionnement de l'exercice 1961-1962. Octobre 1961 - Septembre 1962. (Numéro extraordinaire du « Moniteur », journal Officiel de la République d'Haïti. Hermann D. Mellon, Directeur a. i. 116ème année. No 111. Mardi 28 Novembre 1961.) P-au-P. Imp. de l'Etat, 1962. 76 p.
- TROUILLOT, Hénoch, — Les Origines sociales de la Littérature Haïtienne. No spécial de la « Revue de la Société Haïtienne d'Histoire, de Géographie et de Géologie ». 37ème année. Vol. 32 No 109. Port-au-Prince, Haïti. Janvier - Avril - Juillet 1962, P-au-P., Imp. N. A. Théodore, 1962. 376 p. Paru en même temps en tiré à part.
- VILAIRE, Jean-Joseph, — Un ami de notre race : le Pasteur F. Eldin. P-au-P., Les Editions Evangéliques, 1962. 37 p. Le Pasteur Eldin publia, en 1878, à Toulouse, un livre : « Treize ans de séjour aux Antilles ».
- VINCENT, René, — Jalousie. Cap-H., 1962. 46 p. Recueil de poèmes.

BIBLIOGRAPHIE HAITIENNE POUR L'ANNEE 1963

- ADOLPHE, Armand, — Pour un Coumbite ; poèmes 1962-1963. Collection « Hounguenikon ». P-au-P., Imp. M. Rodriguez, 1963. 28 p.
- ANTOINE, Yves, — La Veillée. Préface du Docteur Pradel Pompilus. P-au-P., Imp. Serge L. Gaston, 1963. 62 p.

- ARCHER, Evry E., — Lueurs et Arpèges ; pour un concert de sourires. P-au-P., Eds. Panorama, Mars 1963. 32 p. Port. de l'Aut.
- AUGUSTIN, Eric, et FERDINAND, Joseph, — Semences Poétiques. P-au-P., Imp. Serge Bissainthe, 1963. Non paginé.
- BEAUBRUN, Théodore, — La Haine au service de l'Amour ; comédie dramatique en 2 actes. P-au-P. (Imp. de l'Etat), 1963. 36 p. Pseud. : LANGUICHATTE.
- BIJOU, Dr. Legrand, — Psychiatrie simplifiée (Les maladies mentales et leur traitement) P-au-P., Imp. du Séminaire Adventiste, 1963. 138 p.
- BROUARD, Carl, — Ecrit sur du ruban rose. Deuxième Edition publiée avec l'autorisation de l'Auteur par le « Comité soixantième anniversaire Carl Brouard » P-au-P., Eds. Panorama, (1963) 15 p.
- BROUARD, Carl, — Pages retrouvées. Oeuvres en prose et en vers. P-au-P., Eds. Panorama, 1963. 182 p.
- BULLETIN DU BUREAU D'ETHNOLOGIE, Paraissant tous les trois mois. Série IV. No 29. Novembre 1963. 63 p., illus. Directeur : Jacques Oriol. Numéro consacré à l'ancien Directeur, feu Emmanuel C. Paul, Auteur de nombreux livres, dont un « Panorama du Folklore Haïtien ».
- CONJUNCTION. Bulletin de l'Institut Français d'Haïti. Port-au-Prince. No double 87-88. 1963. Hommage à Léon Laleau. P-au-P., Imp. Henri Deschamps, 1963. 93 p. Numéro consacré à Léon Laleau qui venait d'obtenir le « Prix Edgar Poë ». Contient une bibliographie des Oeuvres de cet Auteur et des articles et appréciations de plusieurs Ecrivains : Dr. J. Price Mars, MM. Dantès Bellegarde, Jean Fouchard, Max Bissainthe, Dr. Pradel Pompilus, etc...
- CONJUNCTION. Bulletin de l'Institut Français d'Haïti. Port-au-Prince. No 89. 1963. La Découverte... P-au-P., Imp. Henri Deschamps, 1963. 73 p. Contient notamment un « Christophe Colomb », de Bernard Foubert, le Directeur Intérimaire de l'Institut et des poèmes inédits d'Anthony Phelps.
- DAUPHIN, Marcel, — Haïti, mon Pays (Editions Mercédès-Westen) P-au-P. Imp. Dorsinville, 1963. 32 p. Recueil de vers.
- DEMARRAGE (Le). Conseil permanent d'action de libération économique de la République. P-au-P., 22 Mai 1963. 31 p., illus.
- DEMARRAGE (LE). Conseil National de développement et de planification. (Edition Technique) P-au-P., (Imp. de l'Etat), Août 1963. 97 p., illus.
- DIAQUOI DESLANDES, Célie, — Chants du Cœur ; poèmes. P-au-P. Serge Bissainthe, 1963. 90 p., illus.
- DORET, Frédéric, — De mon cœur à ton cœur. P-au-P., Eds. Panorama, 1963. 20 p. Recueil de vers.
- DROUINAUD, Lappierre, — Poésie cosmique (Première série) P-au-P., Imp. des Antilles, 1963. 24 p.

- DUVALIER, Dr. François, — Message à la Nation Haïtienne et aux Peuples de l'Amérique. Editions SID. P-au-P., Imp. des Antilles, Avril 1963. 10 p., illus. Message lancé à l'occasion du Jour Panaméricain. L'Aut. est Président à vie de la République.
- EGLISE EN MARCHE. Décembre 1963. Spécial. Pastorale et Vodou. Concile et Liturgie. P-au-P., 1963. 76 p.
- EGLISES (LES) ORTHODOXES. Port-au-Prince, Imp. Henri Deschamps, Déc. 1963.
- FERTIN, Rév. Père Pierre, — L'Eglise en notre temps. P-au-P., Editions Rond-Point, 1963. 95 p.
- FERTIN, Rév. Père Pierre, — Le Feu de proie ; poèmes. Illustrations de l'Auteur. P-au-P., Imp. Henri Deschamps, (1963) 47 p., illus.
- FLEURIZARD, St-Louis F., — Bouquet d'espoir ; poèmes. P-au-P., Imp. Rodriguez, (1963). 13 p.
- FOURCAND, Jean M., — Grains de bambou ; poèmes et blagues. P-au-P., Imp. des Antilles, 1963. 64 p.
- GOURAIGE, Ghislain, — Histoire de la Littérature Haïtienne (de l'Indépendance à nos jours) P-au-P., Imp. des Antilles, 1963. 507 p. « Reproduit avec l'autorisation de l'Auteur Dr. Ghislain Gouraige » Nouvelle édition.
- GOURAIGE, Ghislain, — Les meilleurs Poètes et Romanciers Haïtiens (Pages choisies) P-au-P., Imp. La Phalange, 1963. 414 p.
- HAITI - EDUCATION NATIONALE, — Programme révisé et plan d'études de l'Enseignement secondaire. Sanction Loi du 4 septembre 1963. P-au-P., Edition Centre Audio-visuel d'Haïti, 1963. 104 p. miméog.
- HAITI-TOURISME-DIRECTION GENERALE DU TOURISME, — Haïti (Guide). P-au-P., 1963. 24 p., illus.
- HAITI-TRAVAIL ET BIEN ETRE SOCIAL, — Bulletin No 2. Mars 1963. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1963. 90 p.
- HAITI-TRAVAIL ET BIEN ETRE SOCIAL, — Revue du Travail. Volume 12. 1er Mai 1963. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1963. 303 p., illus. On voit sur la couverture la photo de Mlle Silione Lominy « Reine du Travail 1963 ». Cette revue, depuis 1951, a paru chaque année, sauf en 1957, à cause sans doute du chaos politique de l'heure.
- HAYTIAN-AMERICAN SUGAR COMPANY, — Règlements Intérieurs. P-au-P., Imp. des Antilles, (196) 16p.
- HAITI-FINANCE ET AFFAIRES ECONOMIQUES - INSTITUT HAÏTIEN DE STATISTIQUE, — Bulletin trimestriel de statistique. Nos 33-34-35-36. Année 1959. P-au-P., 1963. 237 p. Système off-set employé. Format feuille de dactylo.
- JADOTTE, Hérard, — Honneur et respect. Collection Régénération du

- Nord-Ouest d'Haïti. Préface de Gérard V. Etienne. P-au-P., Eds. Panorama, 1963. 29 p.
- LAFONTANT, Marie Carmel, — Mon Premier Livre de Grammaire... illustration de : Lucner Lazare, 3ème Edition. P-au-P., 1963. 41 p.
- LAFORREST, Georges F., — Complaintes. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1963. 57 p.
- LHERISSON, Justin, — La Famille des Pitite-Caille. Troisième Edition No 2. P-au-P., Imp. des Antilles, 1963. 119 p. En ex. : « Les Fortunes de chez nous ». Photo de l'Auteur. Edition publiée par ses filles.
- LUBIN, Maurice A., — Florilège Jacmélien (Fragments) P-au-P., (1963). 26 p.
- LUBIN, Maurice A., — Tres etapas no aperfeiçoamento da condicao humana na America (Separata do No 54 da Revista de Historia) Sao Paulo, 1963.
- MATHELIER, Clément, — La Noble lutte. P-au-P., Eds. Panorama, 1963. 40 p., illus.
- MEGALOS, Herodote, — Pétales de vie (poèmes) P-au-P., 1963. 24 p.
- MONTERO, Jean Norbert, — A l'ombre des réverbères ; poèmes. P-au-P., Les Presses Libres, s. d. (1963) 35 p.
- MORISSEAU, Roland, — v. Philoctète, René,
- NUMA, Saint-Arnauld, — Les Echos du silence (poèmes) P-au-P., Arts Graphiques Presses, 1963. Non paginé.
- PAUL, Edouard C., — Afrique : perspectives politiques. Préface de Michel Aubourg. P-au-P., Imp. des Antilles, 1963. 78 p.
- PIERRE-PAUL, Antoine, — Les Contre-vérités d'une thèse à l'Ecole Normale Supérieure et la levée de boucliers Dominicano-Lecontiste de 1911. P-au-P., Imp. N. A. Théodore, 1963. 30 p.
- PIERRE-PAUL, Max, — Souveraineté Nationale. P-au-P., 1963. 17 p. L'Auteur est le fils du précédent.
- POSY, Bernard, — Roussan Camille, le Poète d'« Assaut à la Nuit ». Conférence prononcée à Jacmel, le 6 Décembre 1962, à l'occasion du 102ème Anniversaire de la fondation du Lycée Pinchinat. P-au-P., Imp. des Antilles, (1963) 39 p.
- RAMEAU, Mario, — La Révolution de Saint-Domingue. 1789-1804. Première Partie. Cours préparé par... et J.-J. D. Ambroise. Classe de Rhétorique. P-au-P., Octobre 1963. 206 p. miméographié. Les deux Auteurs sont Professeurs d'Histoire.
- ROUND-POINT. Revue culturelle mensuelle. No 4. Décembre 1962 - Janvier 1963. « La Revue du personnalisme Haïtien » Siège social : Bibliothèque des Jeunes. Administration-Rédaction : Yvon Valcin. Format livre. Cette Revue, qui paraissait d'abord sous forme de textes miméographiés, avait comencé une « nouvelle série » imprimée en Juillet 1962, à l'Imp. Henri Deschamps. A partir du No 5



- (Février-Mars 1963), elle est imprimée à l'Imp. des Antilles. Le No 12 est le dernier paru en 1963.
- ROUMER, Emile, — Le Caïman Etoilé. Port-au-Prince, Eds. Panorama, (1963) 62 p. Recueil de vers.
- SALNAVE, Ch. Théophile, — A light rom Heaven. P-au-P., Imp. Telhomme, 1963. 28 p.
- SALOMON, Guy G., — Espoir. P-au-P., Imp. des Antilles, 1963. 24 p. Recueil de vers.
- SEJOUR-MAGLOIRE, Francis L., — Merdicolore. P-au-P., Eds. Panorama, 1963. 32 p.
- SENAT, Franck Charles, — Les Gloses et les Rythmes sales. P-au-P., Imp. T. Michel, 1963. 38 p.
- SERGILE, Mme Vve Joseph, — Pédagogie moderne. P-au-P., Eds. Panorama, 1963. 98 p.
- TROUILLOT, Hénoch, — Les Anciennes Sucrieries coloniales et le marché Haïtien (sous Boyer) P-au-P., Imp. de l'Etat, 1963. 104 p.
- UNIVERSITE D'HAITI - FACULTE D'ETHNOLOGIE, — Revue de la Faculté... No 6. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1963. 61 p.
- VIXAMAR, Claude, — L'Apothéose (poème) Collection « Moisson du Génie Haïtien » (Cap-Haïtien) P-au-P., Imp. N. A. Théodore, 1963. 21 p., illus.
- WOOD, Harold A., — Northern Haiti : Land, land use, and settlement. A geographical investigation of the Departement du Nord. Toronto, Univ. of Toronto. Press. 1963. 168 p., illus.

BIBLIOGRAPHIE HAITIENNE POUR L'ANNEE 1964

- ALPHONSE, Emile J., — Rose-sur-le-sable ; poème. P-au-P., Imp. M. Rodriguez, 1964. 18 p.
- ARCHER, Evry, — L'Envers du Décor. Toute ressemblance des personnages avec des Individus existant ou ayant existé n'est que pure coïncidence. P-au-P., Imp. Panorama, Juillet 1964. 38 p.
- ARMAND, Clarence, — Une conception corpusculaire de la lumière. P-au-P., Imp. N. A. Théodore, 1964.
- BULLETIN DU BUREAU D'ETHNOLOGIE. Série IV. No 30. Juillet 1964. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1964. 56 p., illus. Format livre. Edition Spéciale. Jacques Oriol, Directeur. Ce numéro contient une Etude des Anthropologues Paul Barker et Gérard G. Gayot, intitulée « Le Chien de pierre de Chansolme ». « Opigielgourian, dieu des Taïnos », chien adoré par les Araw aks et vu par les Espagnols ». Le Numéro contient également une bibliographie détaillée des publications du Bureau d'Ethnologie (Bulletins et publications proprement dites).

- CADET, Edner, — Essai d'un programme d'Eugénisme ou de Génétique Sociale relatif à notre communauté. P-au-P., Imp. des Antilles, 1964. 34 p. Thèse soutenue à la Faculté d'Ethnologie (Université d'Haïti). L'Aut. est « Licencié ès-Sciences Anthropologiques, Ethnologue ».
- CATALOGNE, Gérard de, — Haïti à l'Heure du Tiers Monde. Précédé d'une « Lettre ouverte au Général De Gaulle ». P-au-P., Eds. du Nouveau Monde, 1964. 226 p.
- CELEBRATION DU PREMIER DIMANCHE DE CAREME. P-au-P., Imp. H. Deschamps, 1964.
- CHAUVEL, Louis, — Racing Club Haïtien, ou : 40 ans au service du Sport National. P-au-P., Imp. des Antilles, 1964. 68 p.
- CHRISPHONTE, Prosper, — Traits d'union entre deux tomes et 3ème thèse. P-au-P., Imp. du Séminaire Adventiste, 1964. 62 p.
- CONJONCTION. Bulletin de l'Institut Français d'Haïti, Port-au-Prince. Numéro double 92-93. P-au-P., Imp. Henri Deschamps, 1964. 89 p.
- CONJONCTION. Bulletin de l'Institut Français d'Haïti. Port-au-Prince. Numéro double 94-95. 1964. P-au-P., Imp. Henri Deschamps, 1964. 80 p. Contient notamment deux articles, intitulés le premier « Lucien Lemoine vous parle » et l'autre « L'Unesco au Congo ».
- CONJONCTION. Bulletin de l'Institut Français d'Haïti. Port-au-Prince. Numéro double 96-97. 1964. P-au-P., Imp. Henri Deschamps, 1964. 89 p. Numéro spécial contenant un compte-rendu par M. Bernard Foubert, Directeur Intérimaire de l'Institut Français d'Haïti, de « Le Paysan Haïtien », livre magistral de Paul Moral, ancien Professeur au même Institut, une Etude de M. Hénock Trouillot, sur le « Code Rural de Boyer et la paysannerie Haïtienne », un article du Docteur Pradel Pompilus sur « Le paysan dans le Roman Haïtien » et une nouvelle de M. Serge F. Rochemont.
- CONSCIENCE NATIONALE ET PRISE DE POSITION DU PEUPLE HAITIEN en fonction de la permanence de la Révolution Duvaliériste. 1er Août 1964. P-au-P., 1964. 69 p.
- CONSEIL NATIONAL DE DEVELOPPEMENT ET DE PLANIFICATION, — Fondement juridique du Plan d'Urgence de démarrage économique et social et du budget de développement. P-au-P., Imp. de l'Etat, Mai 1964.
- DANIEL, Neptune, — Dissertations de Littérature Haïtienne, à l'usage des classes Humanitaires et des candidats au Baccalauréat. Préface du Dr. Pradel Pompilus. P-au-P., Eds. Panorama, 1964. 143 p.
- DEITA, — Les Désespérés ; roman. P-au-P., Imp. N. A. Théodore, 1964. 110 p. La rumeur...littéraire veut que l'Auteur qui, ici, utilise un pseudonyme, soit une jeune Dame vivant à la capitale, mais originaire de Port-de-Paix ?

- DELBEAU, Raymond, — Les Principaux Instincts chez l'Homme. Etude portant sur la mentalité et le tréfonds de l'Âme Humaine. P-au-P. Imp. V. Valcin, 1964. 29 p.
- DENIS VILLARD, — Idem et autres poèmes. Paris Séghers, éd. 1964. 93 p. avant-propos d'Alain Bosquet. Nouvelle Edition, illustrée. Pseud : Davertige.
- ETIENNE, Franck, — Au fil du temps. P-au-P., Imp. des Antilles, 1964. 56 p. Recueil de vers.
- ETIENNE, Franck, — La Marche. P-au-P., Eds. Panorama, 1964. 71 p. Recueil de vers.
- ETIENNE, René Hs., — Notes sur « Beaumont Corail » (par)..., Spécialiste Educateur de Base. Jérémie, Atelier Audio-Visuel. Ecole Normale Rurale de Marfranc, 1964. 38 p. miméog., illus.
- FANINI-LEMOINE, Raoul, — Diffusion Métaphysique... Science Nouvelle 2. Doctrine de Christ. P-au-P., 1964. 53 p.
- FARDIN, Dieudonné, — Collier La Rosée ; poèmes créoles. Précédés d'une Etude sur « La Méthode phonétique de Charles Fernand Pressoir ». Port-de-Paix, Editions Atelier Capoix-la-Mort, 1964. 52 p. miméog. Format moyen.
- FOUCHE, Franck, — Guide pour l'Etude de la Littérature Haïtienne. P-au-P., Eds. Panorama, 1964. 158 p.
- GEORGES, Guy D., — La Cité du Soleil... P-au-P., 1964. 32 p. Recueil de vers.
- GRACIA, Phito, — Fumée d'Ombre ; poèmes 1963-1964. P-au-P., Imp. « Panorama », (1964) 29 p. Collection « Hounguenikon ».
- HAITI-AGRICULTURE, RESSOURCES NATURELLES ET DEVELOPPEMENT RURAL, - BUREAU DE CREDIT AGRICOLE. — Rapport Annuel 1963. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1964. 31 p., illus.
- HAITI-EDUCATION NATIONALE, — Enquête Socio-Economique à Bellevue la Montagne. No 1. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1964. 36 p. Publié par l'ONEC (Office National d'Education Communautaire).
- HAITI-FINANCES ET AFFAIRES ECONOMIQUES - INSTITUT HAÏTIEN DE STATISTIQUE, — Guide Economique de la République d'Haïti. P-au-P., Juillet 1964. 193 p. Petit Format. Système off-set employé. En collaboration avec « l'organisation d'Etudes du Conseil National de Développement et de Planification ». Illus.
- HAITI-INTERIEUR, — Constitution de la République d'Haïti. 1964. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1964. 38 p.
- HAITI-AFFAIRES ETRANGERES, — Haïti. Revue Diplomatique. Edition Spéciale. Nouvelle série. Vol. 5 - No 3. Janvier-Février 1964. P-au-P., Imp. des Antilles, 1964. 40 p., illus.

- HAÏTI-TRAVAUX PUBLICS, — Caisse ordonnance-médicale (des) Services Hydrauliques de la République d'Haïti. P-au-P., (Imp. des Antilles), 1964. Non paginé, illus.
- LAFONTANT, Michaëlle, — Brumes de printemps ; poèmes. Préface d'Auguste Thénor. P-au-P., Imp. M. Rodriguez, 1964. 36 p. Photo de l'Auteur.
- LAMOTHE, Louis, — Recueil de versions et d'exercices du Baccalauréat. P-au-P., Imp. Henri Deschamps, 1964. L'auteur, hispanisant très connu, est aussi le Fondateur et le Directeur de l'Institut Lope de Vega d'Haïti.
- LAROCHE, Dr. Victor, — La Leptospirose Humaine en Haïti. P-au-P., Imp. Henri Deschamps, 1964. 36 p.
- LEDAN, Rév. Marc P., — Le Communisme face au Christianisme. Questions sociales et religieuses. Troisième série. P-au-P., Eds. Panorama, 1964. 47 p. illus.
- LUBIN, Maurice A., — Etape d'une visite culturelle. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1954. 47 p. Concerne le séjour en Haïti du Poète Guyanais Léon Gontran Damas. Voir également les deux plaquettes publiées à ce sujet par René Piquion en 1964.
- MAGLOIRE, Gérard, — Lyre mélancolique (Poèmes) Préface de Marcel Dauphin. P-au-P., Imp. Serge L. Gaston, 1964. 46 p.
- MORPEAU, Hélène, — Deux saynettes locales. La plus belle chose qu'une jeune fille puisse désirer. 4 Décembre 1963. Etre Mère. Suivies de deux nouvelles du terroir. Jésula, avec une lettre de (Mr.) Gabriel Imbert, Lauréat de l'Académie Française. Vers La Saline et un poème en Prose, Petit Frère (Furcy) par..., avec quatre illustrations. P-au-P., Imp. Rue Bonne Foi, 1964. 23 p., illus.
- NEPTUNE, Gardy, — Les Heures étoilées de notre histoire, (1ère et 2ème partie) Aurore et le Plein soleil. P-au-P., 1964.
- NOEL, Ulrich, — Haïti, sa politique de défense sociale. Avec un essai sur la criminologie dans un pays en voie de développement. P-au-P., Imp. Henri Deschamps, 1964, 396 p.
- PIQUION, René, — Léon Gontran Damas, un Poète de la Négritude... P-au-P., 1964. 34 p. imméog. petit format.
- PIQUION, René, — Les « Trois Grands » de la Négritude. P-au-P., Imp. Henri Deschamps, 1964. 70 p.
- POMPILUS, Dr. Pradel, — Oswald Durand. Poésies, (choisies) par..., Docteur ès-Lettres (Sorbonne), Professeur de Lettres classiques et de Littérature Haïtienne. P-au-P., Imp. des Antilles, 1964. 88 p.
- REMY, Raoul P., — Agapes poétiques. Collection Moisson du Génie Haïtien, Cap-Haïtien. P-au-P., Imp. S. Bissainthe, 1964. 61 p.
- RIGAL, Max, — Guide. Ville de Port-au-Prince. P-au-P., Eds. Panorama, 1964. 139 p., illus.

- ROMAIN, Dr. Jean-Baptiste, — Répartition des groupes sanguins ABO et RH en Haïti. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1964. 12 p., illus. L'Auteur est Docteur de l'Université de Paris (Sorbonne).
- ROND-POINT. Revue culturelle mensuelle. No 13 Janvier 1964. Port-au-Prince. P-au-P., 1964. 73 p.
- ROUMER, Emile, — Rosaire. Couronne Sonnets. P-au-P., Eds. Panorama, 1964. 30 p. Poèmes écrits en « Créole spécial ».
- ST-JEAN, Serge, — Du sombre au clair ; poèmes 1963-1964. Collection « Hounguénikon ». P-au-P., Imp. Panorama, 1964. 34 p.
- SALGADO, Antoine, — L'Adultérin devant la société. P-au-P., Eds. Panorama, (1964) 45 p.
- STATUTS DE LA CHAMBRE DE COMMERCE D'HAÏTI, fondée en 1907, reconnue d'utilité publique par arrêté présidentiel en date du 30 Novembre 1907. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1964. 15 p.
- TAVERNIER LOUIS, Janine, — Splendeur. Collection Haïti Littéraire. P-au-P., Imp. S. Bissainthe, s. d. (1964).
- UNIVERSITE D'ETAT-FACULTE D'AGRONOMIE, — Programme des Etudes et Règlements Généraux. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1964. 62 p. Liste générale détaillée des Agronomes Haïtiens, par promotion.
- UNIVERSITE D'ETAT-FACULTE D'ETHNOLOGIE, — Revue de la Faculté... No 8. P-au-P., Imp. de l'Etat, 1964. 63 p.
- VAVAL, Jean-Baptiste F., — La sueur de la terre. Préface de : Ebert Balthazar. 2ème Edition. P-au-P., Imp. des Antilles, 1964. 53 p. Recueil de vers.
- VILAIRE, Maurice, — Poètes Protestants Haïtiens ; réunis par... P-au-P., 1964. 76 p.
- VINCENT, Occélus, — Brouillerie ; comédie en un acte. Port-de-Paix, 1964. 53 p. Imprimé par les Eds. Panorama.

Max BISSAINTHE

CHRONIQUE

L'HOMMAGE A MONSIEUR PHILIPPE NORTH

Le départ de Philippe et Monique NORTH a donné lieu à toute une série de manifestations d'amitié, où chacun eut à cœur de prouver son estime et son attachement soit à l'attaché culturel, soit au professeur de philosophie et à l'homme. Nous retiendrons seulement deux réceptions qui ont groupé autour du couple, d'une part leurs amis français et haïtiens, hôtes de Monsieur et Madame LE GENISSEL au Manoir des Lauriers, et d'autre part la grande famille intellectuelle franco-haïtienne réunie chez le Ministre et Madame Léonce VIAUD, en leur résidence de Delmas.

A l'issue de cette dernière réception, deux grands discours furent prononcés et Monsieur Philippe NORTH se vit remettre au nom du Gouvernement Haïtien les insignes et le diplôme de l'Ordre National « Honneur et Mérite » avec le grade d'Officier, distinction symbolisant une réussite éclatante.

Que pourrions-nous ajouter après un hommage aussi prestigieux ? Celui de « Conjonction » qu'il contribua jadis à lancer et à animer avec beaucoup de talent et de goût et, depuis 1961, ne cessant de superviser notre revue en dépit de ses multiples occupations.

LE DISCOURS DU MINISTRE VIAUD

MM. les Secrétaires d'Etat,

Monsieur l'Ambassadeur,

Monsieur l'Attaché Culturel,

Mes chers Amis,

Mi-officiel, mi-intime, tel j'ai voulu le caractère de cette rencontre qui nous réunit ici, ce soir. C'est pourquoi j'ai pensé que le cadre résidentiel convient mieux en la circonstance, parce que au-dessus de l'harmonie et de la cordialité qui ont toujours marqué la collaboration ayant existé entre le Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale et le Directeur de l'Institut Français, se placent les relations plus profondes nées sous les auspices de la culture à l'Institut d'Ethno-

logie où M. North professait alors à la satisfaction des étudiants les cours d'ethnologie générale, tandis que le Dr. Price Mars y enseignait la Sociologie appliquée à la Société Haïtienne et Me. Frédéric Kébreau la génétique. C'était la belle époque des années 40 où la jeunesse intellectuelle commençait à prendre goût à l'étude des disciplines ethnologiques que, dans un certain milieu, on considérait comme des sciences maudites. J'étais du nombre de ces étudiants et depuis j'ai gardé bon souvenir des leçons de M. North que, entre temps, le destin conduisit vers les rives de la Colombie et de l'Argentine où, tour à tour, durant une décennie bien remplie, il fit partie de la Mission Culturelle française.

Il semble que notre « Haïti-Chérie » partage avec la « douce France » ce sentiment de je ne sais quoi, de nostalgique, de sui generis qui vous retient le cœur et vous rappelle quand vous les avez quittés, sentiment devenu plus profond, — du moins je le présume, — chez M. North du fait que c'est ici, en Haïti, qu'une tendre émotion jaillit de son âme pour celle qui devait être « la compagne assidue de ses jours ». Je ne sais si c'est tout cela qui nous a valu le plaisir du retour de M. North parmi nous, une seconde fois, comme Directeur de l'Institut Français et Attaché Culturel à l'Ambassade de France. Il a été heureux, en tout cas, de se retrouver au pays où il a vécu quatre années d'une expérience féconde et enrichissante à plus d'un titre au bénéfice de l'approfondissement Culturel franco-haïtien. Il y a mis toute sa compétence, toute sa compréhension, tout son enthousiasme et sa collaboration avec la Secrétairerie d'Etat de l'Education Nationale s'est toujours maintenue à un niveau constructif et suivant une allure franche et empressée. Je manquerais à un devoir, si je ne profitais de cette petite fête pour lui rendre hommage avant qu'il ne gagne à nouveau le poste auquel il a été affecté et pour lequel je lui souhaite le succès le plus complet.

Le Gouvernement de l'Honorable Dr. François DUVALIER, Président à vie de la République, appréciant, à sa juste valeur, le mérite de cette Ambassadeur de la Culture Française qu'est M. Philippe North et voulant témoigner, une nouvelle fois, de son inaltérable admiration pour l'Humanisme de la France éternelle qu'incarne, avec grandeur et réalisme, l'éminent Homme d'Etat, Son Excellence le Président Charles de Gaulle, a bien voulu décorer l'actif, l'efficient Chef de la Mission Culturelle, de l'Ordre National « Honneur et Mérite » au grade d'Officier.

Aussi, j'éprouve une joie immense, Monsieur l'Attaché Culturel, à vous remettre cette décoration ainsi que le diplôme y afférent.

Au nom du Gouvernement et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je déclare M. Philippe NORTH, Officier de l'Ordre National « Honneur et Mérite ».

LA REPONSE DE PHILIPPE NORTH

*Monsieur le Secrétaire d'Etat
de l'Education Nationale,*

Je voudrais avant toutes choses, vous prier de bien vouloir transmettre à Son Excellence Monsieur le Président de la République l'assurance de ma vive gratitude pour la sympathie qu'il a bien voulu me marquer en décidant de me donner la décoration dont vous venez de me remettre les insignes.

Parmi tous les témoignages d'amitié qui m'ont été prodigués, depuis que la nouvelle de mon départ est connue, celui qui vient du Chef de l'Etat lui-même est évidemment pour moi du plus haut prix.

Excellences,

Mesdames, Messieurs,

Mes chers Amis,

Je vais, si vous le permettez, vous parler sans protocole, sans rhétorique et vous dire, aussi simplement que possible, les sentiments qui m'animent et les pensées que je forme ce soir, en ce moment qui est pour moi d'une signification particulière.

J'avouerai d'abord, sans fausse honte, que je suis fort heureux que cette décoration m'ait été donnée, et qu'elle m'ait été donnée par vous, Monsieur le Ministre, parce que vous êtes un de ceux à qui s'adressait mon enseignement, il y a un peu plus de quinze ans.

Cette circonstance signifie en effet pour moi que la distinction dont je suis l'objet honore non seulement l'Attaché culturel et le directeur de l'Institut que je suis mais encore le professeur que j'étais autrefois. Et j'en suis particulièrement heureux car cela m'autorise à penser que le Gouvernement haïtien, en me décorant aujourd'hui, a souhaité manifester sa satisfaction à l'ensemble des professeurs de l'Institut Français qui aujourd'hui comme hier, contribuent loyalement à la formation universitaire de la jeunesse d'Haïti, apportant une collaboration sincère et franche à l'épanouissement de la culture haïtienne.

L'honneur qui m'est fait aujourd'hui montre que le Gouvernement haïtien a apprécié également les efforts faits par le directeur de l'Institut Français pour que cette collaboration traditionnelle soit intensifiée. Je suis très sensible aux éloges qui me sont décernés et sincèrement ému de ces manifestations de sympathie, de ces témoignages de reconnaissance que me donnent quotidiennement vos compatriotes, Monsieur le Ministre. Tout cela flatte ma vanité et me touche le cœur. Mais

l'honnêteté m'oblige à dire que je n'ai jamais eu le sentiment d'accomplir un exploit en faisant simplement mon métier, en exerçant les responsabilités que mes chefs avaient bien voulu me confier. Le souci de la vérité, et non le goût du paradoxe, me force à avouer, au contraire, que j'ai souvent trouvé ma tâche aisée, mon rôle facile et mon poste enviable.

Ne parlons pas du charme de votre pays, de la beauté de vos plages, de la grâce de votre peuple, des chants, des danses, des sourires, bref de tout ce qui rend le séjour en Haïti plaisant. N'est-il pas évident que l'attaché culturel français à Port-au-Prince est dans une situation tout à fait privilégiée ? Par définition, en effet, si j'ose dire, je devais travailler à diffuser en Haïti la langue et la culture françaises. Or vous-même, Monsieur le Ministre, avez une mission identique, puisque votre pays a voulu que la langue française soit celle dans laquelle ses enfants feraient leurs études. Etre attaché culturel français, en Haïti, cela signifie : vouloir que la connaissance et l'usage du français se généralisent toujours davantage. Etre ministre de l'Education Nationale, en Haïti, cela signifie : vouloir qu'un nombre toujours plus élevé de petits Haïtiens soient toujours mieux instruits. Comment dans ces conditions, pourrions-nous ne pas nous entendre : nous travaillons pour une même cause et dans un même idéal.

A cette chance fondamentale, dont bénéficie nécessairement et comme par hypothèse tout attaché culturel français en Haïti s'est ajoutée, pour moi, celle de servir sous la direction d'un Ambassadeur à qui je voudrais renouveler ce soir l'expression de ma gratitude pour m'avoir si bien guidé, et de façon si libérale : c'est grâce à la confiance qu'il m'a témoignée que j'ai travaillé avec tant de plaisir à l'Ambassade et à l'Institut.

Ayant eu le bonheur de trouver en Haïti un chef comme M. Le Genissel, le hasard aurait pu me donner, en revanche, des collaborateurs avec qui l'entente eût été malaisée. Mais, là encore, je dois remercier le sort de m'avoir favorisé, en me faisant don, pendant quatre années, d'une équipe qui est au-dessus de tout éloge et d'une qualité que je n'ai guère l'espoir de retrouver ailleurs. Je pense à mes onze professeurs français, à mes deux experts aussi. Je pense également à tous mes employés, Haïtiens et Français, dont le zèle, le dévouement et la compétence m'ont toujours permis de mener à bien les entreprises que je me proposais.

Enfin, ma tâche a été rendue singulièrement plus facile par ma ressemblance avec un très jeune professeur de philosophie, de sociologie et d'ethnologie qui avait vécu en Haïti de 1947 à 1951, y avait été fort heureux et y avait laissé de nombreux amis : à coup sûr, beaucoup de temps a été gagné, beaucoup d'efforts ont été épargnés grâce à cette

première expérience, au cours de laquelle je m'étais efforcé de comprendre votre peuple à travers son histoire, sa littérature, ses croyances, ses danses, ses contes et ses proverbes. A mon retour à Port-au-Prince, dix années plus tard, j'ai retrouvé la sympathie et la confiance de tous ceux que j'avais connus d'abord à l'Institut, à l'Ecole Normale Supérieure, à la Faculté de Droit et à ce que l'on nommait alors l'Institut d'Ethnologie. De tous, à commencer par vous, Monsieur le Ministre, qui avez bien voulu rappeler cette lointaine et toujours présente époque...

Ce crédit que vous m'avez ouvert est certainement un des facteurs essentiels de ce que l'on veut appeler ma réussite et que, si vous le voulez bien, je préfère nommer mon bonheur.

Soyez-en remerciés.

20 Décembre 1964.



JOSIANE ACOULON ET SA HARPE AU PAYS DU TAMBOUR

Je ne sais trop pourquoi cet instrument me paraît évocateur du grand siècle où il tenait une place importante dans la musique dite de chambre qui se jouait au salon devant un auditoire confidentiel mais recueilli et initié. Par association d'idées il nous est facile d'imaginer Versailles et ses fastes, des yeux chastes ou coquins parmi des marquis poudrés...

Nous ne rêvions pas, c'était bien le pays du tambour qui accueillait Josiane ACOULON et sa harpe dans l'auditorium de l'Institut Français plus dépouillé que le Petit Trianon et devant un public sans perruques ni robes à paniers.

Et pourtant les harmonies mystérieuses obtenues par la harpe exprimaient mieux que des mots cette douce mélancolie un peu désuète, favorisaient cette rêverie délicate, cette évasion hors du temps où jadis l'harmonie était partout, qu'il s'agisse de musique, de peinture, d'architecture ou de littérature.

Certes, il y eut pour le grand public la séduction de la harpe, mais il y eut surtout l'artiste, Josiane ACOULON, la révélation de son talent et la précision de son jeu. Son succès fut indiscutable et l'on est en droit de se demander si une musique aussi apaisante ne devrait pas connaître une plus large diffusion dans notre monde moderne dominé par les bruits les plus discordants tels ceux des explosions atomiques, de la circulation automobile ou de la guitare électrique...

Vite, vite, allons prendre des cours de harpe !

LEONI COLANGELO, PEINTRE DE MONTREAL

C'est dans le hall de l'Institut Français que Léoni COLANGELO a exposé ses dessins de la nature canadienne et ses croquis saisis sur le vif, au hasard de ses promenades en Haïti.

Peintre de la vie, c'est à travers des pastels, fusains et sanguines que nous retrouvons les lacs, les rivières, les forêts, les vergers de la campagne canadienne ainsi que des scènes de la vie haïtienne.

Une projection de ses tableaux sur diapositives permet de noter d'autres aspects de la personnalité du peintre.

PIERRE DUDAN PARMİ NOUS

C'est avec un réel enthousiasme que Port-au-Prince a accueilli Pierre DUDAN qui se produisit pendant quelques soirées sur la scène du Rex et dans les divers Night-Clubs de la capitale grâce à une heureuse initiative de notre ami Maurice DUWIKUET.

Poète de la chanson, imitateur, chansonnier, il tint la scène souvent pendant plus de deux heures avec une aisance déconcertante au service d'un métier affiné à travers toutes les capitales du monde, réalisant ce contact difficile avec son public par le seul truchement de son piano et de son micro.

Sa classe demeure intacte en dépit de la cinquantaine qu'il porte allègrement. Certaines de ses chansons ont connu une vogue mondiale après la guerre, d'autres peu connues du grand public nous apportèrent la tendresse, la délicatesse poétique et l'humour d'un artiste qui a décidé de ne pas se renier en sacrifiant son talent à une mode ou à des impératifs publicitaires car l'artiste est aussi sincère que l'homme est vrai, à l'image de ses chansons, avec cette indépendance d'esprit qui exclut à la fois le cabotinage et le culte de l'idole...

Nous nous garderons bien de lui reprocher, à l'instar de certains esprits chagrins, de n'être plus « dans le vent » de la chanson moderne puisque le charme de son expression est justement de ne présenter aucune analogie avec celle des monstres sacrés en vogue. Au contraire, nous lui sommes reconnaissants de nous avoir apporté à travers son récital de chansons et d'histoires, ce brin d'humour et de fantaisie sans la moindre concession à la niaiserie ni à la vulgarité.

Une ombre au tableau : Il nous sera permis de regretter que le public de la capitale, par ailleurs fort intéressé, n'ait pas cru devoir se déplacer en masse pour les deux soirées au Rex et apporter son soutien à cette expérience qui risque, du fait de cette abstention, de rester sans lendemain.

Fort heureusement, la tentative a produit un choc dans les milieux intéressés au développement du tourisme et des personnalités compétentes ont spontanément apporté leur appui à une expérience qui demande à être poursuivie, aussi bien pour le rayonnement d'Haïti dans ses perspectives touristiques que pour celui de la culture française.

**LE DOCTEUR CLOVIS KERNISAN,
RECTEUR DE L'UNIVERSITE D'HAÏTI,
INVITE PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS**

Répondant à une invitation du Ministère des Affaires Etrangères du Gouvernement Français, transmise, en septembre 1964, par S. E. Monsieur Charles Le Genissel, Ambassadeur de France en Haïti, le Docteur Clovis Kernisan, Recteur de l'Université a été du 27 Novembre au 14 Décembre 1964 l'hôte du Gouvernement Français. Pareil fait ne peut s'insérer, pour la première fois, dans les annales des rapports inter-universitaires franco-haïtiens, sans que sa signification et son importance soient soulignées dans « CONJUNCTION », organe officiel de la coopération intellectuelle franco-haïtienne.

La présence du Dr. Kernisan en France, en sa qualité de Recteur de l'Université d'Haïti donna lieu à une sorte de mutuelle prospection, à la fois psychologique et positive, portant d'un côté, sur les problèmes et les besoins de l'Université d'Haïti avec leurs répercussions dans le domaine social, et de l'autre, sur la mesure dans laquelle la France pourrait aider à y faire face, en intensifiant son assistance culturelle, scientifique, technique, voire matérielle ou financière, suivant le nouvel esprit international, mais avec la priorité qu'établissent en faveur d'Haïti, les liens indissolubles de filiation, principalement de filiation spirituelle et linguistique, créés par l'Histoire entre les deux nations. Les résultats de cette prospection se sont manifestés par les perspectives d'une aide plus importante encore que celle qui existe — déjà si appréciée des Haïtiens — à la suite des échanges d'informations et de vues que le Recteur haïtien a eus dans ses conversations avec les personnalités qualifiées du Ministère des Affaires Etrangères et de l'Université de Paris.

La fin du séjour du Recteur de l'Université d'Haïti à Paris a été marquée par un déjeuner que Monsieur le Ministre Jean Basdevant, Directeur Général des Affaires Culturelles et Techniques tint à offrir en l'honneur du Docteur Kernisan, qu'il avait eu le plaisir de rencontrer lors de son bref passage à Port-au-Prince en Octobre 1962 et avec lequel il avait pu évoquer le souvenir de son heureuse rencontre à une réunion internationale avec l'éminent juriste Jules Basdevant, son père.

A cette occasion, le Ministre Basdevant réaffirma les liens indissolubles qui existent entre Haïti et la France et formula des vœux pour un heureux développement de l'Université d'Haïti.

Le Docteur Kernisan remercia vivement le Ministre Basdevant de l'invitation du Gouvernement Français et de l'accueil particulièrement chaleureux et réconfortant qui lui avait été réservé ; il rappela que cette invitation lui donnait le plaisir de lier dans son souvenir la Mission qu'il avait eu à remplir en 1934 comme délégué de l'Université d'Haïti, invitée par le Recteur de l'Académie de Paris à se faire représenter à la soutenance de thèse d'un étudiant français, M. Raymond Reynaud, sur un sujet de droit haïtien,⁽¹⁾ à l'ancienne Faculté de Droit de Paris. Ayant été invité alors à siéger, à titre d'observateur, parmi le jury, présidé par l'ancien Président de sa propre thèse, le Professeur Henri Capitant, de regrettée mémoire, le Docteur Kernisan dit toute l'émotion qu'il ressentait devant la délicate attention du Ministre Basdevant qui lui permettait de retrouver à ce déjeuner, l'un des Membres éminents de ce jury, le Professeur Henri Solus.

(1) Le Régime Foncier en Haïti.

C'est au cours de ce voyage à Paris, d'ailleurs, que le Docteur Kernisan avait prononcé une Conférence à la Sorbonne en avril 1935, sous la Présidence du Recteur de l'Académie de Paris, Monsieur Charlety, sur la nécessité de créer à Port-au-Prince un Centre Culturel Français. C'est cette idée qu'il lança à Paris et diffusa en Haïti par des Conférences et par la voie de la Presse, qui devait se concrétiser, quelque 12 ans plus tard, par la création en 1947 de l'Institut Français.

La Presse parlée et écrite d'Haïti n'avait d'ailleurs pas manqué dès le retour du Recteur Kernisan, en Janvier, de souligner les espoirs que les multiples attentions dont leur éminent compatriote avait été l'objet de la part du Gouvernement Français, faisaient naître pour l'Université d'Haïti.

Dans le cadre des rapports universitaires entre Haïti et les pays amis, nous ne manquerons pas de rappeler qu'après son séjour à Paris, le Dr. Kernisan s'est rendu en Allemagne où il avait été invité, ainsi que sa femme, attachée de Presse à l'Ambassade de France à Port-au-Prince, par le Gouvernement de Bonn. Il a eu également avec les représentants du Ministère Fédéral des Affaires Etrangères et de l'Université de Bonn des conversations sur les échanges universitaires et l'assistance technique allemande.

REPRISE DU CINE-CLUB

Nous attendions tous cette reprise avec une impatience toute juvénile sans trop saisir les raisons d'une aussi longue absence, alors que cette innovation avait obtenu un succès éclatant en 1963 et 1964.

Que les organisateurs soient remerciés de leur constance et faisons-leur confiance quant à la qualité et à l'originalité des films qu'ils vont nous présenter en les encourageant à réserver une place plus importante aux œuvres étrangères.

Au programme :

Le 13 mars : « Le Charlatan » de Richard BROOKS avec Burt LANCASTER.

Le 27 mars : « Feu Follet » de Louis MALLE avec M. Ronet et Jeanne Moreau.

Le 10 avril : « Le Kid en Kimono » avec Jerry LEWIS.

DEPART DU DOCTEUR LEQUIEN ET ARRIVEE DU DOCTEUR JACQUES POUCEL

Le Docteur LEQUIEN nous a quittés après un séjour de plus d'un an à l'Hôpital Notre-Dame des Palmistes que dirige le Père RIOU.

Son successeur, le Docteur Jacques POUCEL, délégué par le Ministère français des Affaires Etrangères est arrivé en Haïti au début de mars. Ce jeune médecin, d'origine marseillaise est issu d'une famille où l'on compte un père et un grand-père chirurgiens dont les noms sont familiers dans le monde médical phocéén.

Fasciné par la personnalité du Père RIOU, Jacques POUCEL nous a fait part de son enthousiasme à l'idée de partir vers l'Ile de la Tortue pour soigner et soulager ses vaillantes populations.

L'Institut Français et « Conjonction » lui souhaitent très cordialement la bienvenue en Haïti.

BERNARD FOUBERT, DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS PAR INTERIM

Monsieur Bernard FOUBERT, agrégé d'Histoire, assure l'intérim à l'Institut Français pour la présente année universitaire en attendant la nomination du successeur de M. Philippe NORTH.

DEUIL A L'AMBASSADE DE FRANCE

C'est avec une tristesse et une stupéfaction profondes que nous avons appris le décès brutal de Monsieur Raymond GRIMAUD, survenu à l'Hôpital du Canapé Vert, le 3 février 1965 à Port-au-Prince, lors d'un voyage en Haïti.

Conseiller Commercial pour les Grandes Antilles, Monsieur Raymond GRIMAUD résidait habituellement à La Havane près l'Ambassade de France depuis 60.

Une messe de Requiem a été dite le 6 février 65 en la chapelle du Petit Séminaire de Saint-Martial en présence de M. LE GENISSEL, Ambassadeur de France en Haïti, et des amis de M. Grimaud.

« Conjonction » présente ses condoléances à la famille du défunt.

J. G.



Consultez votre Agent de Voyages sur les avantages
des voyages « AIR FRANCE »

45 ANS d'expérience

- ▶ Service personnalisé
 - ▶ Tarifs spéciaux pour étudiants
- Accord AIR - MER (avion-bateau)
« STOP TOURS, etc... »



WELCOME SERVICE

A votre disposition, dans toutes les grandes
agences Air France à travers le monde, pour
vous renseigner, vous aider, vous conseiller,
simplifier et agréments vos séjours. Consultez-le.



AIR FRANCE

LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

BANQUE

NATIONALE

DE LA

REPUBLIQUE

D'

HAITI

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son nouveau service de :

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX

VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDÉPENDANCE

ET EN TOUTE SÉCURITÉ

AVEC DISCRÉTION

ET CONFORT

Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE...
et votre PATRONAGE.



**L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES**

*Des vacances agréables,
Une cure de repos près de la mer
ou à la montagne,
Des excursions toujours intéressantes :*

HAÏTI

**La République de langue
française du
Nouveau Monde**

Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haïti

Haïti Tourist Information Bureau
30 Rockefeller Plaza, New York 20, N. Y.

LE CIMENT D'HAÏTI

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de \$ 2.000.000.00

SIEGE SOCIAL : Rue Dantès Destouches

Port-au-Prince.

Téléphone : 3246

USINE à Fond Monbin, Commune de Cabaret.

CHAUSSURES

HAÏTI S. A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITÉ A VOTRE PRIX

Si vous aimez les reliques...

Achetez pour votre collection les voitures dessinées
pour vos pères

Si vous voulez bénéficier d'une technique... dans
le vent...

Et semer les limaçons...

Prenez le volant d'une...

R 8 MAJOR
RENAULT

Ces fameux appareils
de radio

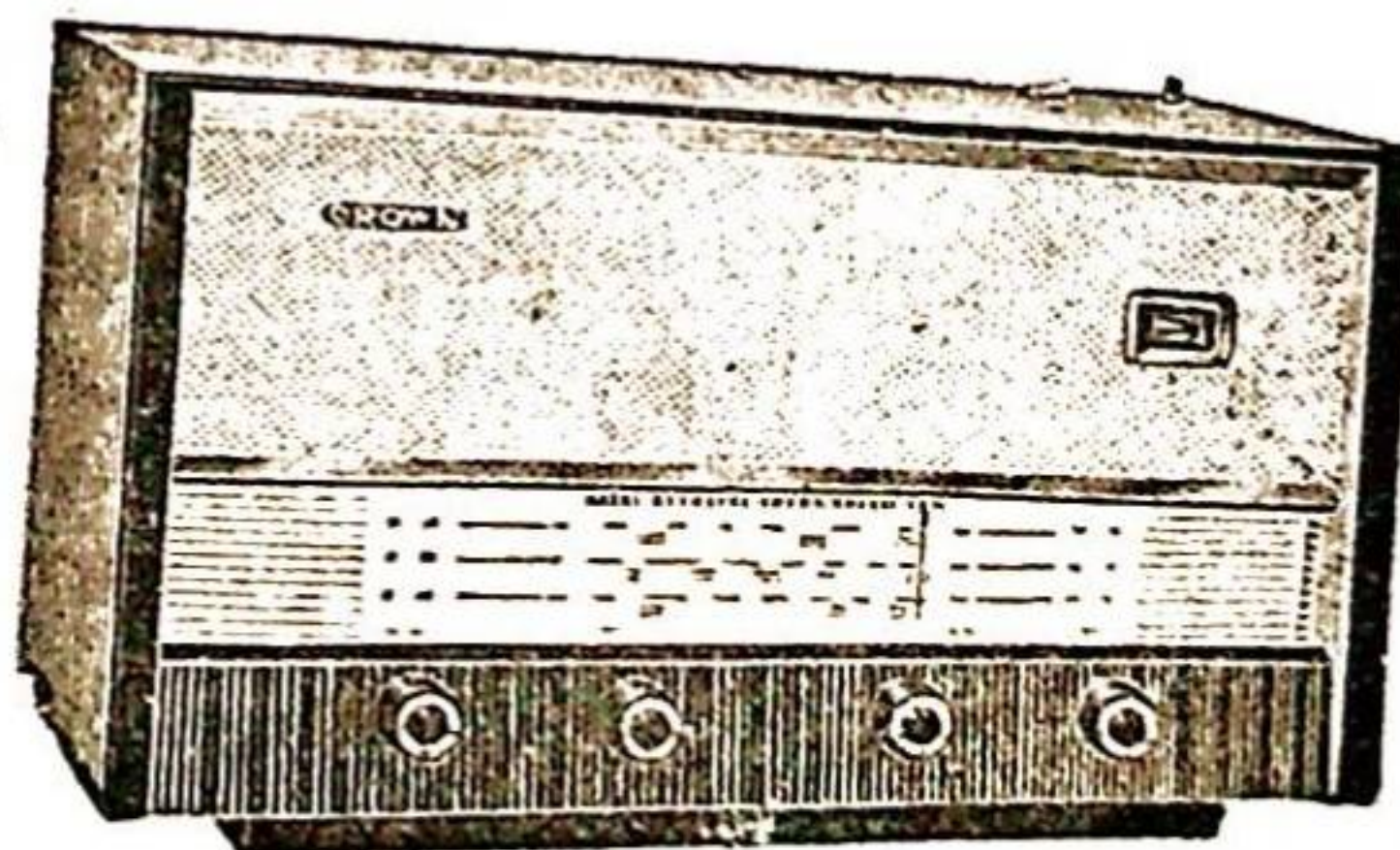
« CROWN »

sont en vente à la Maison

**ADOLF
ABRAHAM**

à la Rue Traversière,

au No. 42



SOCIETE ANONYME DARBUCO

185, Rue du Quai,

Port-au-Prince, Haïti,

Téléphone No. 2310

Équipement et Fournitures Agricoles

Tracteurs Diesel « COCKSHUTT »

moteurs Diesel « BERNARD-MOTEURS »

Charrues RANSOMES

Séchoirs à Café ADS

SEMENCES KEYSTONE

Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY

Plaques fibro-ciment ETERNIT pour toiture, plafond et cloison

Plaques fibro-ciment ETERNIT pour revêtement de parois d'office et de salle de bain, buffets d'évier, dessus de tables et comptoirs.

La Cigarette Haïtienne qui a fait ses preuves SPLENDID

MEILLEURS PRODUITS

D'ÉTANCHEITE

En vente chez



ÉTANCHEMENT ABSOLU

REINBOLD COFFEE, S. A.

**BANQUE POPULAIRE
COLOMBO-HAITIENNE**

Capital : Gdes 5.000.000.00

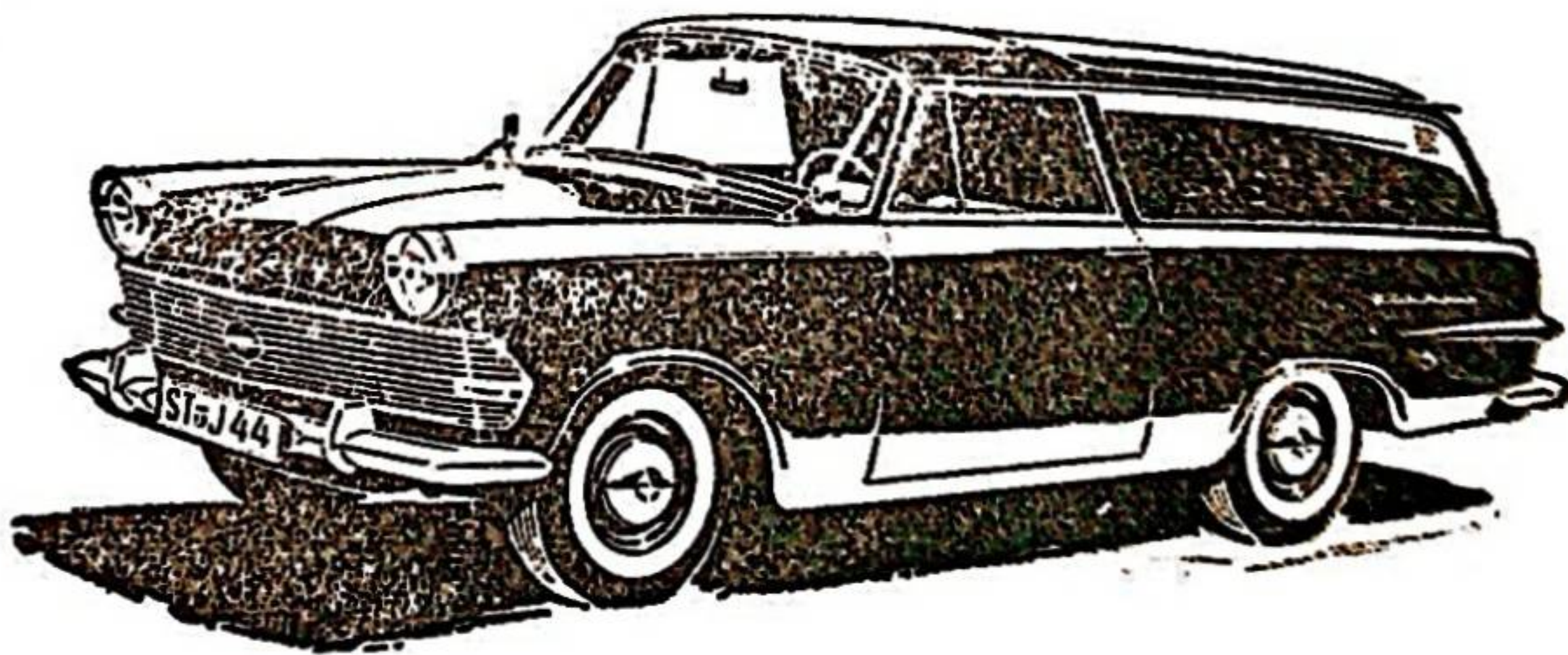
EPARGNANTS,

Faites fructifier votre argent dans un compte d'Epargne à la **BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAITIENNE.**

**COMMERÇANTS,
INDUSTRIELS**

pour toutes vos opérations tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, adressez-vous à la **BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAITIENNE.**

Centenaire de l'OPEL 1862-1962



Une voiture entièrement nouvelle
SOCIETE HAITIENNE D'AUTOMOBILES, S. A.
Distributrice pour Haïti

**CIE ROYALE NEERLANDAISE
DE NAVIGATION**

(LIGNE HOLLANDAISE)

Départs chaque semaine d'Europe pour Port-au-Prince.

Départs chaque semaine de New-York pour Port-au-Prince.

Départs réguliers de tous les ports haïtiens pour l'Europe et les Etats-Unis.

Agents à Port-au-Prince :
MADSEN EXPORT IMPORT S. A.

POUR VOS VOYAGES, ADRESSEZ-VOUS

A

HERAUX TOURS

156, Rue Pavée

Port-au-Prince, Haïti,

Tél. : 3871

Service gratuit — Rapide et Efficient.

Voyage Héraux ... Voyage Heureux.

BANQUE COMMERCIALE D'HAITI
Membre de « The American Bankers Association » (ABA)

Rue du Centre

Nous avons l'honneur de vous offrir nos services pour les opérations suivantes :

Travellers chèques

Warrants

Achats et Ventes de Change (Chèques et Transferts)

Dépôts à Vue (Compte Courant)

Dépôts à Terme

Crédits Commerciaux et Lettres de Crédit

Effets de Commerce

Hypothèques, etc, etc.

Dans le but d'encourager l'épargne, la BANQUE COMMERCIALE D'HAITI accorde aux déposants en Compte d'Epargne des avantages spéciaux ainsi que des primes alléchantes.

LES PATES ALIMENTAIRES « COQ »

JEAN BARTHE

Avenue Dessalines

En face des Sœurs Salésiennes

vous offrent les Pates suivantes : à part le Macaroni et le Vermicelle, les coquillettes, les Spaghetti, Nouilles Coudes, et Rondelles côtelées, Lettres, Chiffres, Fidelini Macaroni moyen et petit, enfin toutes les Pâtes désirées.

PRIX AVANTAGEUX

*Crayons
à lèvres*

Dior

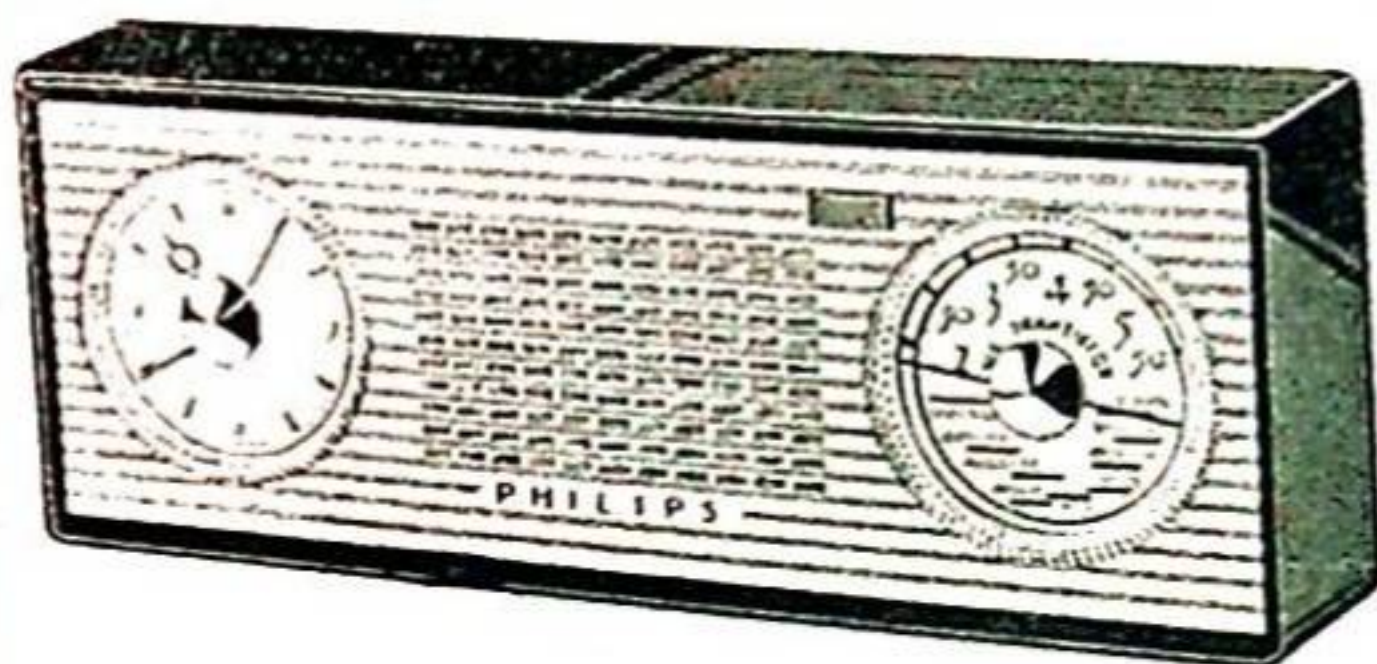
*et les
produits
de Beauté*

ORLANE



La Belle Créole

Paris



RADIO PHILIPS
Curaçao Trading Co.

Rue Pavée

REINBOLD

COFFEE EXPORT IMPORT, S. A.

REGIE DU TABAC

Voila enfin ces

Cigares merveilleux

COURONNE
POPULAIRE

PALME

VEVEY
CREME

DU NOUVEAU A LA MAISON DESCHAMPS

POUR VOS DOCUMENTS, IMPRIMES DE TOUTES SORTES,
UN APPAREIL-PHOTO-COPIE DES PLUS PERFECTIONNES.

La précision qui le caractérise donne à ses reproductions une netteté qui plaira et étonnera à la fois. Aussi c'est, confiants, que nous attendons les clients les plus difficiles.

En outre, la livraison de tout travail sera immédiate, nous voulons dire qu'il sera remis dans un délai de 2 heures.

Comme toujours, A VOTRE SERVICE !

DUNBRIK

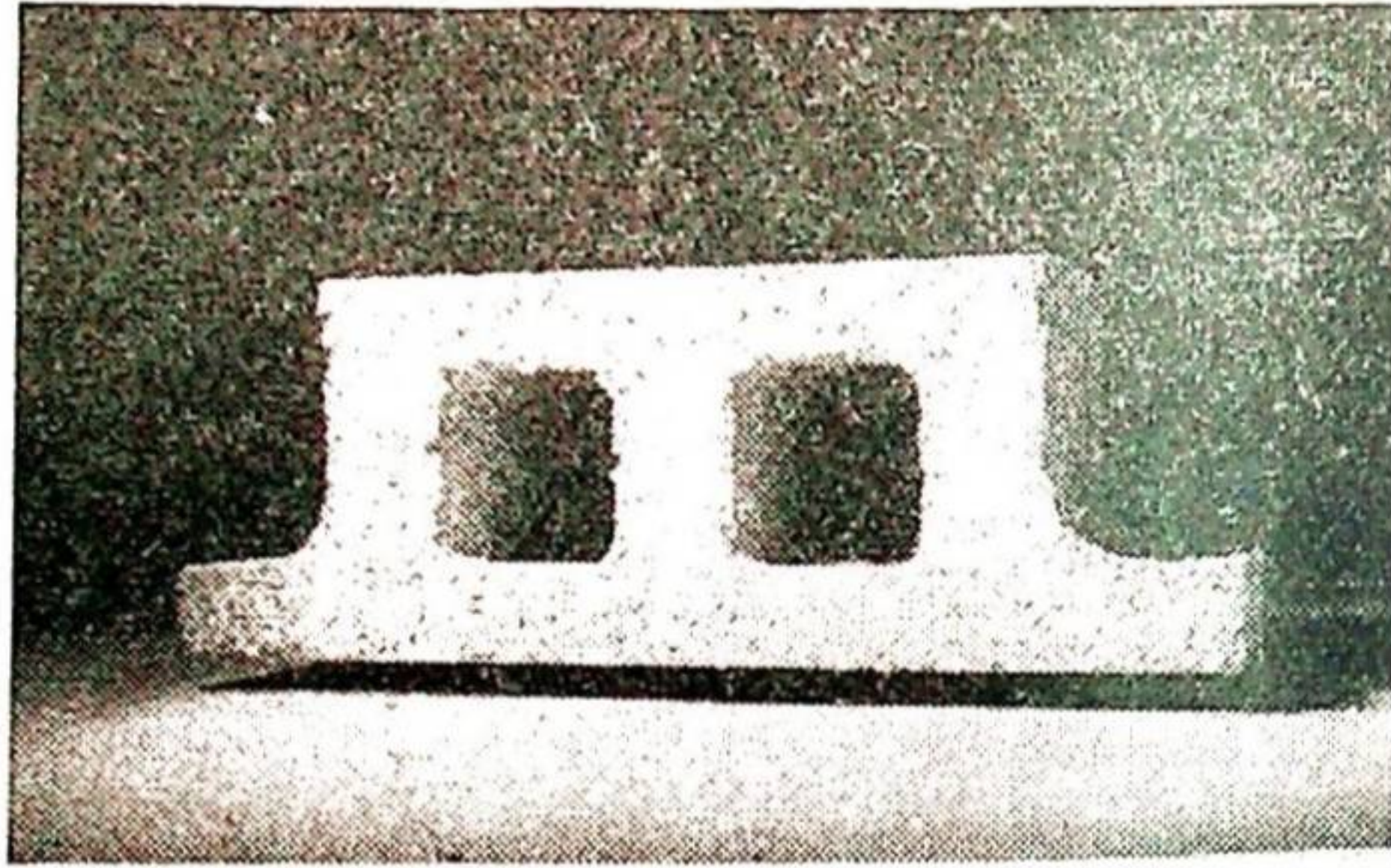


Fig. 12

Bloc hourdis 15 x 20 x 40 cm.

Blocs Hourdis Fig. 11 et 12, une révolution dans les matériaux de construction. Parquet solide et stable. Toiture à bon marché ne nécessitant point de plafond en bois coûteux, possédant un grand pouvoir isolant.

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute Irritation et Inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & Co.

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF



La **FORD** d'Allemagne vient de lancer sur le Marché une nouvelle

TAUNUS 20-M,
de 6 cylindres à moteur en V.
Voiture de grand Tourisme qui
plaira aux amateurs du Beau
et du Bon.

LUCIANI BEHRMANN & Co.

CONSUL-CORTINA S. W.

En vente à la Maison
« LES MOTEURS REUNIS, S. A. »



Prix très avantageux.

P. O. B. No. 746

Rue Pavée, No. 114

Port-au-Prince, Haïti, W. I.

SHEAFFER

L'aristocrate des plumes-fontaines

de qualité

EN VENTE

A LA MAISON

RUE BONNE FOI

G. Gilg

PORT-AU-PRINCE

**PHARMACIE
SEJOURNE**

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE

(1864-1889)

FREMY SEJOURNE

(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE

(1937)

**LABORATOIRE
D'ANALYSES**

Laboratoire de préparation
d'ampoules stérilisées -
Port-au-Prince

RHUM

BARBANCOURT



Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince

Tel. 2756

GLISSEZ-VOUS DANS LA

FRAICHEUR BIENFAISANTE

D'UN CONDITIONNEUR D'AIR

WESTINGHOUSE

TELEPHONE : 2092

BOUCARD & Co. — DISTRIBUTEURS

TABLEAU No. 2

LIEU	AUTEURS	Energie Calories	Protéines Gm	Protéines Animales Gm	Graisses Gm	Hydrate de Carbone Gm	Ca Mg	Fe Mg	Vt A Mg	Thiamine I. U	Ribofla- Mg	Niacine Mg	Vt C Mg
Port-au-Prince La Saline 1954	BOULOS	2.096	45.4	9.9	31	408	200	7.	4.200	1.	.80	12.6	63
Port-au-Prince Portail Léogâne 1955	CESAR	2.236											
Port-au-Prince La Saline été 1956	GRANT ET GROOM	1.572	40.	9.7	44								
Tout le Pays Juin 1958	SEBRELL ET COLL.	1.580	37.4	7.6	36		433	11.7	13.404	1.1	1.34	15.5	311
Port Margot Fév. 1962	DOMINIQUE ET BEGHIN	1.105	26.8	8.5	19	198	271	9.	1.092	1.9	.49	7.	106
Fond-Parisien Août 1964	DOMINIQUE ET URIODAIN COLL.	1.360	31.7	3.5	44	237	158	10.	1.220	3.4	1.56	7.	38
Ganthier Août-Sept. 1964	DOMINIQUE URIODAIN COLL.	1.524	36.1	7.7	38	267	244	10.6	1.827	.9	.55	7.1	31
Fond-Parisien Déc. 1964	DOMINIQUE	1.580	40.4	.8	37	287	130	12.5	342	1.1	.96	9.2	18
Guérin Fév. 1965		2.203	55.8	8.5	37	421	193	17.5	2.257	1.6	1.74	9.7	96
Etats-Unis, 1963													
Besoins moyens pour un homme adulte		2.900	70.0	—	—	—	800	10.0	5.000	1.2	1.7	19.0	70

(National Research Council)

